UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01565185 4

VICOMTE DE BROC

PROPOS LITTÉRAIRES

L'HÉROÏSME DANS LES TRAGÉDIES DE CORNEILLE
LE SENTIMENT RELIGIEUX CHEZ RACINE — LES SERVANTES DE MOLIÈRE
LES VICTIMES DE BOILEAU
LE RÔLE DU RENARD DANS LES FABLES DE LA FONTAINE
LA BIBLIOTHÈQUE DE MADAME DE SÉVIGNÉ
TROIS MORALISTES : LA ROCHEFOUCAULD, LA BRUYÈRE, VAUVENARGUES
FEMMES INSTRUITES ET FEMMES PÉDANTES
PERRAULT ET SES CONTES — LES FABLES DE FLORIAN
LE SENTIMENT DE LA NATURE AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES
LA POÉSIE DE LA MER

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1898
Tous droits réservés

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/proposlittrair00broc

PROPOS LITTÉRAIRES

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1898.

DU MÊME AUTEUR A LA MÊME LIBRAIRIE :

La France sous l'ancien régime. Le gouvernement et les institutions. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

La France sous l'ancien régime. Les usages et les mœurs. Un volume in-8°. (Couronné par l'Académie française, second prix Gobert.). . . . . 7 fr. 50

La France pendant la Révolution. Deux volumes in-8°. (Traduit en russe.) . . . . . 15 fr. »

La vie en France sous le premier Empire. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

Dix ans de la vie d'une femme pendant l'émigration. Adélaïde de Kerjean, marquise de Falaiseau, d'après des lettres inédites et des souvenirs de famille. Deuxième édition. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

La Fontaine moraliste. Un volume in-18 . . . . . 3 fr. 50

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3566.

Lit.
P 8682p

VICOMTE DE BROC

PROPOS LITTÉRAIRES

L'HÉROÏSME DANS LES TRAGÉDIES DE CORNEILLE
LE SENTIMENT RELIGIEUX CHEZ RACINE — LES SERVANTES DE MOLIÈRE
LES VICTIMES DE BOILEAU
LE RÔLE DU RENARD DANS LES FABLES DE LA FONTAINE
LA BIBLIOTHÈQUE DE MADAME DE SÉVIGNÉ
TROIS MORALISTES : LA ROCHEFOUCAULD, LA BRUYÈRE, VAUVENARGUES
FEMMES INSTRUITES ET FEMMES PÉDANTES
PERRAULT ET SES CONTES — LES FABLES DE FLORIAN
LE SENTIMENT DE LA NATURE AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES
LA POÉSIE DE LA MER

221340
14:3:24

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE
1898

Tous droits réservés

SEEN BY
PRESERVATION
SERVICES
DATE AUG 0 ... 19..

PQ
243
B7

PRÉFACE

Le jour a disparu, et c'est l'heure où, dans le calme du soir, on se réunit autour de la lampe, près du foyer dont la clarté joyeuse brille parmi les premières froidures de l'automne aux teintes mélancoliques, ou sourit aux rigueurs de l'impitoyable hiver, encourageant les causeries intimes et les propos familiers.

L'aïeule voit revenir avec bonheur ceux qu'emportaient loin d'elle les plaisirs extérieurs; mais le bel âge murmure de sa captivité entre les murs du salon dont la vieille pendule fait entendre sa voix fêlée, et assiste, impassible, aux joies et aux deuils des générations qui passent.

Les jeunes gens commentent les coups de fusil sous lesquels sont tombées leurs innocentes victimes ou récapitulent les kilomètres parcourus à l'allure vertigineuse de leurs bicyclettes. Vers la fin des vacances, ils aperçoivent déjà les visages sévères des professeurs du collège, et comme dans un cauchemar les dictionnaires apparaissent, entassés sur leurs pupitres.

Après avoir fait de la musique, les jeunes filles tirent l'aiguille, aux côtés de leurs mères, tandis que les pères déplient les journaux épars sur la table.

Le silence a succédé à la causerie.

Que faire dans son gîte?..

Ne serait-ce pas le moment d'aller chercher dans la bibliothèque un volume qui ne soit pas encombrant par son format, ni austère par son sujet, qui convienne à peu près à tous les âges, principalement à la jeunesse, dont les yeux éveillés ne tarderont pas à se fermer, si nous entreprenons une lecture trop édifiante ou trop grave?

Je l'ai pensé, et voilà l'heure que j'ai choisie pour m'introduire au milieu de vous, lecteurs et lectrices, pères et mères, rhétoriciens, bacheliers, jeunes filles qui avez peut-être obtenu vos brevets, en ces temps d'instruction à outrance, où les éducateurs seront bientôt plus nombreux que les élèves.

La prétention de vous instruire et de vous amuser est outrecuidante de ma part, j'en conviens. Et puis de quoi pourrais-je vous parler après tant d'autres que vous lisez avec plus de plaisir et de profit?

Mon intention est précisément de vous entretenir des œuvres d'autrui, des livres qu'on relit quand on les a lus, de Corneille, de Racine, de Molière, de Boileau, de La Fontaine, de Mme de Sévigné.

Je ne me flatte pas d'avoir rien découvert, rien inventé, et ce que je vous dirai ne sera, sans doute, pas bien nouveau. Mais si je ne vous ai pas révélé les écrivains dont les noms sont inscrits en tête de mes chapitres, j'aurai peut-être contribué à vous les faire aimer davantage.

Vivre dans le commerce des beaux génies, des charmants esprits dont notre pays a le droit de s'enorgueillir, c'est respirer le parfum qui s'échappe de leurs ouvrages. Fleurs toujours brillantes, ils ont traversé les frimas, bravé les orages, défié l'inconstance humaine et gardent leur immortel éclat.

Nous qui, entraînés dans la course du temps, sommes sur le penchant de la colline, nous remonterons par la mémoire jusqu'aux sentiers fleuris de la vingtième année. L'image des écrivains toujours aimés, des auteurs de tant de chefs-d'œuvre, apportera aux longs soirs le rayonnement des clairs matins, et réunira dans un même culte les vieilles admirations et les jeunes souvenirs.

PROPOS LITTÉRAIRES

CHAPITRE PREMIER

L'HÉROÏSME DANS LES TRAGÉDIES DE CORNEILLE.

I

Parmi nos poètes qui, à des titres divers, ont excité l'admiration et conquis une impérissable renommée, il n'en est qu'un seul auquel on ait décerné le nom de grand : c'est Corneille. On ne dit pas le grand Racine, ni le grand Molière; mais parlant de l'auteur du *Cid* et de *Polyeucte,* on dira communément : le grand Corneille. Cette qualification, qui semble réservée à des conquérants comme Alexandre, à des capitaines illustres comme Condé, à des monarques comme Louis XIV et Napoléon, est donnée à un homme de lettres, sans aïeux, —

il était fils d'un simple maître des eaux et forêts, — sans fortune, — il vécut et mourut pauvre, — et qui, loin de briguer les faveurs de la Cour, connut les disgrâces du pouvoir et les persécutions de l'envie.

Tel est le privilège du génie, qui élève l'homme obscur aux plus hauts sommets que l'ambition puisse rêver d'atteindre, et marque son nom du signe de l'immortalité.

L'héroïsme, la grandeur, voilà bien ce qui domine les personnages des tragédies de Corneille; voilà les sentiments qu'il exprime par leur bouche et fait passer dans l'âme du spectateur ou du lecteur. Il mérite donc la glorieuse épithète si souvent accolée à son nom. Il est grand aussi pour avoir été l'inventeur de la tragédie sur la scène française, où l'on chercherait en vain des modèles du genre dramatique dans les essais informes tentés avant lui. Il est plus qu'un novateur; il est un créateur. Il n'a pas d'ascendants dans la filiation du théâtre; mais il est devenu un ancêtre. Si Racine le surpasse par l'harmonie des vers et la perfection de la forme, à Corneille revient l'honneur d'avoir, le premier, marché sur le chemin où le suivit sa postérité littéraire, avec la maturité de l'expérience et l'épuration du goût formé par des chefs-d'œuvre.

On est mal venu à lui reprocher ses défauts, ses

inégalités parfois choquantes qui font l'effet de taches sur le soleil. Il ne faut jamais oublier, quand on le juge, qu'il appartient à une période de transition, de formation de la langue. Il s'avançait, pour ainsi dire, dans l'obscurité de la nuit, éclairé par l'instinct de son génie, qui hésitait et se trompa plus d'une fois, sur la voie où nulle tradition ne pouvait lui servir de guide.

La Bruyère a traduit l'opinion des contemporains et formulé sur lui un jugement vrai :

« Corneille, dit-il, ne peut être égalé dans les endroits où il excelle ; il a pour lors un caractère original et inimitable ; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut... Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs... (1) »

Voltaire, qui ne s'est pas fait faute de le critiquer dans ses *Commentaires*, dit de lui dans le *Siècle de Louis XIV :*

« Quoiqu'on ne représente plus que six ou sept pièces de trente-trois qu'il a composées, il sera

a un travail

(1) *Les Caractères*. Des ouvrages de l'esp' a fait un grief à

toujours le père du théâtre. Il est le premier qui ait élevé le génie de la nation, et cela demande grâce pour environ vingt de ses pièces qui sont, à quelques endroits près, ce que nous avons de plus mauvais par le style, la froideur de l'intrigue, par les amours déplacées et insipides, et par un entassement de raisonnements alambiqués qui sont l'opposé du tragique. Mais on ne juge d'un grand homme que par ses chefs-d'œuvre et non par ses fautes. »

Les productions de Corneille, si différentes dans l'ordre du mérite, offrent un curieux phénomène littéraire. Après avoir débuté par des comédies que La Bruyère qualifie de « sèches et languissantes », il s'élève tout à coup au comble de son art. Il a trente ans quand il donne le *Cid* (1636), dont le succès fut si éclatant qu'on avait coutume de dire alors : « Cela est beau comme le *Cid*. » Fontenelle rencontra un homme de guerre, un mathématicien, auquel toutes les œuvres du théâtre étaient étrangères, mais qui connaissait le *Cid*, que nul ne pouvait ignorer.

A peu d'années de distance, Corneille met le sceau à sa réputation par trois nouveaux chefs-d'œuvre. *Horace* et *Cinna* paraissent en 1639, *Polyeucte* en 1640. Puis viennent, dans la période soudaine du du gou[illegible] *Mort de Pompée*, le *Menteur* (1641-1642)

On est mal v[illegible] *Théodore* (1646), où la décadence

apparaît complète, *Héraclius,* où recommencent à briller des étincelles de génie, *Don Sanche d'Aragon, Andromède,* drame en musique, *Nicomède, Pertharite,* dont l'insuccès le jeta dans le découragement. Il traduit alors en vers l'*Imitation de Jésus-Christ,* et après six ans d'interruption revient au théâtre, donne successivement *OEdipe* (1659), *Sertorius, Sophonisbe, Othon,* et enfin *Agésilas* et *Attila* (1661-1667) sur lesquels courut l'épigramme de Boileau :

Après l'*Agésilas,*
Hélas !
Mais après l'*Attila,*
Holà !

Le grand nombre de ces pièces suffirait à expliquer leur faiblesse. On a cherché les causes de la décadence du génie de Corneille, et on les a trouvées dans sa trop grande prédilection pour la littérature espagnole, qui exerça souvent une fâcheuse influence sur les imitateurs français ; dans ses longs séjours à Rouen, sa ville natale, loin de Paris, où se réunissaient les lumières et les talents dont le contact n'eût pas été inutile à un esprit comme le sien, et aurait pu redresser les erreurs de son goût. On a enfin donné une autre raison plus affligeante, celle de sa pauvreté, qui le condamnait à un travail incessant. Cette pauvreté dont on a fait un grief à

la France et à Louis XIV, a-t-elle été aussi grande qu'on le prétend? Faut-il en croire l'anecdote qui nous montre le grand Corneille s'arrêtant chez un savetier pour y faire raccommoder un de ses souliers?

Le dénuement du poète a, sans doute, tenté l'exagération poétique.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'avait à aucun degré l'ordre et l'économie, sans lesquels on ne saurait ni acquérir la fortune, ni la conserver. Nous en avons pour garant le témoignage de Fontenelle, neveu de Corneille par sa mère, et qui nous dit de lui :

« Rien n'était égal à son incapacité pour les affaires que son aversion : les plus légères lui causaient de l'effroi et de la terreur. *Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté,* il n'en était guère plus riche. Ce n'est pas qu'il eût été fâché de l'être; mais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avait pas, et par des soins qu'il ne pouvait prendre. »

Nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur la pauvreté du grand homme. Il faut surtout l'attribuer à lui-même, ou plutôt au défaut commun à presque tous les poètes insoucieux de leurs affaires.

Son indépendance ne fléchissait devant per-

sonne. Il ne sut pas se courber devant la puissance à laquelle nul n'osait résister.

Le cardinal de Richelieu ne se contentait pas d'être un grand homme d'État; il avait des prétentions littéraires et composait de mauvaises pièces de théâtre. Corneille blessa son amour-propre en corrigeant ses drames. Ce fut l'origine des rancunes du cardinal, et ce qui prouve combien les hommes les plus supérieurs sont accessibles aux petitesses d'esprit, c'est l'acharnement qu'il déploya contre le *Cid*, dont le succès blessait son orgueil. Richelieu, qui voulait gouverner la république des lettres comme il gouvernait le royaume de France, s'efforça de faire condamner ce chef-d'œuvre par l'Académie.

Placé entre la volonté impérative de son fondateur et la justice dont elle ne voulait pas manquer envers Corneille, l'Académie publia ses *Sentiments sur le Cid*, où par quelques critiques elle apaisa le cardinal, en décernant toutefois de justes louanges à une des plus belles tragédies qui aient illustré la scène française. Elle rencontrait ainsi, dès ses premiers pas, le despotisme menaçant la liberté des lettres.

Fontenelle trace de Corneille un portrait qui nous fait connaître à la fois son aspect et sa physionomie morale. Il était, dit-il, d'assez haute stature, « l'air

fort simple et *fort commun*, toujours négligé et peu curieux de son extérieur. Il avait le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. *Sa prononciation n'était pas tout à fait nette;* il lisait avec force, mais sans grâce.

« Il savait les belles-lettres, l'histoire, la politique; mais il les prenait principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avait pour toutes les autres connaissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parlait peu, même sur la matière qu'il entendait parfaitement. Il n'ornait pas ce qu'il disait, et pour trouver le grand Corneille, il fallait le lire.

« Il était mélancolique, il lui fallait des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir que pour se chagriner ou pour craindre. Il avait l'humeur brusque et quelquefois rude en apparence; au fond il était très aisé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié...

« Il avait l'âme fière et indépendante; nulle souplesse, nul manège : *ce qui l'a rendu très propre à peindre la vertu romaine* et très peu propre à faire sa fortune. Il n'aimait point la Cour; il y apportait un visage presque inconnu, un grand nom qui ne

s'attirait que des louanges, et un mérite qui n'était pas le mérite de ce pays-là...

« Il n'était point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir; mais s'il était sensible à la gloire, il était fort éloigné de la vanité (1). »

On ne saurait mieux dépeindre l'homme. Tel que le représente un de ceux qui le virent de près, il est conforme à l'idée qu'on se forme du grand poète tragique. Nous ne nous le figurons pas souple, ni gai, et il ne nous déplaît pas de lui voir cette fierté, cette brusquerie, ce caractère, cette rudesse que reflète son talent, et qu'on retrouve dans la plupart des personnages de ses pièces.

Au temps de Louis XIV, il reste un Français du seizième siècle, et il y a en lui quelque chose d'un Romain. Personne n'était plus apte à faire revivre les sentiments de l'ancienne Rome, ou à traduire, sous les traits d'un Rodrigue, la passion de l'honneur et la fierté castillane.

L'héroïsme devait tenter son pinceau. Il fait le fond des caractères immortalisés par lui. Ses héros, ses héroïnes sont marqués de cette empreinte, et il a fait passer dans la langue un mot qui exprime la grandeur, les vertus héroïques, en les associant à son nom : celui de *Cornélien*.

(1) *Vie de Pierre Corneille.*

Le *Cid* a pour des cœurs français un titre que n'ont ni *Horace,* ni *Cinna,* où les sentiments, où les personnages sont romains; il a une parenté avec la chevalerie française, éprise de gloire, d'honneur, de générosité, et qui, à travers les siècles écoulés, demeure au fond de l'âme nationale.

Cette pièce devait donc soulever un véritable enthousiasme, à l'époque où elle parut pour la première fois. Elle montre le devoir triomphant de la passion, le devoir accompli jusqu'à l'héroïsme.

Rodrigue et Chimène allaient s'unir quand éclate la querelle de leurs pères, devenus ennemis irréconciliables. C'est à Rodrigue à venger l'honneur de Don Diègue, dont le comte de Gormas, père de Chimène, a outragé la vieillesse. Il ne récuse pas un devoir qui trahit ses intérêts les plus chers; il l'accepte avec orgueil, et, avant de se mesurer, les deux combattants rivalisent des plus fiers et des plus nobles sentiments.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour un coup d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis ?

D. RODRIGUE.

Oui ; tout autre que moi

Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur,
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible.
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE

Ce grand cœur qui parait aux discours que tu tiens
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens,
Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais sa passion et suis ravi de voir
Que tous tes mouvements cèdent à ton devoir;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;
Que sa haute vertu répond à mon estime...

. . . . . .

J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
Dispense ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
On te croirait toujours abattu sans effort,
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marche sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père (1).

Tout est noble dans cet assaut généreux de deux braves préludant au vrai combat où le comte de Gormas perd la vie. Chimène ne pourra donc plus mettre sa main dans celle du meurtrier de son père, dont elle a vu le cadavre gisant à terre. Comme elle le dit dans un vers admirable :

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir.

C'est le devoir qui l'emportera. Don Diègue s'offre alors pour racheter son fils, dont l'épée a frappé mortellement son insulteur. Il conjure le Roi de faire tomber sur lui seul les coups de sa justice :

Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène;
Je n'y résiste point, je consens à ma peine;
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret (2)

L'héroïsme paternel succède à l'héroïsme filial. Jamais accents plus pathétiques n'exprimèrent des sentiments plus élevés. Corneille nous transporte sur les sommets que gravissent ses personnages, et

(1) Acte II, sc. II.
(2) Acte II, sc. VIII.

leur noblesse d'âme ne peut être surpassée. Don Diègue est fier de son fils :

Je t'ai donné la vie et tu me rends ma gloire (1).

Cependant Rodrigue a remporté sur les Maures la plus éclatante des victoires. Il a sauvé l'Espagne et la couronne de son Roi. Il ne peut courir les hasards de tous les combats qui auraient pour but de venger la mort du père de Chimène. Un seul, Don Sanche, se mesure avec lui ; mais il est vaincu par le héros, et Chimène pourra céder à la prière du Roi comme au vœu secret de son cœur en épousant celui qu'ont illustré ses exploits.

Dans cette lutte de tant de sentiments contraires, la victoire est restée à l'honneur, et le devoir a vaincu la passion.

II

Horace est la peinture de l'héroïsme patriotique. Cet héroïsme, à force d'être romain, cesse d'être humain. Ce n'est pas seulement la guerre civile qui arme les trois Horaces contre les trois Curiaces, c'est une guerre fratricide, puisqu'ils sont unis par

(2) Acte III, sc. VI.

les liens de la famille. Horace s'élève au-dessus des sentiments de la nature. Il ne voit, dans le sacrifice que lui demande sa patrie, que la gloire de mourir pour elle.

Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays!
Pour un cœur généreux, ce trépas a des charmes;
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes,
Et je la recevrais en bénissant mon sort,
Si Rome et tout l'État perdaient moins en ma mort (1).

Curiace ne refuse pas le cruel honneur qu'Albe lui impose, en le choisissant, ainsi que ses frères, pour combattre Rome dans la personne des Horaces; mais il est homme; il gémit d'avoir à immoler des vies qui lui sont chères. Il n'a pas l'héroïsme d'Horace lui disant :

Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire, avec joie;
Celle de recevoir de tels commandements
Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
Qui, près de le servir, considère autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose.
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien (2).

Camille, sœur d'Horace, qui tremble pour les jours de Curiace, s'indigne contre l'atrocité d'une situation qui met aux prises le patriotisme avec les

(1) Acte II, sc. I.
(2) Acte II, sc. III.

sentiments de la nature, et Curiace, qu'elle cherche à ébranler, lui répond :

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays.

La patrie romaine triomphe des attachements du cœur :

Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne succomberas ni vaincras que par moi ;
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte,
Et vivrai sans reproche ou périrai sans honte.

Lorsque les trois Curiaces ont succombé sous les coups d'Horace, le vieil Horace vient apprendre à Camille la victoire de Rome, qui brise sa vie par la mort de Curiace :

Ma fille, il n'est pas temps de répandre des pleurs.
Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs.
On pleure injustement des pertes domestiques,
Quand on en voit sortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous.
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux (1).

Tous les sentiments doivent disparaître dans un seul : le patriotisme. Tout doit être immolé à la grandeur de Rome, et la joie de ses triomphes efface d'un cœur romain tous les regrets, tous les deuils. Un tel héroïsme est au-dessus de l'humanité. Il est au-dessus des femmes, des Romaines comme Sabine,

(1) Acte IV, sc. III.

femme d'Horace, comme Camille, sa sœur, dont la révolte se traduit par les imprécations terribles qui provoquent Horace à lui donner la mort.

La tragédie de *Cinna* n'offre plus le spectacle de cet héroïsme farouche, inhumain, puisé dans l'orgueil de la puissance romaine. C'est l'héroïsme de la générosité, du pardon. La belle scène où Auguste rappelle à Cinna ses bienfaits est présente à toutes les mémoires. L'empereur pourrait se venger en frappant; il préfère pardonner et toucher le cœur de celui qui conspira contre sa vie. Sa clémence est peinte dans ces vers admirables qui arrachaient des larmes au grand Condé :

O siècles, ô mémoire,
Conservez à jamais ma dernière victoire!
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
Comme à mon ennemi, je t'ai donné la vie;
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je veux les redoubler;
Je t'en avais comblé, je veux t'en accabler (1).

L'héroïsme de la chevalerie nous est apparu dans le *Cid*. Dans *Horace*, nous avons eu l'héroïsme

(1) Acte V, sc. III.

romain. *Polyeucte*, c'est l'héroïsme chrétien. Polyeucte, mari de Pauline, qui reste fidèle, comme son père, au paganisme, s'est converti à la foi chrétienne, et pour elle il est prêt à souffrir le martyre. Néarque, son ami, cherche en vain à l'effrayer en lui montrant que le culte rendu au Dieu des chrétiens le désigne à la mort.

POLYEUCTE.
Je la cherche pour lui.
NÉARQUE.
Et si ce cœur s'ébranle?
POLYEUCTE.
Il sera mon appui.
NÉARQUE.
Il ne commande point que l'on s'y précipite.
POLYEUCTE.
Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.
NÉARQUE.
Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.
POLYEUCTE.
On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.
NÉARQUE.
Mais dans ce temple, enfin, la mort est assurée.
POLYEUCTE.
Mais dans le ciel déjà la palme est préparée (1).

Pauline est l'héroïne du sentiment conjugal. Mais, n'étant pas chrétienne, elle voudrait entraîner

(1) Acte II, sc. VI.

Polyeucte à dissimuler sa foi nouvelle pour sauver ses jours. Polyeucte lui répond :

Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort (1)!

La gloire céleste se montre au lieu de la gloire humaine, et découvre des biens supérieurs à ceux de la terre. Félix, sénateur romain, s'efforce d'obtenir de Polyeucte, son gendre, qu'il ne renonce pas aux faux dieux du paganisme :

FÉLIX.

Adore-les ou meurs!

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie!
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es? ô cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire (2).

(1) Acte IV, sc. III.
(2) Acte V, sc. III.

Cette magnifique scène est suivie de la conversion de Pauline. La foi chrétienne achève l'œuvre de la foi conjugale. Polyeucte est immolé; mais bientôt après, Félix, qui l'a condamné, se convertit à son tour à la religion proscrite et s'écrie :

Allons à nos martyrs donner la sépulture,
Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir partout le nom de Dieu.

Tout s'élève, dans cette tragédie, au-dessus des sentiments humains, par la force du sentiment religieux. Le sacrifice n'y est pas contre nature, parce que la foi a transformé la nature. Le culte de la patrie le cède à celui du vrai Dieu. C'est toute la différence qui existe entre le caractère romain et le caractère chrétien.

Le génie de Corneille nous fait pénétrer ainsi dans l'âme de ses héros, qui personnifient l'honneur, la foi religieuse, le patriotisme, l'amour de la gloire. De son œuvre, ou plutôt de ses chefs-d'œuvre, s'exhale un souffle puissant. Tout y parle d'héroïsme, de nobles actions, de la passion sacrifiée au devoir.

Voltaire appelle avec raison les tragédies de Corneille « une école de grandeur d'âme », et un des maîtres de la littérature contemporaine a pu dire sans exagération :

« Le jour où le grand Corneille cesserait d'être populaire sur notre théâtre, ce jour-là nous aurions cessé d'être une grande nation (1). »

(1) Nisard, *Hist. de la littérature française*, 5e édit., II, 117.

CHAPITRE II

LE SENTIMENT RELIGIEUX CHEZ RACINE.

I

On oppose volontiers Racine à Corneille, comme Bossuet à Fénelon. Comparer, c'est presque toujours déprécier, et lorsque les hommes diffèrent par la nature de leur génie, par le caractère de leur talent, ces comparaisons manquent à la justice, car elles tendent à établir une prééminence, à proclamer une supériorité. C'est ce qui arrive à Racine et à Corneille; on les traite en rivaux, en ennemis, au lieu d'accorder à chacun la part qui doit leur revenir dans notre admiration. Si l'on veut toutefois faire entre eux un parallèle, on peut se reporter à celui de La Bruyère, qui marque d'une main sûre les traits distinctifs de ces deux génies sans chercher à élever l'un au-dessus de l'autre.

« Corneille, dit-il, nous assujettit à ses caractères et à ses idées; Racine se conforme aux nôtres;

celui-là peint les hommes comme ils devraient être ; celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire et de ce que l'on doit imiter ; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit ; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison est manié par le premier ; et par l'autre ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont, dans celui-là, des maximes, des règles, des préceptes ; et dans celui-ci du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille ; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine (1). »

Ce jugement définit exactement les deux grands poètes tragiques et les sentiments qu'inspirent leurs œuvres. Les personnages de Corneille paraissent au-dessus de l'humanité ; ils montrent le devoir triomphant des sentiments de la nature et les passions dominées par la grandeur du sacrifice. Ceux de Racine ont les faiblesses humaines, non les vertus héroïques. Ils sont faits à notre image. S'ils remportent des victoires sur eux-mêmes, ils laissent voir les déchirements que leur coûtent ces

(1) *Les Caractères*. Des ouvrages de l'esprit.

luttes intérieures et qui font parfois couler leurs larmes. Par là, ils nous intéressent et nous émeuvent, en nous présentant le spectacle de la vie réelle.

Il est beau de voir le génie, s'élevant au-dessus des mesquines et jalouses rivalités, juger avec une sereine impartialité ses devanciers ou ses contemporains, et rendre la justice que leur refusent les détracteurs et les envieux. Racine parler de Corneille, dont la gloire semblait diminuer la sienne! Racine le louer et l'admirer comme devait le faire la postérité, c'est un noble exemple donné par lui aux amours-propres qui arment les uns contre les autres les hommes les plus supérieurs.

Le grand Corneille venait de mourir, et l'Académie française n'avait pas cru pouvoir mieux honorer sa mémoire qu'en lui choisissant pour successeur son propre frère, Thomas Corneille, qui avait mérité d'occuper, au-dessous de l'auteur du *Cid*, un rang distingué sur la scène tragique. Racine, chargé de répondre à son discours de réception, rappela les titres impérissables que s'était acquis à l'admiration celui dont il venait occuper la place :

« Vous savez, lui dit-il, les obligations que lui a notre poésie; vous savez en quel état se trouvait la scène française, lorsqu'il commença à travailler.

Quel désordre! Quelle irrégularité! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre. Les auteurs aussi ignorants que les spectateurs. La plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance. Point de mœurs, point de caractères. La diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement. En un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées. »

Proclamer ce que Corneille a fait pour le théâtre, c'était dire ce que lui doivent tous ceux qui, après lui, abordèrent la tragédie, dont il avait donné les premiers modèles. Énumérant ses chefs-d'œuvre qui, disait-il, « vivront à jamais dans la bouche des hommes », Racine ajoutait à l'éloge du grand poète :

« Personnage véritablement né pour la gloire de son pays, comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocles, des Périclès, des Alcibiades qui vivaient en même temps qu'eux (1). »

(1) *Recueil des harangues prononcées par MM. de l'Académie française*, in-4°, 1698, p. 474-476.

On a remarqué combien avait été prompte la décadence du génie de Corneille, qui ne retrouva dans aucune de ses pièces l'inspiration à laquelle on doit le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*. La carrière dramatique de Racine fut bien différente. Son talent, formé lentement, ne fit que croître avec l'âge, et c'est à la fin de sa vie qu'il a brillé du plus grand éclat. La *Thebaïde* (1664) et *Alexandre* (1665), où il reste imitateur de Corneille, ne font présager ni *Esther*, ni *Athalie*, que Voltaire appelle « le chef-d'œuvre de l'esprit humain ».

Il n'avait encore que vingt-sept ans lorsqu'il fit jouer *Andromaque* (1667), où il apprit à toucher les cœurs, au lieu de frapper seulement les esprits, et trouva le secret d'un art inconnu avant lui dans la tragédie.

Britannicus, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie* et enfin *Phèdre* marquèrent les étapes du chemin parcouru en treize années. Mais l'envie et la médiocrité le guettaient; elles lui livrèrent, à propos de *Phèdre*, un combat d'où il sortit non vaincu, mais découragé.

La jalousie avait tenté de faire échouer le *Cid*. A la *Phèdre* de Racine, elle opposa celle de Pradon. La douce Mme Deshoulières, si connue par les moutons de son idylle, se laissa entraîner dans cette cabale, où le duc de Nevers et la duchesse de Bouil-

lon dépensèrent quinze mille francs pour retenir les loges aux six premières représentations de *Phèdre*, qui furent couvertes par le bruit des sifflets.

On ne peut s'expliquer aujourd'hui les succès de Pradon au théâtre, et sa victoire passagère, que par les puissantes protections qui réussirent à triompher de Racine.

Sa pièce de *Régulus* eut vingt représentations, chiffre considérable pour l'époque. Mais ses tragédies n'étaient remarquables que par le mauvais goût et l'insipidité. Son ignorance était connue. Dans sa pièce de *Tamerlan et Bajazet*, il avait placé en Europe une ville d'Asie, et, le prince de Conti lui en faisant l'observation, il répondit : « Je prie Votre Altesse de m'excuser ; je ne sais pas bien la chronologie. »

Voilà l'homme qu'on ne rougit pas de placer au-dessus de Racine, dont la défaite est un des plus grands scandales de l'histoire littéraire.

Elle l'attrista au point de le plonger dans un silence qui dura douze ans. En suspendant l'inspiration de la muse de Racine, Pradon et ses amis ont commis un véritable crime contre la poésie. Les malheureux ! Ils nous ont volé des chefs-d'œuvre.

On a souvent parlé du style soutenu de Racine, de la perfection et de l'harmonie de ses vers. S'il n'avait été qu'harmonieux et tendre, il aurait été

capable de faire parler une Monime, une Bérénice; il n'eût pas su peindre des caractères ambitieux, indomptables comme ceux d'Agrippine et d'Athalie.

Ses conceptions dramatiques n'étaient pas subordonnées à l'inspiration poétique, car avant de composer les vers de ses tragédies, il les écrivait en prose. Il avait coutume de dire, lorsque ce premier travail était terminé : « Maintenant, je n'ai plus à faire que les vers. »

L'œuvre des grands écrivains est le reflet de leur caractère; ce sont eux que nous retrouvons en elle. Ils n'y ont pas mis seulement leur talent; ils y ont laissé quelque chose de leur âme. Celle de Racine était tendre. Cette tendresse de cœur fut la source des malheurs comme des consolations de sa vie. Si elle le livra aux erreurs des passions, elle lui fit connaître aussi les saintes affections de la famille et les vertus du foyer. Elle le disposa aux émotions douces, à la résignation, dans laquelle sa piété trouva un refuge contre les épreuves.

Le sentiment religieux est pour ainsi dire gravé dans l'âme de son époque; il la domine par la voix de Bossuet, par la plume de Pascal, et va de la chaire au théâtre, prenant tour à tour les accents de Bourdaloue et ceux de Polyeucte. C'est le temps où d'illustres repentirs rachètent des fautes éclatantes, où Rancé converti porte la réforme à la

Trappe, où Mme de la Vallière expie la faveur royale par les austérités du Carmel.

Ces croyances, qui furent celles de Racine, il ne les devait pas seulement aux exemples si souvent donnés par son temps, mais à son éducation, qui avait été profondément chrétienne. Il eut pour maîtres les solitaires de Port-Royal, et les enseignements de ces hommes rigides déposèrent dans son esprit les semences d'une foi que ne purent altérer les fautes de sa vie.

L'Église le disputa d'abord au théâtre. Il avait en Languedoc un oncle chanoine, qui l'attira chez lui dans l'espoir de lui résigner son bénéfice. Il menait chez lui une existence sévère dont on peut juger par les lignes suivantes : « Je passe mon temps avec mon oncle, saint Thomas et Virgile. Je fais force extraits de théologie, et quelques-uns de poésie. Mon oncle a de bons desseins pour moi ; il m'a fait habiller de noir des pieds à la tête (1). »

La poésie l'emporta sur la théologie ; la *Somme* de saint Thomas fit place à des lectures plus profanes, et au lieu de rester de noir vêtu dans la maison d'un chanoine de province, Racine retourna à Paris, la bourse légère, mais la tête remplie de beaux rêves et de poésie, et suivi de cette riante

(1) *Mémoires sur la vie de Jean Racine,* par son fils.

compagne de la jeunesse qui s'appelle l'espérance.

De ses premiers essais subsiste une pièce de vers latins, composée à la louange de Dieu (1) et où se manifeste sa piété enfantine; il avait alors quatorze ans. Il fit plus tard des hymnes du bréviaire romain une traduction en vers français qui rendit jaloux M. de Sacy.

Une ode intitulée *la Renommée aux Muses* lui valut les conseils de Boileau, qui, sans le connaître et très jeune encore lui-même, annota de judicieuses remarques cette œuvre d'un débutant. Racine voulut voir son critique, et leurs relations, ainsi commencées, furent l'origine d'une amitié dont les liens ne purent être rompus que par la mort.

Il n'en fut pas de même des relations de Racine et de Molière, avec lequel il se brouilla, après avoir, novice dans l'art théâtral, sollicité ses avis et fait appel à sa bourse.

Andromaque fut la révélation de son talent et commença pour lui la célébrité. Mais elle lui valut les reproches d'une de ses tantes, religieuse à Port-Royal (2), qui le voyait, avec consternation, mêlé à

(1) Elle est intitulée : *Ad Christum.*

(2) Elle s'appelait Agnès Racine, en religion la Mère de Sainte-Thècle et devenue abbesse de Port-Royal; elle survécut au neveu dont la renommée lui causait tant d'inquiétude.

la vie des comédiens et exposé aux entraînements du théâtre. Elle lui écrivit, à cette occasion, une lettre pathétique où elle s'exprimait ainsi :

« J'ai appris depuis peu de jours une nouvelle qui m'a touchée sensiblement. Je vous écris dans l'amertume de mon cœur, et en versant des larmes que je voudrais répandre en assez grande abondance devant Dieu pour obtenir de lui votre salut, qui est la chose du monde que je souhaite avec le plus d'ardeur. J'ai donc appris avec douleur que vous fréquentiez plus que jamais des gens dont le nom est abominable à toutes les personnes qui ont tant soit peu de piété; et avec raison, puisqu'on leur interdit l'entrée de l'église et la communion des fidèles, même à la mort, à moins qu'ils ne se reconnaissent. Jugez donc, mon cher neveu, dans quel état je puis être, puisque vous n'ignorez pas la tendresse que j'ai toujours eue pour vous, et que je n'ai jamais rien désiré sinon que vous fussiez tout à Dieu dans quelque emploi honnête. Je vous conjure donc, mon cher neveu, d'avoir pitié de votre âme, et de rentrer dans votre cœur pour y considérer sérieusement dans quel abîme vous vous êtes jeté. Je souhaite que ce qu'on m'a dit ne soit pas vrai ; mais si vous êtes assez malheureux pour n'avoir pas rompu un commerce qui vous déshonore devant Dieu et devant les hommes, vous ne

devez pas penser à nous venir voir, car vous savez bien que je ne pourrais pas vous parler, vous sachant dans un état si déplorable et si contraire au christianisme (1). »

On est tenté de sourire en lisant ces lignes. Mais si l'on se souvient de l'excommunication qui frappait alors les comédiens, on sera moins surpris des alarmes de la bonne religieuse, alarmes fortifiées par l'esprit janséniste, qui ne craignait pas d'accuser Racine et ses pareils de corrompre les mœurs et d'empoisonner les âmes.

Faut-il regretter que Racine, fermant l'oreille à ces pressantes exhortations, n'ait écouté que la voix du génie? La religion devait tenir une grande place dans sa vie, et exercer sur sa destinée littéraire une influence capitale. Chose singulière! Ce fut elle qui le ramena au théâtre, qu'il avait abandonné après le scandaleux triomphe de Pradon.

Esther fut la réparation faite à sa gloire, et l'on sait que, dictée par le sentiment religieux, cette tragédie eut pour inspiratrice Mme de Maintenon, pour objet la maison de Saint-Cyr, où l'illustre fondatrice faisait donner aux jeunes filles de la noblesse pauvre une éducation aussi chrétienne que brillante. On se plaisait à y développer les arts et les

(1) *Mémoires sur la vie de Jean Racine.*

talents ; on y déclamait, et on y avait joué, mais sans succès, des pièces de Corneille. Les jeunes actrices surent mieux comprendre et interpréter Racine. A la suite d'une représentation d'*Andromaque*, Mme de Maintenon écrivit au poète : « Nos petites filles ont joué hier *Andromaque*, et l'ont joué si bien qu'elles ne la joueront plus, ni aucune de vos pièces. »

Ce n'était pas proscrire Racine ; c'était bien plutôt faire appel à sa muse depuis trop longtemps silencieuse. Dans la préface d'*Esther*, il nous donne la genèse de cette tragédie, en nous initiant à l'esprit de la maison de Saint-Cyr, pour laquelle on lui demanda, dit-il, « s'il ne pourrait pas faire, sur quelque sujet de piété et de morale, une espèce de poème où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et *moins capable d'ennuyer* ».

Racine n'eut garde d'être ennuyeux. Il composa en quelques mois ce chef-d'œuvre de grâce et de simplicité, dont il venait lire les scènes à Mme de Maintenon, au fur et à mesure qu'elles étaient écrites. Ce ne devait être d'abord, dans la pensée de la célèbre éducatrice, qu'une pièce destinée à un couvent, non à un public d'élite. Boileau, toujours méfiant, avait engagé Racine à ne pas compromettre sa réputation dans une tentative indigne

de son talent; Racine ne le crut pas, et fit bien.

Le succès dépassa son attente. A la première représentation assistaient Louis XIV, le Dauphin, le prince de Condé, quelques évêques et parmi eux Bossuet, dont la sévérité, à l'égard du théâtre, avait dû s'adoucir en faveur de la piété du sujet et de la modestie des actrices. Qu'elles fussent intimidées de jouer devant le grand Roi, on le concevra sans peine. On raconte que, pour ne pas faiblir à leur rôle, elles se mettaient à genoux dans la coulisse et récitaient le *Veni Creator*. « Je crois, disent les dames de Saint-Cyr, que Dieu, qui voyait leur innocence et leur bonne intention, avait leur prière agréable, car elles jouaient si naturellement et de si bonne grâce, sans hésiter le moins du monde, qu'on eût dit que ce qu'elles disaient coulait de source (1). »

Racine et Boileau dirigeaient les représentations. Elles se renouvelèrent pendant tout un hiver, et l'on y vit les personnages les plus illustres par le rang ou l'esprit, depuis Jacques II, le roi détrôné, jusqu'à Bourdaloue et Mme de Sévigné, qui nous a laissé le piquant récit d'une de ces solennités où, parmi les actrices, Mlle de Villette, qui fut plus

(1) *Mémoires des dames de Saint-Cyr*, ch. XIV. — TH. LAVALLÉE, *Mme de Maintenon et la Maison royale de Saint-Cyr*, ch. IV.

tard Mme de Caylus, se distingua par la perfection de son jeu. La représentation à laquelle assista Mme de Sévigné fut la dernière. La mort subite de la reine d'Espagne, fille du duc d'Orléans, parvint à Versailles ce jour-là et mit la cour en deuil.

Esther, qui n'avait dû être qu'un amusement de pensionnat, était devenu un véritable événement littéraire et avait mis le sceau à la renommée de Racine. La religion lui procura ainsi un de ses plus beaux triomphes.

Jamais le poète n'a trouvé de plus magnifiques accents que dans les passages où, en parlant de Dieu, il nous élève jusqu'à lui, comme, par exemple, dans l'admirable prière d'Esther, qui se termine par cette invocation à la puissance divine :

Ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas.
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise;
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis;
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis (1).

Et lorsqu'elle s'adresse à Assuérus, dont elle espère fléchir le cœur, en quel superbe langage elle définit le Dieu dont elle a imploré le secours !

(1) Acte I, sc. IV.

Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux :
L'Éternel est son nom ; le monde est son ouvrage !
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois (1).

La poésie de Racine rivalise ici avec la prose de Bossuet, et l'on peut rapprocher ce passage du magnifique début de l'oraison funèbre d'Henriette de France, reine d'Angleterre.

« Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. »

Les vers suivants, chantés dans les chœurs, ont été souvent cités comme un modèle de beauté littéraire et d'inspiration religieuse :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

(1) Acte III, sc. IV.

II

Il appartenait au génie de Racine de monter toujours plus haut. Après s'être volontairement éclipsé devant d'indignes rivaux, il avait reparu plus brillant dans *Esther;* il se surpassa encore dans *Athalie*. Mais cette tragédie si admirable, si admirée depuis, ne rencontra alors que l'indifférence. Elle parut d'abord imprimée en 1691 et n'attira guère l'attention du public. « On avait entendu dire, raconte Louis Racine, qu'elle était faite pour Saint-Cyr, et qu'un enfant y faisait un principal personnage : on se persuada que c'était une pièce qui n'était que pour des enfants, et les gens du monde furent peu empressés de la lire (1). »

Les circonstances étaient changées. Les représentations de Saint-Cyr avaient soulevé les critiques des censeurs, et ceux-ci avaient trouvé un appui facile chez les envieux. On avait alarmé la conscience de Mme de Maintenon, en lui montrant le danger de produire sur la scène, aux yeux de toute la cour, des jeunes filles accessibles à la coquette-

(1) *Mémoires sur la vie de Jean Racine.*

rie et à la vanité. Mme de Maintenon résolut de fermer le théâtre de Saint-Cyr qui avait recueilli tant d'illustres applaudissements, et Racine n'obtint que le stérile honneur de faire jouer sa pièce dans l'appartement de Mme de Maintenon, en présence de Louis XIV. Elle fut représentée ainsi deux fois par les demoiselles de Saint-Cyr, dans le modeste costume de leur maison. On était loin de la mise en scène d'*Esther*, dont le souvenir restait présent à tous les esprits.

Racine, surpris de l'accueil fait à sa pièce, douta de lui-même, et crut avoir mérité cet échec. Boileau, avec sa clairvoyance, lui soutint que c'était la plus belle œuvre qui soit sortie de sa plume. « Je m'y connais, lui dit-il, et le public y reviendra. »

Il y revint, en effet, mais Racine ne vécut pas assez pour voir le triomphe de sa tragédie, qui fut représentée seulement en 1720, avec un immense succès. Elle a été consacrée par de tels éloges, qu'il serait superflu d'y rien ajouter.

Le rôle de Joas est une des créations les plus parfaites de Racine. Qui ne sait par cœur la scène où, subissant l'interrogatoire redoutable d'Athalie, il n'a d'autres armes pour se défendre que son innocence et sa foi? Avec quelle grâce ingénue, mêlée d'assurance, il expose les doctrines enseignées à son enfance!

J'adore le Seigneur, on m'explique sa loi ;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé,
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé,
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide (1).

La scène où le grand prêtre Joad lui révèle le secret de sa naissance contient un bel exposé des devoirs des rois envers Dieu et envers les peuples :

JOAD.

Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle :
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois :
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un roi digne du diadème?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,

(1) Acte II, sc. VI.

Craint le Seigneur, son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères (1).

Racine, en mettant ces vers dans la bouche de Joas, songeait-il à la misère du peuple sur lequel, après les longues guerres du règne de Louis XIV, pesaient de si lourds impôts? Mme de Maintenon, touchée des maux du royaume, lui demanda d'indiquer par écrit les réformes qu'appelaient bien des vœux, et qui préoccupaient l'esprit généreux de Fénelon. Il eut l'imprudence de composer, à ce sujet, un mémoire que surprit le roi, et celui-ci ne lui pardonna pas d'avoir émis avec tant de hardiesse des idées qui étaient des leçons à l'adresse du monarque absolu.

« Parce qu'il fait des vers, dit-il avec humeur, croit-il tout savoir, et parce qu'il est poète, veut-il être ministre (2)? »

Ce fut l'origine de la disgrâce dont le malheureux Racine ne se releva jamais.

Saint-Simon attribue à cette disgrâce une autre cause.

« Il arrivait quelquefois que le roi n'avait point de ministres chez Mme de Maintenon, comme les vendredis, surtout quand le mauvais temps de

(1) Acte IV, sc. II.
(2) *Mémoires sur la vie de Jean Racine.*

l'hiver y rendait les séances fort longues; ils envoyaient chercher Racine pour les amuser. Malheureusement pour lui, il était sujet à des distractions fort grandes.

« Il arriva qu'un soir qu'il était entre le roi et Mme de Maintenon, chez elle, la conversation tomba sur les théâtres de Paris. Après avoir épuisé l'Opéra, on tomba sur la Comédie. Le roi s'informa des pièces et des auteurs et demanda à Racine pourquoi, à ce qu'il entendait dire, la Comédie était si fort tombée de ce qu'il l'avait vue autrefois. Racine lui en donna plusieurs raisons, et conclut par celle qui, à son avis, y avait le plus de part, qui était que, faute d'auteurs et de bonnes pièces nouvelles, on en donnait d'anciennes, et entre autres les pièces de Scarron, qui ne valaient rien et qui rebutaient tout le monde. A ce mot, la pauvre veuve rougit, non pas de la réputation du cul-de-jatte attaquée, mais d'entendre prononcer son nom, et devant le successeur. Le roi s'embarrassa, le silence qui se fit tout d'un coup réveilla le malheureux Racine, qui sentit le puits dans lequel sa funeste distraction venait de le précipiter. Il demeura le plus confondu des trois, sans plus oser lever les yeux, ni ouvrir la bouche. Ce silence ne laissa pas de durer plus que quelque moments, tant la surprise fut dure et profonde. La fin fut que le roi renvoya

Racine, disant qu'il allait travailler. Il sortit éperdu et gagna comme il put la chambre de Cavoye. C'était son ami, il lui conta sa sottise. Elle fut telle qu'il n'y avait point à la pouvoir raccommoder. Oncques depuis, ni le roi, ni Mme de Maintenon ne parlèrent à Racine, ni même le regardèrent. Il en conçut un si profond chagrin qu'il en tomba en langueur, et ne vécut pas deux ans depuis. Il les mit bien à profit pour son salut. Il se fit enterrer à Port-Royal des Champs, avec les illustres habitants duquel il avait eu des liaisons dès sa jeunesse, que sa vie poétique avait même peu interrompues, quoiqu'elle fût bien éloignée de leur approbation (1). »

Cette seconde version diffère de celle de Louis Racine. L'exactitude de Saint-Simon est souvent en défaut; mais il est permis aussi de suspecter la piété filiale qui a peut-être voulu attribuer à une courageuse indépendance la disgrâce causée par une inconcevable étourderie. Où Louis Racine est d'accord avec Saint-Simon, c'est sur le ressentiment royal dont son père fut victime. Louis XIV n'avait pas pardonné à Fénelon; il ne pardonna pas à Racine. Il fut aussi inflexible envers le poète qu'envers le prélat. Mme de Maintenon, nous dit Louis Racine, n'eut jamais la permission de rece-

(1) *Mémoires*, édit. Chéruel, in-12, II, 6.

voir celui dont les beaux vers avaient contribué à la gloire littéraire du grand siècle. L'apercevant un jour dans le parc de Versailles, elle l'attira à l'écart pour lui parler de son désir de l'aider à rentrer en grâce. Le bruit d'une calèche, qui était celle de Louis XIV, interrompit la conversation, et obligea Racine à se cacher dans un bosquet.

L'insuccès d'*Athalie* se joignit à la défaveur dont il éprouvait l'amertume, pour attrister les dernières années du poète. Il trouva, du moins, des consolations dans les pratiques de la piété et dans les douceurs de la vie de famille. Chaque soir, il faisait la prière au milieu de ses enfants et de ses domestiques, et commentait l'Évangile en termes simples et pénétrants. Ses lettres adressées à son fils font connaître, avec les sollicitudes dont il l'entourait, les sentiments religieux qu'il cherchait à lui inspirer.

« Songez, lui écrivait-il, que vous êtes chrétien, et à quoi vous oblige cette qualité. Ce sera le comble de ma joie de vous voir dans cette disposition, et je l'espère de la grâce du Seigneur (1). »

« Je veux me flatter, lui écrit-il encore, que, faisant tout votre possible pour devenir parfait honnête homme, vous concevrez qu'on ne peut l'être

(1) Lettres de Racine à son fils, 24 mars 1698.

sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Vous connaissez la religion : je puis dire même que vous la connaissez belle et noble comme elle est, et il n'est pas possible que vous ne l'aimiez. Pardonnez si je vous mets quelquefois sur ce chapitre ; vous savez combien il me tient à cœur, et je puis assurer que plus je vais en avant, plus je trouve qu'il n'y a rien de si doux au monde que le repos de la conscience, et de regarder Dieu comme un père qui ne nous manquera pas dans tous nos besoins (1). »

Si Louis Racine ne fut pas l'héritier du génie de son père, il recueillit avec une légitime fierté la gloire de son nom. Le poème de la *Religion*, dont il est l'auteur, est un pâle reflet d'*Esther* et d'*Athalie;* mais c'est le témoignage des sentiments chrétiens qu'il avait puisés dans les leçons paternelles.

Saint-Simon, si avare d'éloges, loue en Racine les vertus privées, et dit de lui : « Rien du poète dans son commerce, et tout de l'honnête homme, de l'homme modeste, et sur la fin de l'homme de bien (2). »

Il termina sa vie à cinquante-neuf ans. Voyant Boileau pour la dernière fois : « Je regarde comme un bonheur, lui dit-il, de mourir avant vous. »

Je ne sais rien de plus touchant que cette amitié

(1) Lettre du 21 juillet 1698.
(2) *Mémoires*, II, 6.

qui, après avoir été d'abord l'échange de deux esprits, devint l'union intime de deux cœurs.

Dans l'épitaphe de Racine, composée en latin et traduite par Boileau, on lit ces paroles, empreintes de leur commune foi religieuse :

« O toi! qui que tu sois, que la piété attire en ce saint lieu, plains dans un si excellent homme la triste destinée de tous les mortels ; et quelque grande idée que puisse te donner de lui sa réputation, souviens-toi que ce sont des prières et non pas de vains éloges qu'il te demande (1). »

Cette expression de l'humilité chrétienne convenait à celui dont les derniers chants furent des chants religieux, et il est beau d'implorer l'obscure prière du passant sur la tombe glorieuse de Racine.

(1) La pierre sépulcrale sur laquelle était gravée cette inscription fut retrouvée en 1808 à Magny-Lessart, ancienne paroisse de Port-Royal, et elle a été transportée en 1828 à Paris, dans l'église de Saint-Étienne du Mont, où sont les restes de Racine.

CHAPITRE III

LES SERVANTES DE MOLIÈRE

I

Les comédies de l'ancien répertoire nous montrent des personnages disparus de la scène moderne, ou n'y occupant qu'un rôle secondaire et insignifiant : ce sont les valets et les soubrettes. Nous y voyons les Frontins et les Lisettes agir et parler avec une liberté d'allures, une hardiesse de langage que ne comportent plus les usages de notre époque, qui aime pourtant à se dire démocratique, et qu'autorisaient les mœurs du temps, où les serviteurs, traités avec une extrême familiarité, initiés à tous les événements de la vie domestique, participaient à des sentiments bienveillants, affectueux, rapprochant les distances, sans niveler les rangs.

Au théâtre du dix-huitième siècle on pourra trouver que les valets et les soubrettes ont trop d'esprit et

qu'ils en ont parfois plus que leurs maîtres, dont ils ne se distinguent guère que par le costume. Il est permis d'y apercevoir le progrès des idées égalitaires; mais on y retrouvera surtout le caractère d'une époque où les grandes dames prennent des habits de bergère et gardent, en robes à panier, les moutons enrubannés de Florian.

Le théâtre du dix-septième siècle accuse la différence des mœurs, au point de vue des serviteurs qu'on y voit figurer. Sans doute, ils ont la main leste et l'esprit déluré; mais ils ne pirouettent pas à la façon des marquis à talons rouges. Les servantes de Molière n'ont pas la recherche, la distinction et les grâces des soubrettes de Marivaux. Les unes sont de bonnes grosses filles, à mine réjouie, hautes en couleur, fortes en gueule, ayant les manches retroussées, le mot trivial, l'esprit gaulois. Les autres rehaussent la blancheur de leur teint d'une mouche assassine; elles ont le goût de l'élégance et les manières de cour; elles ont respiré l'air de Versailles.

On ne sera pas surpris de la confusion imaginée dans les *Jeux de l'amour et du hasard*, où les rôles sont intervertis, et où la soubrette peut soutenir avec aisance l'épreuve qui la fait monter au rang d'où sa maîtresse est momentanément descendue.

Les servantes de Molière ne se prêteraient pas à de semblables métamorphoses. Elles conservent le

caractère de leur condition ; elles restent paysannes ou semi-bourgeoises, ce qui n'exclut pas les qualités de raison, de justesse d'esprit et de ferme bon sens; c'est par là que brillent la plupart d'entre elles. Molière a mis la vérité dans leur bouche. Il a traduit ainsi la vie réelle, et nous a rappelé que le bon sens populaire garde souvent l'avantage sur la culture de l'esprit et l'élévation du rang.

Essayons de passer en revue ces figures que met en relief le grand peintre comique, et dont les qualités natives apparaissent à travers l'infériorité de la condition.

Marinette, dans le *Dépit amoureux*, est plus qu'une servante ordinaire. C'est une personne intelligente, avisée, qui conseille Lucile, sa maîtresse, dans ses affaires de cœur, sans négliger les siennes.

Marotte, servante des *Précieuses ridicules*, ne fait que traverser la scène; mais si elle parle mal français, elle est supérieure à celles qui, à force de vouloir le parler trop bien, se jettent dans l'extravagance et font haïr la grammaire.

Dans l'*École des femmes*, Georgette, la servante d'Arnolphe, sait bien qu'elle a affaire à un jaloux, dupe et victime de sa jalousie. Lorsqu'il lui demande comment Agnès a supporté son absence, elle lui répond ironiquement :

Elle vous croyait voir de retour à toute heure,
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous
Cheval, âne ou mulet qu'elle ne prît pour vous.

Elle montre peu d'empressement à lui ouvrir la porte, quand il revient au logis, et de concert avec Alain, son valet, se moque de lui dans la scène où il leur apprend à éconduire les soupirants d'Agnès.

La Lisette de l'*Amour médecin* est de la famille des soubrettes; elle en a la vivacité, les piquantes reparties. Avec quelle malignité, quelles railleries elle fait le procès des médecins!

LISETTE.

Que voulez-vous donc faire, monsieur, de quatre médecins? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne?

SGANARELLE.

Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LISETTE.

Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces messieurs-là?

SGANARELLE.

Est-ce que les médecins font mourir?

LISETTE.

ans doute, et j'ai connu un homme qui prouvait par de bonnes raisons qu'il ne faut jamais dire : une telle personne est morte d'une fièvre, d'une fluxion de poitrine, mais : elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires.

SGANARELLE.

Chut! N'offensez pas ces messieurs-là.

LISETTE.

Ma foi, monsieur, notre chat est réchappé depuis peu d'un saut qu'il fit de la maison dans la rue, et il fut trois jours sans manger, sans pouvoir remuer ni pied, ni patte; mais il est bien heureux parce qu'il n'y a point de chats médecins, car ses affaires étaient faites, et ils n'auraient pas manqué de le purger et de le saigner.

SGANARELLE.

Voulez-vous vous taire, vous dis-je! Mais voyez quelle impertinence! Les voici.

LISETTE.

Prenez garde; vous allez être bien édifié! Il vous diront en latin que votre fille est malade.

Lisette tient tête aux médecins comme elle a tenu tête à son maître. Elle est de celles qu'on ne fait jamais taire.

Dorine a la langue encore mieux pendue. Elle est un des personnages principaux de la pièce de *Tartuffe*. Dès la première scène, elle se pose en adversaire de l'hypocrite; elle le dénonce, le tourne en ridicule, dessine sa figure en traits de feu qui restent comme autant de brûlures et la marquent d'un fer rouge. On la rencontre partout; elle revient sans cesse, et ses mordantes paroles résonnent avec l'accent moqueur qui les rend plus vengeresses.

Sans Dorine, la fourberie triompherait. Non contente de la prendre à partie, elle excite la résis-

tance, conduit l'attaque, engage la bataille, et finalement remporte la victoire.

Tartuffe s'est emparé des esprits; il cache l'imposture sous les dehors trompeurs de la dévotion. Tout le monde va fléchir devant lui. Marianne elle-même, qui le déteste, va être vaincue et n'a plus la force de lutter contre la volonté paternelle. Mais Dorine est là qui surveille l'ennemi. Son rôle ne se termine que lorsque Tartuffe est arrêté et reçoit la punition méritée par sa perfidie. La raillerie fait place alors chez elle à l'allégresse. Ce ne sont plus des paroles acérées, des mots à l'emporte-pièce qui s'échappent de ses lèvres; c'est un cri de joie et de reconnaissance; c'est une action de grâces :

Que le ciel soit loué!

Son courageux dévouement et sa franchise éclatent dans la scène (1) où elle résiste à son maître, en face, et lui déclare que sa fille n'épousera pas Tartuffe.

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjoncture, ou d'un coup de hasard;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc! la chose est-elle incroyable?

DORINE.

A tel point

(1) Acte II, sc, II.

Que vous-même, monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous y faire croire.

DORINE.

Oui ! oui ! Vous nous contez une plaisante histoire !

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons !

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE, *à Marianne.*

Allez, ne croyez point à monsieur votre père.
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux...

DORINE.

Hé bien ! donc, on vous croit, et c'est tant pis pour vous.
Quoi? se peut-il, monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir...

ORGON.

Écoutez.
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point, je vous le dis, ma mie.

Mais Dorine ne se tient pas pour battue. Pour vaincre le bonhomme, elle a essayé du ridicule. Il n'a pas cédé, et il s'irrite de se voir si ouvertement

contredit chez lui par une servante. Elle va essayer de changer de ton et de le prendre par la douceur, par les bons sentiments.

ORGON.

Cessez de m'interrompre et songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, monsieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'est prendre trop de soin; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimait...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah !

DORINE.

Votre honneur m'est cher et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards de chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point !

DORINE.

C'est une conscience
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés...

DORINE.

Ah ! vous êtes dévot et vous vous emportez !

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et tout résolument je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais ne disant mot, je n'en pense pas moins (1).

Il faut en convenir : on ne saurait pousser plus loin l'audace, et Orgon est excusable de perdre patience. Prêter aujourd'hui sur la scène ce rôle à une servante, mettre dans sa bouche des propos si hardis, disons-le, si insolents, ce serait manquer aux règles de la bienséance. Un pareil langage ne serait plus toléré, même au théâtre, parce que cette indépendance des serviteurs, cette liberté de langage qui, dans la discussion, semble mettre sur un pied d'égalité le maître et le valet, ne sont plus dans nos mœurs; elles ne correspondent plus à l'idée que nous nous faisons de la domesticité, à laquelle on ne demande aujourd'hui que des services matériels. Il ne paraissait pas étrange autrefois de recevoir ses conseils, d'essuyer de sa part le blâme et l'opposition, car on y reconnaissait la preuve de son attachement, et l'avis sincère de serviteurs éprouvés n'était pas le moindre de leurs services. La forme en a été un peu exagérée, peut-être, sur la scène. Elle n'en traduit pas moins un caractère vrai de l'époque.

(1) Acte II, sc. II.

II

Avec Nicole, dans le *Bourgeois gentilhomme*, nous nous éloignons de la haute comédie, de la peinture de caractère pour revenir à la servante d'esprit simple, mais sensé, prête à donner son avis, lors même qu'on ne le lui demande pas. Les ridicules de M. Jourdain, atteint de la manie nobiliaire, excitent son hilarité. Elle rit au nez de son maître. Elle prend ouvertement le parti de la sagesse et de la raison, celui de Mme Jourdain, et ne craint pas de dire tout haut devant le bourgeois qui se croit devenu gentilhomme : « Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici. »

Nicole agit comme si elle était chez elle et non chez M. Jourdain, qu'elle contredit hardiment, n'hésitant pas à « se fourrer toujours dans la conversation », comme le lui reproche son maître. Elle se moque de sa vanité poussée jusqu'au ridicule.

Mais elle serait peut-être moins osée si elle ne se sentait soutenue par Mme Jourdain.

Martine est une autre servante, à l'âme rustique, ayant avec Nicole plus d'un trait de ressemblance. Seulement elle a contre elle sa maîtresse, et Chrysale qui la défend n'est pas le maître chez lui.

Philaminte, une femme savante, élevée à l'école des précieuses, veut la chasser parce qu'elle offense la grammaire et fait des solécismes. Si ses locutions sont villageoises, elle ne manque à aucune des règles de la cuisine. Elle est l'image de la vie réelle opposée aux chimères du bel esprit, du pot-au-feu très nécessaire même à ceux qui font profession de le dédaigner.

Dorine combat Tartuffe avec les armes de l'intelligence et de la raillerie. Martine lutte contre Trissotin avec sa simplesse et son ignorance du beau langage. Elle exprime naïvement des idées justes. Voici comment elle expose, à sa manière, sa conception du mariage :

Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise;
Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrais jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres cadrent mal avec le mariage,
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi (1).

(1) *Les femmes savantes,* acte V, sc. III.

Martine raisonne avec l'esprit de sa condition. Ne nous étonnons pas de la voir plaider la cause de l'ignorance. Par opposition à Philaminte et aux femmes savantes jusqu'à l'affectation et à la pédanterie, elle représente le bon sens; sans éducation et sans orthographe, elle est supérieure aux beaux esprits ridiculisés par Molière sous les traits de Philaminte, de Bélise et d'Armande, et à la fausse science, au savoir prétentieux, on préférera toujours le jugement, la raison, même avec la rusticité que leur prêtent les conditions inférieures.

Moins villageoise et plus délurée que Martine, Toinette sert un malade imaginaire. Employant tantôt la ruse, tantôt l'autorité, elle le contredit en riant, le contrecarre dans ses volontés, s'oppose à ce qu'il marie sa fille à un homme qu'elle n'aime pas. La scène où elle déclare à Argan qu'Angélique, sa fille, ne sera pas la femme de Diafoirus, rappelle celle de Dorine et d'Orgon que je viens de citer.

TOINETTE. — Monsieur, tout cela est bel et bon; mais j'en reviens toujours là; je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari; elle n'est point faite pour être madame Diafoirus ..

ARGAN. — Et je veux, moi, que cela soit

TOINETTE. — Hé! fi! ne dites point cela.

ARGAN. — Comment! que je ne dise pas cela?

TOINETTE. — Hé, non.

ARGAN. — Et pourquoi ne le dirais-je pas?

TOINETTE. — On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN. — On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE. — Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN. — Je l'y forcerai bien.

TOINETTE. — Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN. — Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE. — Vous?

ARGAN. — Moi.

TOINETTE. — Bon!

ARGAN. — Comment! bon!

TOINETTE. — Vous ne la mettrez pas dans un couvent.

ARGAN. — Je ne la mettrai pas dans un couvent?

TOINETTE. — Non.

ARGAN. — Non?

TOINETTE. — Non.

ARGAN. — Ouais! Voici qui est plaisant! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux?

TOINETTE. — Non, vous dis-je.

ARGAN. — Qui m'en empêchera?

TOINETTE. — Vous-même.

ARGAN. — Moi?

TOINETTE. — Oui, vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN. — Je l'aurai.

TOINETTE. — Vous vous moquez.

ARGAN. — Je ne me moque point.

TOINETTE. — La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN. — Elle ne me prendra point.

TOINETTE. — Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un : « Mon petit papa mignon », prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN. — Tout cela ne fera rien.

TOINETTE. — Oui, oui.

ARGAN. — Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE. — Bagatelle.

ARGAN. — Il ne faut pas dire bagatelle.

TOINETTE. — Mon Dieu ! je vous connais ; vous êtes bon naturellement.

ARGAN, *avec emportement*. — Je ne suis point bon et je suis méchant quand je veux.

TOINETTE. — Doucement, monsieur ; vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARGAN. — Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE. — Et moi, je lui défends absolument d'en rien faire.

ARGAN. — Où est-ce que nous en sommes ? Et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître ?

TOINETTE. — Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser (1).

C'est ainsi que Toinette définit les devoirs de la domesticité, le rôle d'une servante fidèle et dévouée. Ces servantes-là, on les injurie, on les traite de « coquine », de « chienne », mais on se garde bien de les renvoyer. Elles sont identifiées à la maison ; elles font partie de la famille. Leur audace vient de leur zèle ; elles ne sont insolentes qu'à force de dévouement.

Toinette est une de celles-là. Comme Lisette, elle est l'ennemie de la Faculté et pousse l'effronterie jusqu'à se déguiser en médecin pour donner

(1) *Le malade imaginaire*, acte I, sc. v.

une consultation à son maître qui ne la reconnaît pas, tant elle joue bien son rôle. Elle fait plus : elle soumet à une double épreuve Angélique et sa belle-mère, la seconde femme d'Argan, en leur annonçant la mort de celui-ci, qui, entendant tout, est renseigné sur les sentiments de chacune d'elles.

Toinette, ainsi que Dorine, dirige l'action, prépare le dénouement. Elle a dans la pièce un rôle capital. Son intervention est bienfaisante et décisive. Tartuffe eût triomphé sans Dorine. Angélique serait sacrifiée sans Toinette. L'une démasque la fourberie; l'autre dispute au charlatanisme une de ses dupes. Toutes deux ont servi la cause du mariage d'inclination et protégé le foyer domestique contre la perfidie et la crédulité.

Molière a donné ainsi aux servantes une place importante, un caractère sympathique. Dans ses pièces, elles ont tour à tour le franc éclat de rire, la riposte, le bon sens, l'instinct de ce qui est juste et vrai. Elles ne se prêtent pas à de coupables intrigues, mais favorisent des sentiments honnêtes, travaillent à l'accomplissement de vœux légitimes. On ne les voit pas prendre le parti de la tyrannie, de l'oppression, de l'injustice; elles sont du côté de l'innocence, du bon droit, de la raison, de l'équité.

De pareilles servantes sont précieuses et assez rares, sans doute. Elles ont existé au temps de

Molière; elles existent aujourd'hui encore. Mais nous n'accorderions peut-être plus à Lisette, à Dorine, à Nicole et à Toinette les libertés qu'on leur laissait prendre; nous ne leur permettrions pas de se mêler de nos affaires. Nous aurions tort. Elle nous serviraient avec zèle, nous parleraient avec franchise, et il y aurait souvent avantage pour nous à consulter leur opinion, à profiter de leurs avis.

CHAPITRE IV

LES VICTIMES DE BOILEAU

I

Le nom de Boileau éveille l'idée d'un censeur morose, d'un critique sévère, d'un homme méchant dont le seul plaisir était de railler ses semblables.

Poète de la raison, il apparaît comme un tuteur incommode, un magister pointilleux, et puisqu'il n'a guère pratiqué l'indulgence, on en manque envers lui. On lui fait expier la tâche qu'il s'est donnée de régenter le Parnasse et de tenir en main la férule dont les coups sont tombés sur des doigts tachés d'encre.

Il n'a ni la grâce qui désarme, ni la séduction qui attire. Il ne cherche pas à plaire, mais à corriger. Il forme le jugement et ne laisse pas l'imagination errer dans les sentiers capricieux de la fantaisie. Défenseur attitré de la règle et de l'autorité, il nous ramène sans cesse à l'observance de la loi,

à la ligne droite, à la symétrie, et ses vers s'alignent solennellement, taillés à la façon des ifs du parc de Versailles. Beaucoup sont devenus maximes et tranchent comme des arrêts.

Boileau est un juge. Du haut de son tribunal il prononce, il condamne, et c'est presque toujours en accusés, en coupables que les poètes comparaissent devant lui. Il censure souvent ; il loue rarement. Il est difficile de le contredire et de le trouver en défaut. Il ne l'est pas moins d'avoir pour lui l'attrait qu'inspirent les poètes favoris. On l'estime et on le craint plus qu'on ne l'aime.

L'impression qui reste de son œuvre et de sa figure morale explique ces sentiments que pourrait justifier son buste exécuté par Girardon et conservé au musée du Louvre. Il y a dans les lignes du visage quelque chose d'altier, de dédaigneux, et de la lèvre railleuse on croit entendre tomber les sentences qu'aimait à rendre le grand satirique.

S'il fallait l'en croire lui-même, il ne mérite pas la réputation dont on le gratifie si volontiers. Dans l'épître où il demande à ses vers de prendre sa défense contre ses détracteurs, il cherche à effacer les sombres couleurs sous lesquelles on s'est plu à le représenter :

Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,

Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit sans être malin ses plus grandes malices,
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs :
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez faible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux (1).

Nous avons ici, au lieu d'un Boileau irascible et plein de fiel, un Boileau presque charitable et « bonhomme ». Il est vrai qu'à la date de cette épître (1695), il touche à la soixantaine. Les infirmités sont venues le visiter dans sa retraite d'Auteuil. Le « vieux lion », comme il s'intitule lui-même, est devenu « doux et traitable (2) ». Il récite dans un cercle d'amis, devant Bossuet, son épître sur l'*Amour de Dieu*, que le grand évêque de Meaux qualifie de « céleste (3) ».

Il est permis, pour juger Boileau, de ne pas s'en rapporter à son propre témoignage. Mais nous

(1) Épître x.
(2) Épître v.
(3) « Si je me fusse trouvé ici quand vous m'avez honoré de votre visite, écrit en 1695 Bossuet à l'abbé Renaudot, je vous aurais proposé le pèlerinage d'Auteuil, avec M. l'abbé Boileau, pour aller entendre de la bouche inspirée de M. Despréaux l'hymne céleste de l'*Amour de Dieu*. »

devons nous méfier de la sévérité des portraits qu'on fait de lui généralement. Le satirique fait tort à l'homme, et le critique, qui domine en lui le poète, prévient contre lui. Le succès du genre en est aussi l'écueil. On y obtient plus d'honneur que de sympathie. Gardons-nous toutefois de médire de Boileau. Ce serait manquer à la justice et oublier les services qu'il rendit à la littérature et à l'esprit français. La satire ne fut pour lui que l'arme employée contre une école qui menaçait de corrompre le style et de faire régner souverainement le mauvais goût.

Tandis que, dans les *Précieuses ridicules*, Molière apprend à rire de l'affectation du langage et du bel esprit dont Voiture fut l'oracle à l'hôtel de Rambouillet, Boileau poursuit avec persévérance toute une littérature qui est l'ennemie et l'antithèse des plus belles productions du siècle de Louis XIV, et qui a pour elle la faveur du public. Il s'agissait de la vaincre, d'en signaler les défauts, les ridicules, de frayer la voie où s'avançaient, avec l'assurance du génie, Racine et Molière. Que d'œuvres aujourd'hui décriées ou tombées dans l'oubli conservaient des partisans au milieu d'une génération restée fidèle à des admirations de jeunesse! Combien d'autres suivaient leur trace et continuaient de pervertir le goût! Les laisser conquérir un succès

immérité, c'était vouer les lettres françaises à une irrémédiable infériorité.

Il y avait quelque courage à entreprendre la lutte contre de nombreux écrivains qui, loin d'être obscurs, comme ils le sont à présent, étaient goûtés du monde et puissants à l'Académie. Boileau, qu'on ne l'oublie pas, était âgé de vingt-quatre ans lorsqu'il débuta dans la critique (1), et cette critique devait paraître singulièrement hardie. Elle attaquait des réputations établies, elle touchait parfois à des auteurs qui n'avaient pas seulement beaucoup de lecteurs, mais beaucoup d'amis, et dont le mérite semblait hors d'atteinte.

Boileau, se faisant leur exécuteur, au nom de la raison et du goût, s'est-il trompé dans le choix de ses victimes? Il suffit, pour le savoir, de les passer en revue, et cet examen, loin d'ébranler son autorité, devra l'affermir, en confirmant ses jugements qu'a ratifiés la postérité recueillant l'héritage du grand siècle où il exerça une maîtrise incontestée.

Chapelain, qu'il a criblé de ses traits, était la personnification la plus éclatante et la plus respectée de la littérature dont les défauts méritaient la critique. Il était, pour ainsi dire, le chef de l'école. Il importait de diriger contre lui les premiers coups.

Richelieu, qui le consultait volontiers, l'avait

(1) La première de ses satires parut en 1660.

nommé membre de l'Académie récemment fondée. Colbert le chargea de dresser la liste des savants et des auteurs dont Louis XIV se proposait de récompenser le mérite par des pensions. On voit quel personnage le grand satirique prenait à partie. Très goûté à la cour, Chapelain n'avait ni l'indépendance du caractère, ni la fermeté du jugement. Il avait été, sans conviction, l'adversaire de Corneille dans la mémorable querelle du *Cid*, et avait tenu la plume, au nom de l'Académie, qui subissait les rancunes et les erreurs littéraires du cardinal. Son poème de la *Pucelle*, auquel il travailla pendant trente ans, déçut tous ceux qui attendaient de lui un chef-d'œuvre, après un si long labeur; il le fit tomber du piédestal où l'avait placé l'admiration de ses contemporains, et fournit matière aux épigrammes de Boileau, qui n'épargnait pas l'écrivain, mais rendait justice aux qualités de l'homme privé :

Attaquer Chapelain! Ah! c'est un si bonhomme!
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer. Que n'écrit-il en prose?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un poison dangereux?
Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète (1).

(1) Satire IX.

C'était atténuer la critique ; mais elle n'en restait pas moins sensible à l'amour-propre d'auteur, et Chapelain ne pouvait guère pardonner à Boileau de l'avoir dépossédé de l'empire qu'il avait si longtemps conservé. S'il a perdu sa cause, il a néanmoins dans l'histoire littéraire deux titres de réhabilitation. Il a fait trancher en faveur des unités dramatiques une question souvent débattue, et il a engagé l'Académie à commencer le fameux *dictionnaire*, continué depuis avec une lenteur devenue souvent un sujet de plaisanterie.

L'abbé Cotin n'a pas été le moins maltraité par Boileau. Mais il avait été le provocateur, et à l'hôtel de Rambouillet avait tenu contre lui les propos les plus malveillants. Académicien, aumônier du roi, il avait du crédit et de la fortune. Son savoir était étendu, et il se livrait non sans quelque succès à la poésie. Mais il était, paraît-il, d'humeur querelleuse. Non content d'attaquer Boileau, il s'attira l'inimitié de Molière, qui le mit en scène, dans les *Femmes savantes*, sous le nom de Trissotin, et y introduisit le *Sonnet à la princesse Uranie*, dont il est l'auteur. Il succomba sous le ridicule jeté sur lui au théâtre et dans la satire. Qui ne connaît les vers :

Avant lui Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

Le nom de Cotin revient plus d'une fois sous la plume de Boileau, qui aurait dû, ce semble, s'en prendre à l'écrivain, au lieu d'attaquer le prédicateur. L'abbé Cotin prêchait avec succès, et la plaisanterie manquait de justice; mais elle était facile, et Boileau excusable de céder à la tentation de confondre le poète avec l'homme d'église. En mêlant le ministère sacré aux vers galants, et en attachant leurs noms à des productions aussi profanes que médiocres, ces ecclésiastiques subissaient les inconvénients de voir leurs sermons critiqués à l'égal des œuvres par lesquelles ils avaient recherché l'attention et la faveur du public.

Tel était aussi l'abbé Boyer, prédicateur sans talent, mauvais poète, content de lui-même, auteur de froides tragédies, et dont Boileau dit dédaigneusement :

Boyer est à Pinchêne (1) égal pour le lecteur.

L'Église ne protégeait pas contre la critique ces écrivains prétentieux que raillait impitoyablement le législateur du Parnasse, depuis l'abbé de Pure(2)

(1) Neveu de Voiture.

(2) Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure.
Sat. II.

Les souris et les rats,
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats,

jusqu'à l'abbé Cassagne, poète, académicien, qui conçut un tel chagrin de voir son nom associé à celui de l'abbé Cotin (1), que sa raison s'égara, et que, enfermé à Saint-Lazare, il y mourut à l'âge de quarante-trois ans.

George de Scudéry, dont la sœur, Madeleine, s'était fait un renom par ses volumineux romans (2), doit figurer au premier rang des victimes de Boileau. Sa fécondité lui attira la cruelle apostrophe qui l'a cloué au pilori de la seconde satire :

Bienheureux Scudéry dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissans,
Semblent être formés en dépit du bon sens,
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire ;
Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers?

Ce jugement ne nous paraîtrait pas, sans doute,

Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais en plein jour ne fut l'abbé de Pure.
(Sat. VI. *Les embarras de Paris.*)

(1) Moi qui compte pour rien ni le vin, ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.
(Sat. III. *Le repas ridicule.*)

(2) Dans le *Repas ridicule*, Boileau consacre à un des romans le plus en vogue de Mlle de Scudéry une mention ironique :

... Deux nobles campagnards, grands liseurs de romans,
Qui m'ont dit tout *Cyrus* dans leurs longs compliments.

trop sévère, si nous avions le courage de lire les œuvres de Scudéry, qu'on retrouve parmi les adversaires de Corneille dans la guerre déclarée au *Cid*. Il n'a pas composé moins de seize pièces de théâtre. Rimeur vaniteux, il s'admirait lui-même et ne craignait pas d'écrire dans une de ses préfaces :

« Nous voici arrivés à ce bienheureux *Prince déguisé* qui fut si longtemps la passion et les délices de toute la cour ; jamais ouvrage de cette sorte n'eut plus de bruit, et jamais chose violente n'eut plus de durée. Tous les hommes suivaient cette pièce partout où elle se représentait. Toutes les dames en savaient les stances par cœur ; et il se trouve encore aujourd'hui mille honnêtes gens qui soutiennent que je n'ai jamais rien fait de plus beau. »

Parler ainsi de soi, c'était mériter la dure condamnation prononcée par Boileau, sans ménagement pour l'Académie, qui voyait encore un des siens frappé dans cette exécution de gens de lettres que leur réputation usurpée ne protégeait pas contre la sévérité du redoutable critique.

II

Tant qu'il censure les mauvais vers et le mauvais goût, Boileau est dans son rôle et remplit la mission qu'il s'est donnée, celle de défendre la cause des lettres menacées par l'invasion d'une littérature qui tombait parfois dans le ridicule, et qu'accueillait trop facilement un public dont les beaux génies du siècle de Louis XIV n'avaient pas encore éclairé l'esprit et formé le jugement. Il pouvait se permettre une plaisanterie sur Faret (1), au risque de lui infliger une réputation d'ivrognerie que rien ne justifie. Mais on est en droit de se montrer plus sévère quand il reproche sa pauvreté à Colletet, qui,

> Crotté jusqu'à l'échine,
> S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine (2).

François Colletet fut un poète plus que médiocre. Ses œuvres, complètement oubliées aujourd'hui, durent mériter l'anathème de Boileau. Mais si ses

(1) Ainsi tel autrefois on vit avec Faret,
Charbonner autrefois les murs d'un cabaret.

(2) Sat. I.

vers tombaient sous les coups de la critique, il était aussi cruel qu'injuste de l'humilier en rappelant qu'il était pauvre. La description de la misère de Saint-Amand avait le tort d'être une invention poétique. Sans être riche, il n'avait pas connu le dénuement qui lui est attribué dans ces vers :

Saint-Amand n'eut du ciel que sa veine en partage.
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage;
Un lit et deux placets composaient tout son bien,
Ou pour en mieux parler Saint-Amand n'avait rien.
Mais quoi! las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune,
Et tout chargé de vers qu'il devait mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour.
Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée?
Il en revint couvert de honte et de risée;
Et la fièvre, au retour, terminant son destin,
Fit par avance en lui ce qu'aurait fait la faim (1).

Il n'y a rien d'exact, dans cette peinture, que la triste mort de Saint-Amand, dont l'aventureuse existence fut marquée par des désordres auxquels mit fin une conversion sincère, mais où s'était engloutie sa modique fortune. Son poème de *Moïse sauvé* était plus digne de la satire que de l'Académie, où la faveur le fit entrer. Il avait composé, en l'honneur de Louis XIV, un poème intitulé : *la Lune parlante*, sur lequel il fondait les plus grandes

(1) Sat. I.

espérances, et où il loue le roi d'être habile nageur.

Déçu dans son attente et se voyant sans ressources, il mourut de chagrin en 1660.

Les satires de Boileau ramènent souvent les mêmes noms, tantôt isolés dans un vers, tantôt réunis les uns aux autres. Il y a parfois des fournées de victimes, comme dans la IXe satire, où le poète s'adresse à son esprit :

Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault,
Dont les noms en cent lieux placés comme en leurs niches
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches?
Ce qu'ils font vous ennuie : ô le plaisant détour!
Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour.

Dans cette liste de condamnés, il est un nom qui mérite de retenir l'attention, c'est celui de Pradon. On sait quel fut le triste rôle de cet indigne rival de Racine, et par quels moyens il réussit à faire échec au grand poète tragique.

La belle épître de Boileau à Racine fut composée l'année même où celui-ci fléchissait sous les coups de ses ennemis (1). Elle avait pour but de relever

(1) Épître VII, *Le profit à tirer des critiques*. Dans la VIIIe épître, dédiée au Roi, Boileau proteste contre le succès du détracteur de Racine.

Perrin a de ses vers obtenu le pardon,
Et la scène française est en proie à Pradon.

son courage abattu. C'était l'amitié consolant le génie.

Le souvenir des injustices qui avaient abreuvé Corneille se présentait naturellement à l'esprit, et Boileau le rappelait dans ce beau vers où il dit à Racine méconnu :

Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance.

Il lui montrait que, loin de se laisser vaincre par de jalouses critiques, le vrai talent doit y puiser une force nouvelle.

Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse :
Mais par les envieux le génie excité,
Au comble de son art est mille fois monté.

En poursuivant l'énumération des victimes de Boileau, nous avons rencontré le nom de Quinault. Plus heureux que tant d'autres, Quinault en a appelé du jugement de Boileau, et il a été acquitté par ses contemporains et par la postérité. S'il mérite une place d'honneur comme créateur de la tragédie lyrique, il faut toutefois se rappeler que ses premières comédies n'avaient pas eu de succès.

On connaît les vers si mordants de Boileau :

Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
La raison dit Virgile et la rime Quinault (1).

Cette critique s'adresse à la première manière de l'auteur, aux œuvres de jeunesse, et peut-être Quinault, éclairé par Boileau, apprit-il de lui à connaître la voie dans laquelle il marcha depuis avec plus de bonheur.

Boileau s'est expliqué, dans une de ses préfaces, sur ses sévérités à l'égard de Quinault : « Dans le temps où j'écrivis, dit-il, contre M. Quinault, nous étions tous deux fort jeunes, et il n'avait pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une grande réputation. » Et dans une de ses lettres à Racine, en 1687, il lui dit en parlant de Quinault : « Vous pouvez l'assurer que je le compte présentement au rang de mes meilleurs amis, et de ceux dont j'estime le plus le cœur et l'esprit. »

La réparation est complète, et de tels éloges ont de la valeur sous la plume de Boileau, qui ne s'en montrait guère prodigue. Il demeure toutefois avéré qu'il devait peu goûter le genre d'esprit de Quinault. Les vers où, dans le *Repas ridicule*, il fait dire à un gentilhomme campagnard :

Les héros, chez Quinault, parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement,

(1) Sat. II.

exprimaient sa pensée sur ces productions dont la fadeur est l'écueil. C'est encore Quinault qu'il vise dans ces vers :

Et tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique (1).

Entre Boileau et l'opéra il ne pouvait y avoir rien de commun, et l'on ne doit pas s'étonner de cette reprise d'hostilités, cinq ans après la mort de Quinault, alors que Boileau vieillissant jugeait avec un redoublement de sévérité des œuvres si différentes des siennes. C'est par la même raison, sans doute, qu'il a malmené Perrin, traducteur de l'*Enéide* en vers français, et que ses pastorales n'auraient pas sauvé de l'oubli, si l'opéra français, où il fut novateur, ne lui constituait un titre plus durable. Il obtint des lettres patentes pour la création d'une académie de musique et fut le premier directeur de l'Opéra de Paris. Boileau accole son nom à celui d'autres auteurs exécutés dans la VIIe satire :

Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie ?
Mes vers comme un torrent coulent sur le papier :
Je rencontre à la fois Perrin et Pelletier,
Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille (2).

Pelletier, « poète du dernier ordre qui faisait

(1) Sat. X.
(2) Sat. VII.

tous les jours un sonnet », nous dit Boileau dans une note, avait déjà été blessé d'un trait du satirique qui, parlant des difficultés de son art, ajoute ironiquement :

J'envie en écrivant le sort de Pelletier.

Linière était de cette famille de rimeurs incorrigibles, écrivant toujours sans effacer jamais, et ne sacrifiant aucun des vers coulant d'une veine trop féconde. Boileau lui fit d'abord, dans sa IXe satire, l'honneur d'une citation qui n'est pas une censure. Mais Linière se permit de médire de l'épître sur le *Passage du Rhin*. Boileau, peu endurant, s'en vengea par une assez mauvaise épigramme et une dure critique insérée dans l'*Art poétique* (1). Sa rancune ne paraît pas, du reste, avoir été au delà, car il prêta souvent de l'argent à Linière, qui était fort prodigue et se consolait de ses dettes en chansonnant ses créanciers.

La même facilité sans talent se retrouvait dans la Serre, auteur de cent volumes dans lesquels il touchait inconsidérément à tous les sujets, et qui, grâce aux flatteries dont il couvrait les grands et

(1) ... On a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossière,
Et fournir sans génie un couplet à Linière.
(*Art poétique*)

les personnages en crédit, trouvait moyen de bien vendre ses livres. A quelqu'un qui lui reprochait la hâte de ses productions, il répondait cyniquement : « Je suis toujours pressé de gagner de l'argent, et je préfère les pistoles qui me font vivre à l'aise à la chimère d'une vaine gloire qui me laisserait misérable. » Bibliothécaire de Gaston d'Orléans, il obtint encore d'être historiographe de France et conseiller d'État. Boileau avait raison de lui faire payer ces faveurs, en prédisant à tous les mauvais écrivains le sort réservé à ses livres :

Combien pour quelques mois ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre!
Vous pouvez voir, un temps, vos écrits estimés
Courir de main en main par la ville semés ;
Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neufgermain et la Serre (1).

Neufgermain, qui vient d'être accolé à la Serre et frappé de la même condamnation, était un bouffon dont s'amusait Richelieu et que Voiture tournait en ridicule.

La plus dure punition d'un auteur ennuyeux ou médiocre est de n'avoir pas d'acheteurs, et c'était celle de Saint-Sorlin, si l'on en croit une épigramme de Boileau (2). Académicien, familier de

(1) Sat. IX.
(2) Dans le palais, hier, Bilain
Voulait gager contre Ménage,

l'hôtel de Rambouillet, il avait composé de jolis vers sur la violette pour la *Guirlande de Julie*. Mais ses pièces de théâtre le classaient au rang le plus inférieur, et il était l'ennemi de l'antiquité classique, si ardemment défendue par Boileau.

Deux autres académiciens, poètes tous deux, Jean et Mathieu Montreuil, pouvaient se croire désignés à la fois par ce trait dirigé contre la déplorable facilité de certains rimeurs :

On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
Grossir impunément les feuillets d'un recueil (1).

Brébeuf, auteur d'une parodie de l'*Énéide* et d'une mauvaise traduction de la *Pharsale* de Lucain, reçoit un coup de griffe dans la VIIIe épître, et il est cité comme un exemple de style prétentieux dans l'*Art poétique*. Il ne manquait pas de mérite et de savoir, et si ses œuvres ne se recommandent pas par la qualité, elles sont plus consi-

Qu'il était faux que Saint-Sorlin
Contre Arnauld eut fait un ouvrage.
« Il en a fait, j'en sais le temps,
Dit un des plus fameux libraires,
Attendez... C'est depuis vingt ans,
On en tira cent exemplaires.
— C'est beaucoup, dis-je en m'approchant,
La pièce n'est pas si publique.
— Il faut compter, dit le marchand ;
Tout est encor dans ma boutique. »

(1) Sat. VII.

dérables par la quantité que ne le ferait supposer une courte existence. Il mourut à quarante-trois ans, après avoir été vingt ans malade. Il fit, par gageure il est vrai, cinquante épigrammes contre les femmes fardées. Le jugement de Boileau a pu paraître sévère à ses contemporains ; mais il serait sans doute ratifié aujourd'hui si Brébeuf avait encore des lecteurs.

L'énumération des victimes de Boileau pourrait durer longtemps. Elle risquerait de fatiguer l'attention. Plutôt que de lire les tragédies de Coras, on aimera mieux souscrire à cet arrêt de la IXe satire :

Le *Jonas* inconnu sèche dans la poussière.

Le même oubli recouvre à la fois les livres et les auteurs. Qui connaît maintenant Bardin, Mauroy, Motin, Bonnecorse, Titreville ? Boileau pouvait dire de son temps :

On ne lit guère plus Rampale et Menardière
Que Magon, du Souhait, Corbin et la Morlière (1).

On le dirait avec plus de raison encore de nos jours. Ces personnages ne sont plus connus que par Boileau ; il leur a donné une immortalité peu enviable, et il a pu se vanter malignement de leur

(1) *Art poétique.*

avoir rendu le service de faire passer leurs noms à la postérité :

> Leur talent dans l'oubli demeurerait caché,
> Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché (1)?

Il s'est donné le plaisir de faire de nouvelles hécatombes d'auteurs dans le *Lutrin*, où les deux partis rivaux, en venant aux mains, se jettent à la tête les livres de Georges et de Madeleine de Scudéry, et où Brébeuf roule dans la mêlée avec Coras, Bonnecorse et la Mothe le Vayer.

Il ne faudrait pas croire que les victimes de Boileau ne lui aient opposé aucune résistance et aient tendu la gorge au couteau. Mais elles se défendirent mal, sans esprit, par des insultes et des libelles où Boileau fut traité de « jeune dogue », de « bouffon », de « faussaire ». On imprima dans une de ces diatribes qu'il « ne faisait rien que les mouches ne fassent sur les glaces les plus nettes ». De Pradon à Cotin, la phalange des rimeurs et des écrivains combattit avec une violence qui hâta la défaite et servit à mieux mettre en évidence l'infériorité des hommes dont la satire ridiculisait les défauts.

Boileau aurait eu peu de mérite à engager la

(1) Sat. IX.

lutte contre des auteurs déjà discrédités, tandis qu'il y avait de sa part autant de clairvoyance que de courage à déclarer la guerre aux puissances établies. On a pu remarquer qu'il prit à partie presque tous les littérateurs de l'époque et une fraction importante de l'Académie. Il ne craignait pas d'attaquer avec la même indépendance la noblesse et la Cour, où le mauvais goût littéraire avait trouvé des appuis. C'est par ces vers qu'il termine le premier chant de l'*Art poétique :*

Notre siècle est fertile en sots admirateurs,
Et sans ceux que fournit la ville et la province
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a chez les courtisans
De tout temps rencontré de zélés partisans,
Et pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

S'il a donné dans ses satires un libre cours à sa critique, il essaye de l'atténuer parfois dans ses préfaces et d'adoucir ce qu'elle pourrait avoir de blessant pour les personnes, en rendant justice aux écrivains qu'il avait censurés.

« Je n'ai pas prétendu, écrit-il dans une de ces préfaces (1), que Chapelain, quoique assez méchant poète, n'ait pas fait autrefois, *je ne sais comment,* une assez belle ode, et qu'il n'y ait point d'esprit

(1) Éditions de 1683, 1685 et 1694.

ni d'agrément dans les ouvrages de M. Quinault, *quoique si éloignés de la perfection de Virgile...* Je veux bien aussi avouer qu'il y a du génie dans les écrits de Saint-Amant, de Brébeuf, de Scudéry et de plusieurs autres que j'ai critiqués, et qui sont en effet d'ailleurs aussi bien que moi dignes de critique. En un mot, avec la même sincérité que j'ai raillé ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. »

C'était couronner de fleurs ses victimes, non sans y mêler quelques épines. Boileau peut alors, du reste, déposer les armes, sans danger pour la cause dont il s'est constitué l'avocat. Il a triomphé, et il lui sied de se réconcilier avec ceux qu'il a voués à un ridicule éternel.

Paix générale cette fois !

Les battus eurent, sans doute, plus de peine à oublier les coups dont la trace reste, ineffaçable, sur leurs noms et leurs écrits. Mais on peut dire que la mission de Boileau est remplie. Qui songerait à lui reprocher sa victoire ? Elle est celle de la raison, du bon goût, et il a largement contribué à délivrer la littérature de la pédanterie, de l'affectation, des faux brillants du bel esprit dont l'invasion allait lui devenir funeste. Aucun des écrivains flagellés par l'auteur des *Satires* n'a pu, dans

de tardives réhabilitations, retrouver une faveur posthume. La postérité a confirmé les jugements de Boileau. Nous avons beau nous regimber contre son autorité, nous restons de son avis, parce que nous gardons la juste admiration du siècle de Louis XIV, où il occupe la place de censeur, d'un censeur sévère, mais éclairé. On s'est révolté parfois contre lui. Le romantisme a brisé avec éclat, et non sans gloire et sans profit, le joug des règles classiques, franchissant le cercle où elles eussent enfermé l'esprit, étouffé l'imagination. Mais après les écarts auxquels se livrent les disciples inconsidérés des novateurs illustres, on écoute volontiers les sages préceptes de Boileau :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Il a mis en garde les versificateurs contre le penchant qui les entraîne vers des productions trop spontanées. Il leur a enseigné le prix du travail, la nécessité de l'effort, l'art de « faire difficilement des vers faciles ».

C'est en vain qu'on annonce de temps en temps les funérailles de Boileau. Le grand satirique n'est pas mort. Il continue de montrer son visage grondeur aux jeunes poètes et de leur prêcher la défiance d'eux-mêmes.

Ce qui prouve la vitalité de Boileau, c'est le nombre et la continuité de ses lecteurs. Ses œuvres n'ont pas eu moins de cent vingt-cinq éditions de son vivant, et l'on en a compté deux cent vingt-cinq de 1711 à 1832. C'est encore une victoire remportée par lui sur les écrivains dont les noms ne vivent plus que par ses vers.

Voltaire, dans son épître au célèbre satirique, a manqué de justice et de vérité en le qualifiant de

> Correct auteur de quelques bons écrits,
> Zoïle de Quinault et flatteur de Louis.

Nous venons de voir quelle part doit être faite dans sa censure de Quinault. S'il flatta Louis XIV, il ne se distingua point en cela de son temps, et partagea de bonne foi les sentiments de ses contemporains. Il exerça, du moins, sur le grand Roi, une utile influence en éclairant son goût, en dirigeant sa conscience littéraire, et, soutenu de la faveur du monarque, il a pu tenir tête aux envieux, aux pédants, aux détestables rimeurs, aux parasites de la littérature.

C'est en prêchant les règles du goût et en s'y conformant lui-même qu'il a triomphé du temps et obtenu le succès le plus rare, celui de la durée, à travers la mobilité des esprits et l'inconstance de la mode. Son œuvre offre ce caractère perma-

nent qui est la marque des choses excellentes.

Les entraves apportées par lui ont été salutaires, et la tradition qu'il inaugure s'est continuée, en dépit des changements et des innovations. Elle représente l'alliance de l'esprit classique et de l'esprit français. On s'en éloigne parfois, mais on y revient, comme après les égarements passagers on revient à la raison.

Ne nous brouillons pas avec Boileau. Ce censeur redoutable frappe de mort les livres qu'il maudit. Il est dangereux d'être du parti de ses adversaires. Ses sentences ont force de loi; on ne se relève pas de ses condamnations, et tout poète doit craindre son froncement de sourcil, car ce n'est pas impunément qu'il s'attirerait l'anathème de cet impitoyable ennemi des mauvais vers.

CHAPITRE V

LE ROLE DU RENARD DANS LES FABLES DE LA FONTAINE.

I

« Le renard est fameux par ses ruses et mérite en partie sa réputation ; ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse et réussit plus souvent... Il emploie plus d'esprit que de mouvement ; ses ressources semblent être en lui-même : ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos... Quoique aussi infatigable et même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course ; il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asile où il se retire dans les dangers pressants... »

Le caractère moral du renard est tout entier dans ces lignes de Buffon. Le voilà bien, tel qu'il est et

tel que nous nous le figurons. Son extérieur trahit sa duplicité. Le museau effilé dénote la finesse, et les yeux, souvent à demi fermés, évitent les regards, cherchant à observer sans se laisser deviner. Sa marche prudente et calculée décrit des courbes, semble flairer un piège et vouloir éviter un danger. C'est celle d'un animal soupçonneux, méfiant à l'excès, méditant sans cesse quelque mauvais tour.

Le loup est un brutal dont la méchanceté agit sans dissimulation et ne cherche qu'à satisfaire ses instincts voraces. S'il cherche querelle à l'agneau, il ne discute pas longtemps avec lui; il l'emporte et le mange « sans autre forme de procès ».

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Tout autre est le renard, qui ne demande pas le succès à la force, mais à l'habileté. Il ne se complaît au mal que s'il y joint la préméditation, la fourberie. C'est un raffiné. Son plus grand plaisir est de faire des dupes. Rien n'égale la fertilité de son esprit, si riche en stratagèmes. Il ne lui en coûte pas de recourir à la flatterie pour sortir d'un mauvais pas ou pour attraper une de ses victimes. Il est né courtisan; il en est le type; il en a l'expérience et l'adresse, et il sait bien que le meilleur moyen de gouverner les rois est d'exploiter leurs faiblesses.

Un personnage aussi rusé, aussi perfide, aussi dissimulé, est profondément antipathique; mais il a tant d'esprit que nous nous divertissons du spectacle donné par sa malice. Il est donc tout naturellement désigné pour jouer un rôle dans la comédie humaine, pour être un des acteurs le plus souvent en scène. Ne nous étonnons pas de le rencontrer dans les fabliaux du moyen âge et de le voir inspirer le *Roman du Renard,* où il apparaît sous tous les aspects de son caractère artificieux, trop déloyal pour plaire à une nation éprise de droiture et de franchise, mais trop spirituel pour ne pas divertir le Français « né malin ».

La Fontaine n'a fait que suivre la tradition en transportant le renard dans ses fables. Il l'a trouvé occupant une place importante dans la littérature, dans la satire qui égayait l'esprit gaulois. Il tenait l'emploi des fourbes et s'en acquittait à merveille. Le grand fabuliste s'en est emparé à son tour, et s'il n'a pas créé le personnage, il l'a immortalisé par de nouveaux rôles ; il l'a peint par des traits qui vivent dans la mémoire.

Voici d'abord le courtisan. Le lion est un puissant roi; mais le renard est un habile sujet; il possède la science du monde et connaît le langage des cours. Lorsque la colère du ciel s'est manifestée par un terrible fléau, le lion, pris de remords, a

invité chacun à faire son examen de conscience (1). Il a donné l'exemple et s'est confessé publiquement. Sa confession n'était peut-être pas très sincère. Le renard ne s'est pas contenté de l'absoudre; il a fait l'éloge de Sa Majesté; au lieu de se poser en accusateur, il a parlé en casuiste :

Vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.

Il n'y a plus de doute. Le lion est innocent; ses méfaits sont œuvres pies. Le vrai coupable, c'est l'âne, car il n'a pour lui ni la puissance du lion, ni l'astuce du renard, ni la cruauté du loup.

Nul ne saura comme le renard déjouer les embûches, échapper aux griffes du lion, désarmer le terrible monarque, mêler la prudence à la flatterie. L'ours, peu courtisan, a signalé avec trop de franchise, en se bouchant le nez, la mauvaise odeur qui s'exhale du palais, ou plutôt du charnier dans lequel le lion, tenant cour plénière, a rassemblé

(1) *Les animaux malades de la peste.*

tous ses sujets. Le singe a été flatteur jusqu'à l'adulation et s'est perdu en voulant trop louer. Pressé de s'expliquer à son tour, le renard prétexte un rhume et s'excuse sur son manque d'odorat (1). Il s'en tire en évitant de se prononcer. Sa réponse est d'un Normand. C'est aussi en Normand qu'il agit en ne se rendant pas à l'appel du lion malade qui, ne pouvant plus atteindre les animaux destinés à son repas, les invite chez lui, avec promesse de les bien traiter. Tous obéissent, à l'exception du renard. Celui-ci a observé que si l'on peut suivre leur trace vers l'antre redoutable, on ne voit jamais l'empreinte de leurs pas indiquer leur retour. Son parti est pris. Il se tiendra prudemment éloigné de la demeure royale (2). Il se gardera bien encore d'y aller lorsque le souverain « goutteux et décrépit » convoque les médecins et leur demande des remèdes contre la vieillesse. Le loup, qui déteste le renard, a fait méchamment remarquer son absence, et l'accusé doit comparaître pour se disculper. Voyez avec quelle adresse il présente sa défense :

Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage.
Mais j'étais en pèlerinage
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.

(1) *La cour du Lion.*
(2) *Le Lion malade et le Renard.*

C'est Tartuffe en personne, les yeux baissés, la voix pleine d'onction. Sans se départir de son humble maintien, le pieux pèlerin dira qu'après avoir prié le ciel, il a pris soin de consulter les médecins de la terre, et qu'on lui a indiqué un sûr remède contre le grand âge.

D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau,
Toute chaude et toute fumante.
Le secret, sans doute, en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre (1).

Le loup est immolé. Le renard est bien vengé. Cette fois, du moins, il a usé du droit de légitime défense.

Sa réputation d'habileté est si grande, que le sultan léopard l'a pris pour son vizir, le sachant

Vieux routier et bon politique.

Comme le léopard s'attendrit sur le sort du lionceau orphelin, il le met en garde contre un voisin dont la puissance croîtra avec les griffes, et le léopard n'ayant pas tenu compte de ses avis, il lui conseille d'apaiser le lionceau devenu lion, en lui sacrifiant un bœuf et un mouton. Il n'est pas cru davantage, et tout le monde est en guerre pour

(3) *Le Lion, le Loup et le Renard.*

n'avoir pas suivi le conseil du renard, qui n'est pas seulement un diplomate, mais un homme d'État (1).

Dans son procès contre le loup, il a été condamné par le singe (2). Mais il prend sa revanche. Le singe a été élu roi ; il lui a faussement indiqué un trésor, et le nouveau monarque ayant donné dans le piège, il le force d'abdiquer :

> Prétendrois-tu nous gouverner encor,
> Ne sachant pas te conduire toi-même (3) ?

Il n'hésite jamais à se sauver aux dépens d'autrui. Descendu dans un puits où il a pris le reflet de la lune pour un fromage, il trouve moyen d'y attirer le loup, en le conviant à venir partager le festin. Le loup, toujours crédule, monte dans le seau resté vide, et par son poids fait remonter en haut le renard qui retrouve la liberté (4). Il use d'un stratagème semblable envers son ami le bouc et le raille après l'avoir odieusement trompé (5).

Quand il a prié le corbeau de chanter, dans le but de s'approprier son fromage, il ne faut pas trop l'en blâmer (6). Il a exploité un travers et une

(1) *Le Lion.*
(2) *Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe.*
(3) *Le Renard, le Singe et les Animaux.*
(4) *Le Loup et le Renard*, XI, 6.
(5) *Le Renard et le Bouc.*
(6) *Le Corbeau et le Renard.*

prétention ; il a été moins rusé que le corbeau n'a été vaniteux, et en cette circonstance il met les rieurs de son côté.

Il s'est laissé prendre un jour au piège. C'était cependant

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins (1).

Pour sauver sa vie, il a dû sacrifier sa queue, et, tout confus d'en être privé, il veut persuader à ses confrères, les renards, de s'affranchir d'un poids inutile,

Et qui va balayant tous les sentiers fangeux.

Mais en le voyant si piteusement « écourté », on l'accueille par des rires moqueurs et des huées, et nul ne se décide à suivre son conseil intéressé.

Mourant de faim, il aperçoit au haut d'une treille une grappe de raisin qu'il ne peut atteindre (2). Il s'en console par un mot méprisant dans lequel la philosophie prend la forme du dédain. Au lieu de s'irriter, il se résigne et dénigre ce qu'il ne peut avoir.

Fit-il pas mieux que de se plaindre?

Il est très naturel qu'un personnage d'esprit aussi

(1) *Le Renard ayant la queue coupée.*
(2) *Le Renard et les raisins.*

malin et aussi retors fréquente le chat. Il y a entre eux des affinités morales, des rapports de caractère. Mais s'ils se rapprochent l'un de l'autre, c'est sans confiance et sans amitié. Ce sont deux hypocrites, bien dignes de faire ensemble un pèlerinage auquel ils se préparent en commettant le long de la route toutes sortes de mauvaises actions.

C'étaient deux vrais tartufs, deux archipatelins,
Deux francs patte pelus qui des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisaient à qui mieux mieux (1).

Nous voyons cheminer, avec leur air sournois, les faux dévots, les scélérats travestis en « beaux petits saints », et couvrant leurs méfaits du voile de la religion. Ils ne tardent pas à se disputer. Chacun se prétend le plus habile. Le renard possède cent tours ; le chat n'en sait qu'un seul. Lequel des deux va être supérieur à l'autre? Une meute vient à passer. Le chat grimpe lestement sur un arbre où il n'a plus rien à craindre, et le renard a beau épuiser toute sa science, il finit par tomber au pouvoir de l'ennemi.

Voilà le sort des habiles. Ils finissent tôt ou tard par échouer, malgré leurs finesses. Le chat n'est pas un profond politique comme le renard. Son

(1) *Le Chat et le Renard.*

adresse consiste à se sauver et à se mettre en sûreté. N'est-ce pas, à l'heure du péril, la meilleure des habiletés ?

II

Le renard n'est pas glouton comme le loup ; il vit « chichement ». Il est économe jusqu'à la parcimonie. Par exemple, retenant un jour à dîner sa commère la cigogne, il lui sert un brouet clair sur une assiette où le long bec de son hôtesse s'escrime en vain, tandis que le renard ne laisse rien dans la sienne. Il s'est applaudi d'avoir joué ce vilain tour. Mais la cigogne va prendre sa revanche. Elle l'invite à sa table, et son convive, sans méfiance cette fois, parce qu'il est dominé par la gourmandise, arrive à l'heure et dévore déjà des yeux le repas :

Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase au long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue et portant bas l'oreille (1).

Plus le renard est habitué à tromper les autres, plus il est confus d'être attrapé lui-même. La cigogne lui a donné une leçon bien méritée, et cette leçon est plus sensible encore à son amour-propre que le jeûne auquel il a été condamné.

Il trouvera encore dans le coq plus malin que lui. Le voyant perché sur une branche d'arbre, il le supplie de descendre pour célébrer la paix qui vient d'être signée entre leurs nations. Le coq n'est pas dupe. Il est vrai que c'est un vieux coq ayant l'expérience de l'âge, un coq « adroit et matois ». Il accepte ironiquement l'invitation perfide du renard en lui annonçant deux lévriers qui arrivent à toute vitesse et vont se réjouir avec eux (2).

Le renard prétexte aussitôt une longue course à faire et bat en retraite. Il ne livre jamais de combat : il ne sait que tendre des pièges, et il doit ses succès à la trahison. Il est rusé ; il n'est pas courageux. Le coq se félicite d'avoir trompé l'éternel trompeur, et il rit d'un rire qui résonne comme le clairon après la victoire. Il est avec la cigogne le vengeur de la morale. Humilié par l'une, dupé par l'autre,

(1) *Le Renard et la Cigogne.*
(2) *Le Coq et le Renard.*

le renard ne triomphe pas toujours; mais il réussit souvent. Il a pour complices l'inintelligence, la crédulité, l'orgueil, la vanité, les vices, les travers qu'il exploite avec perfidie. Courtisan, il a pour armes, contre la puissance, le mensonge, la flatterie et la duplicité. Il résiste au despotisme en rampant devant lui. Souple, insinuant, à la force il oppose la ruse, a recours aux manèges, aux expédients. C'est le modèle des diplomates. L'artifice est son élément naturel; il excelle à se jouer des difficultés, à passer adroitement au milieu des écueils, et, né trompeur, la supercherie n'est pas seulement pour lui une nécessité, mais un plaisir et un jeu. Maître passé en fait de stratagèmes, les fourbes ont tous été élevés à son école.

Le rôle du renard dans les fables de La Fontaine, c'est celui de l'astuce et de la perfidie dans les affaires humaines; c'est l'histoire du monde et de la vie. Nous rencontrons le renard dans le palais des rois, dans les sentiers tortueux de la politique, partout où il y a des intrigues, où se croisent les rivalités et les ambitions. Des traits multiples de son caractère et de ses aventures, La Fontaine a composé une figure unique pour en former un type achevé, une image si frappante et si vraie qu'elle semble moins appartenir à la fiction qu'à la réalité.

CHAPITRE VI

LA BIBLIOTHÈQUE DE MADAME DE SÉVIGNÉ (1)

I

Que peut-on dire de Mme de Sévigné qui n'ait déjà été dit? Que reste-t-il à glaner dans ce champ où l'on a cueilli tant de fleurs? Il semble difficile de renouveler le sujet, tant il est épuisé. Il continue cependant de porter bonheur, et l'on ne court pas le risque d'ennuyer en parlant de celle qui a le privilège de plaire à toutes les générations.

Cette constante faveur du public, ce triomphe de la durée, cette victoire remportée sur le temps et sur l'inconstance humaine, ne tiennent pas seulement au charme de l'esprit de Mme de Sévigné, aux grâces d'un style incomparable. L'illustre mar-

(1) Walckenaer, *Mémoires touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné.* — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi.* — Gaston Boissier, *Mme de Sévigné,* collection des grands écrivains français, édit. Hachette. — L. de la Brière, *Mme de Sévigné en Bretagne.*

quise a une qualité qui double le prix de toutes celles dont elle est si richement douée : la bonne humeur. Cette bonne humeur se répand sur son œuvre ; elle l'éclaire d'un sourire et se communique au lecteur.

Mme de Sévigné a la santé morale ; elle nous montre, dans un parfait équilibre, des facultés brillantes. Ses saillies, son imagination, ses enthousiasmes faciles n'excluent ni le jugement, ni le bon sens. Elle possède un autre privilège plus rare, celui de rester jeune pour tous ceux qui la lisent. Quoiqu'elle ait prolongé sa vie jusqu'à soixante-dix ans, nous n'associons pas son souvenir à l'image de la vieillesse. Elle n'a pas pris une ride, et nous la revoyons toujours, la plume à la main, avec les traits que nous a transmis le pastel de Nanteuil, si connu par la gravure. De longues boucles accompagnent un visage agréable où brillent de beaux yeux qui expriment la bonté. Nous savons qu'à cette bonté s'alliait de la malice, mais une malice sans méchanceté, et qui provenait d'un fonds d'inépuisable gaieté.

Mme de Sévigné aime la plaisanterie. Elle a même, à l'occasion, l'esprit gaulois, et ne se laisse pas effaroucher par des libertés de langage ; elle ne recule pas devant le mot hardi. Ce n'était pas seulement l'effet d'une nature prime-sautière, mais

une des habitudes du temps, et comme un reste des audaces du vieil esprit français survivant au milieu de la majesté et des mœurs polies du siècle de Louis XIV.

Née en 1627, Mme de Sévigné est parvenue à la maturité de l'âge lors de la floraison littéraire du grand règne, où Racine, Molière, La Fontaine prennent possession d'eux-mêmes et donnent leurs chefs-d'œuvre.

Elle reste de l'époque de Corneille, qui eut toujours ses prédilections. Ayant brillé à l'hôtel de Rambouillet, elle y a connu les beaux esprits si fort maltraités par Boileau, et l'on ne s'étonnera pas qu'elle n'ait pas partagé à leur égard les sévérités du célèbre satirique. Toutefois, elle a trop d'esprit et de goût pour ne pas admirer les grands écrivains qui élèvent si haut la gloire des lettres françaises, et pour ne pas subir l'influence de leurs œuvres.

Mme de Sévigné a un titre considérable dans l'histoire littéraire; elle est créatrice d'un genre devenu, pour ainsi dire, inséparable de son nom : le genre épistolaire. Balzac, avant elle, s'était fait remarquer par ses lettres; mais l'éloquence y dominait. Ce n'était pas le style familier, c'était le style pompeux. Voiture avait apporté à cette manière d'écrire une recherche poussée jusqu'à l'affectation. Mme de Sévigné donna au genre son

vrai caractère : le naturel. On lui a contesté ce mérite ; on l'a accusée de songer au public et à la renommée. Mme de Sévigné n'ignorait pas la réputation dont elle a joui de son vivant. Ses lettres étaient lues dans des cercles choisis ; elle le savait, et ses succès devaient être présents à son esprit lorsqu'elle tenait la plume. Cependant, rien de ce qu'elle a écrit ne sent l'apprêt et la préoccupation d'avoir de lecteurs, excepté peut-être quelques-unes de ses lettres restées classiques où elles affectent la forme de la narration, comme, par exemple, le mariage de Mlle de Montpensier, la mort de Vatel, et encore celle où, à propos du renvoi de Picard, le laquais récalcitrant, elle définit en badinant ce que c'est que faner. Si ces lettres sont célèbres et souvent citées, ce n'est pas par elles que l'on apprend le mieux à la juger et qu'on subit le charme de son style.

Il faut distinguer dans sa correspondance les lettres écrites à Coulanges ou à Bussy-Rabutin, qui ne les gardaient pas pour eux seuls, des lettres adressées à sa fille, dans l'intimité de la causerie. Celles-là sont certainement son meilleur et son véritable titre aux yeux de la postérité. Son cœur s'y épanche en même temps que s'y répandent les grâces de son esprit, et par là surtout elle mérite de faire et de garder les conquêtes qui ne lui ont pas

manqué. Les lettres écrites des Rochers ont un agrément supérieur à celui des lettres datées de Paris, et où se reflètent la vie du monde, le voisinage de la Cour. Nulle part Mme de Sévigné n'est plus attrayante, plus elle-même que dans les pages où elle décrit avec sa verve habituelle les spectacles de la campagne et les petits événements de la vie de province. Il est impossible, après les avoir lues, de ne pas apprécier le naturel qui constitue le mérite du genre dont Mme de Sévigné a donné le premier modèle.

Après elle, nous avons eu des épistoliers et des épistolières célèbres. Les lettres de Voltaire sont ce qu'il y a peut-être de meilleur dans son œuvre littéraire, par le ton aisé, la souplesse, la variété. Mme du Deffand s'est distinguée à son tour par les qualités d'un style qui la place non loin de Mme de Sévigné. Mais ni l'un ni l'autre ne rivalisent avec elle et n'exercent la même séduction. Il ne faut pas en chercher la raison seulement dans la manière d'écrire, mais dans le caractère moral. Les lettres, en effet, sont le miroir qui réfléchit nos idées, nos sentiments, notre existence. Nous y parlons de nous aux autres, et par là nous nous faisons connaître, en nous racontant nous-mêmes au jour le jour, avec les impressions que nous ressentons. L'infériorité de Voltaire et de Mme du Deffand auprès

de Mme de Sévigné ne peut donc surprendre. Voltaire a l'esprit de Voltaire; sa plaisanterie tourne volontiers au sarcasme. Il a souvent le méchant sourire qu'a fixé sur ses lèvres le statuaire Houdon dans le beau marbre conservé au Théâtre-Français.

Mme du Deffand porte dans ses lettres l'amer découragement d'une âme fatiguée de la vie. Bien différente, Mme de Sévigné a l'enjouement, la bonne humeur, le contentement facile, et c'est ainsi qu'elle a sur nous une influence salutaire, une action bienfaisante.

Il y a plus en elle qu'un charmant esprit; il y a un esprit capable des choses sérieuses, une intelligence très cultivée, nourrie des plus solides lectures et formée par une forte éducation. Ses maîtres furent Ménage, qui possédait un vaste savoir; le bonhomme Chapelain, dont l'érudition un peu lourde ne gâta pas en elle les qualités qu'elle tenait de sa nature indépendante, le discernement qui la préservait des erreurs du mauvais goût. Sous cette savante direction, elle apprit l'italien, l'espagnol, le latin; dans la société des gens de lettres, elle s'initia aux choses de l'esprit, à la manière de penser et d'écrire. Elle eut enfin la passion de la lecture.

« Je plains, disait-elle, ceux qui n'aiment point à lire... La lecture apprend aussi, ce me semble, à

écrire... C'est pourtant une jolie chose de savoir écrire ce que l'on pense (1). »

Elle entretient souvent Mme de Grignan des livres qui l'intéressent et l'égayent, surtout pendant ses séjours en Bretagne, où ce passe-temps vient abréger les journées pluvieuses ou distraire les heures mélancoliques de la mauvaise saison.

« Nous lisons beaucoup, et du sérieux, et des folies, et de la fable et de l'histoire (2). »

Le soir, pour ménager ses yeux, elle prend, nous dit-elle, « ce qu'il y a de plus grosse impression ». Elle « n'a pas d'autre règle (3) ». Quelquefois elle se venge par des coups de crayon dont elle marque les passages qui contredisent sa façon de penser (4).

Son goût trouve des encouragements dans son entourage. Son fils est excellent lecteur et lit cinq heures de suite, sans se fatiguer, pendant qu'elle travaille. « Il a, dit-elle, une qualité très commode, c'est qu'il est fort aise de relire deux, trois fois ce qu'il a trouvé beau; il le goûte, il y entre davantage, il le sait par cœur, cela s'incorpore; il croit avoir fait ce qu'il lit pour la troisième fois (5). »

(1) Lettre du 17 juillet 1689.
(2) 29 décembre 1675.
(3) 1er décembre 1675.
(4) 28 juillet 1680.
(5) 8 janvier 1690. — « Mon fils nous lit des livres très

Les volumes se succèdent et sont vite dévorés. « Nous avons lu des livres in-folio en deux jours... Quand on est assez heureux pour aimer cet amusement, on n'en manque jamais (1). »

Elle parle souvent de son plaisir favori, elle y revient sans cesse : « Nous lisons beaucoup et je sens le plaisir de n'avoir point de mémoire, car les comédies de Corneille, les œuvres de Despréaux, celles de Sarrasin, celles de Voiture, tout cela repasse devant moi sans m'ennuyer ; au contraire. Nous donnons quelquefois dans les *Morales* de Plutarque qui sont admirables, les *Préjugés* (2), les réponses des ministres, un peu d'alcoran si on voulait ; enfin, je ne sais quel pays nous ne battons pas (3). »

N'en croyons pas Mme de Sévigné, quand elle nous parle de son absence de mémoire. Elle savait par expérience que s'il y a des jouissances dans les livres qu'on lit pour la première fois, il n'y en a pas de moins grandes à relire et à retrouver dans des chefs-d'œuvre d'anciennes connaissances. Elle insiste sur le bonheur de n'avoir pas de mémoire,

agréables : nous en avons un de dévotion, des autres d'histoire. Cela nous amuse et nous occupe ; nous raisonnons sur ce que nous avons lu ; mon fils est infatigable, il lit cinq heures de suite, si on veut. » (18 septembre 1689.)

(1) 25 novembre 1684.

(2) Par Antoine Arnauld.

(3) 25 septembre 1680.

et parlant des *Provinciales* : « Ce sont, dit-elle, des lectures nouvelles ; nous y en ajouterons encore, selon nos fantaisies, sans beaucoup de règle, mais avec bien du plaisir (1). » « Nous voltigeons », dit-elle ailleurs.

On voit, par ces citations, que Mme de Sévigné lisait sans beaucoup de méthode et un peu tout ce qui lui tombait sous la main. C'était pour elle un divertissement, une occupation agréable, non une étude ; mais elle avait le don de s'intéresser à tout, même aux ouvrages les plus médiocres. « On n'a de plaisir, écrit-elle, que quand on s'affectionne à une lecture et que l'on en fait son affaire (2). »

Elle se désole de voir l'aversion de son petit-fils, le marquis de Grignan, pour les livres. En revanche, Pauline de Grignan, sa petite-fille, partage son amour de la lecture, et elle l'en félicite : « Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais que de ne point aimer à lire ; les romans, les comédies, les Voiture, les Sarrasin, tout cela est bientôt épuisé. A-t-elle tâté de Lucien ? Est-elle à portée des *Petites Lettres* (3) ? Après il faut l'histoire. Si on a besoin de lui pincer le nez pour lui faire avaler, je la plains (4). »

(1) 15 septembre 1680.
(2) 21 décembre 1689.
(3) Les *Provinciales*.
(4) 15 janvier 1690.

II

Nous sommes fixés sur les goûts et les idées de Mme de Sévigné en matière de lecture; mais comme tout ce qui la touche nous intéresse, nous aimons à savoir en détail ce qu'elle lisait et à connaître les livres qui composaient sa bibliothèque. Elle a pris soin de nous renseigner, en nous parlant de ces volumes souvent feuilletés par ses doigts. Nous allons donc, en la prenant pour guide et en lui laissant souvent la parole, apprendre quels étaient les aliments préférés de ce charmant esprit.

En sa qualité de petite-fille d'une sainte, de sainte Chantal, elle est profondément chrétienne, ce qui ne l'empêche pas de sentir un peu le fagot, puisqu'elle a de vives sympathies pour tous les doctrinaires de Port-Royal, qu'elle appelle « mes frères ». Elle a parmi eux des amis et ne refuse à aucun d'eux le tribut qu'on doit aux vertus, aux talents. Mais sa conception des choses religieuses diffère de l'austérité janséniste; elle apporte dans ses croyances, avec une foi sincère, la tolérance et l'amabilité souriante de son caractère.

Au premier rang de ses livres de piété, nous apercevons la Bible de Royaumont, puis les Homélies de saint Jean Chrysostome, les Épîtres de saint Paul, celle de saint Augustin, Origène, les œuvres de Bossuet et de Fénelon, l'*Année chrétienne* de le Tourneux et la *Prière continuelle* de Jean Hamon, de Port-Royal. Elle y mêle un théologien protestant, Abbadie, dont elle ne peut s'empêcher de vanter les écrits, malgré l'hérésie de l'auteur. Elle lit aussi une *Histoire de l'Église* d'un écrivain plus orthodoxe, Godeau, évêque de Grasse, un des familiers de l'hôtel de Rambouillet.

« Vraiment! dit-elle, en parlant de ce dernier ouvrage, c'est une très belle chose. Quel respect cela donne pour la religion! Avec Abbadie, on serait toute prête à souffrir le martyre (1). »

Elle goûte moins les *Iconoclastes* et l'*Arianisme* du Père Maimbourg. « Il veut toujours pincer quelqu'un; mais au travers de ses sottises, ces endroits de l'histoire sont si parfaitement beaux, ce Concile de Nice si admirable qu'on le lit avec plaisir (2). »

Elle reconnaît à Fénelon « le plus rare mérite pour l'esprit, pour le savoir et pour la piété (3) ». Bossuet, dont les *Oraisons funèbres* sont souvent

(1) 16 mai 1689.
(2) 23 novembre 1689.
(3) 21 août 1689

citées avec admiration, n'est pas moins loué par elle comme défenseur du catholicisme : « Nous lisons les *Variations* de M. de Meaux. Ah ! le beau livre à mon gré (1) ! »

Elle félicite sa fille d'avoir entrepris la lecture de saint Paul et de saint Augustin. « Voilà les bons ouvriers pour établir la souveraine volonté de Dieu. »

Dans la bibliothèque de dévotion, nous trouvons encore *La perpétuité de la foi*, par Antoine Arnauld et les *Conversations chrétiennes*.

Paraît-il des livres nouveaux sur des sujets de religion, il faut se les procurer. « Je m'en vais acheter ce livre de M. le Tourneux des *Règles de la vie chrétienne ;* il fait un grand bruit ; j'y trouverai peut-être la grâce d'être plus soumise que je ne le suis aux ordres de la Providence (2). »

« M. du Bois m'a envoyé son livre *De la véritable religion* et ses *Mœurs de l'Église catholique,* traduit de saint Augustin. Le nom de ce saint et la réputation du traducteur me le ferait lire, quoique après Abbadie, Pascal et l'*Histoire de l'Église,* on soit prêt à souffrir le martyre ; du moins, nous le croyons, tant notre esprit est convaincu (3). »

(1) 1er juin 1689.
(2) 11 novembre 1688.
(3) 29 janvier 1690.

Après les nouveaux livres, on revient aux anciens.

« Je relis avec mon fils de certaines choses que j'avais lues en courant à Paris et qui me paraissent toutes nouvelles. Nous relisons aussi à travers nos grandes lectures des rogatons que nous trouvons sous notre main, par exemple, toutes les belles oraisons funèbres de M. de Meaux, de M. l'abbé Fléchier, de M. Mascaron, de M. Bourdaloue. Nous repleurons M. de Turenne, Mme de Montausier, M. le prince, feu Madame, la reine d'Angleterre. Nous admirons le portrait de Cromwell. Ce sont des chefs-d'œuvre d'éloquence qui charment l'esprit. Il ne faut point dire : Oh ! cela est vieux. Non, cela n'est point vieux, cela est divin (1). »

C'est aux sources mêmes de la religion et de l'éloquence sacrée qu'elle alimente sa foi. « Il viendra un jour, dit-elle, ou l'on sera bien heureux de s'être nourri dans ces sortes de pensées chrétiennes ; la mort est affreuse quand on est dénué de tout ce qui peut consoler en cet état (2). »

Les traités de morale, l'analyse du cœur humain l'intéressent au plus haut degré. Elle ne tarit pas sur Nicole ; elle le commente, elle le cite avec des éloges qui nous semblent aujourd'hui excessifs :

(1) 11 janvier 1690.
(2) 27 décembre 1684.

« Je poursuis cette morale de Nicole que je trouve délicieuse... Je trouve ce livre admirable (1). Personne n'a écrit sur ce ton que ces messieurs, car je mets Pascal de moitié à tout ce qui est beau (2). »

Pascal lui inspire plus que de l'admiration, de l'enthousiasme.

« Je lis les *Petites lettres*. Bon Dieu! quel charme! et comme mon fils les lit!... Peut-on avoir un style plus parfait, une raillerie plus fine, plus naturelle, plus délicate, plus digne fille de ces dialogues de Platon qui sont si beaux? Mais après les dix premières lettres, quel sérieux! quelle solidité! quelle force, quelle éloquence, quel amour de Dieu et de la vérité! quelle manière de la soutenir et de la faire entendre ne trouve-t-on pas dans les huit dernières lettres qui sont sur un ton si différent (3)! »

La Rochefoucauld reçoit un tribut de louanges. Cependant Mme de Sévigné lui reproche d'être trop subtil.

« Voilà, écrit-elle à sa fille, les *Maximes* de M. de La Rochefoucauld, revues, corrigées et augmentées... Il y en a de divines, et, à ma honte, il y en a que je n'entends point (4). »

(1) *Des moyens de conserver la paix entre les hommes.*
(2) 23 septembre 1671.
(3) 21 décembre 1689.
(4) 20 janvier 1672.

La marquise ne se laisse pas cependant rebuter par la philosophie de Malebranche et lit Descartes, sans se mettre comme Mme de Grignan au rang de ses disciples. La *Logique de Port-Royal* n'est pas négligée, et les *Essais* de Montaigne ont aussi leur place dans les lectures de cette femme dont l'esprit, si accessible aux choses aimables et légères, n'est pas moins avide de sérieux, et à laquelle la littérature grecque et latine est familière depuis Homère, Socrate, Démosthène, Plutarque, dans la traduction française, jusqu'à Cicéron, Tite-Live, Tacite, Quintilien, Lucien, Térence, Horace, Martial, Ovide, Catulle et Virgile, qu'elle lit « dans toute la majesté du latin (1). »

« Les déclamations de Quintilien m'ont amusée, écrit-elle, il y en a de belles et d'autres qui m'ont ennuyée (2). »

« Pour Tacite, vous savez comme j'en étais charmée ici pendant nos lectures et comme je vous interrompais pour vous faire entendre des périodes où je trouvais de l'harmonie; mais si vous en demeurez à la moitié, je vous gronde; vous ferez tort à la majesté du sujet... Je ne pardonne ce manque de courage qu'aux romans que je n'aime pas (3). »

(1) 16 juillet 1671.
(2) 13 octobre 1673.
(3) 28 juin 1671.

Elle en excepte toutefois *Cléopâtre,* roman de la Calprenède en douze volumes, et qu'elle relit plusieurs fois. Elle « s'y laisse prendre comme à la glu; tout cela l'entraîne comme une petite fille ». Elle s'en accuse et demande à Mme de Grignan de lui en garder le secret.

Mlle de Scudéry n'échappe pas au reproche bien fondé d'être prolixe. Recevant les *Conversations* qu'elle lui envoie, Mme de Sévigné écrit à sa fille : « Il est impossible que cela ne soit bon, quand cela n'est point noyé dans son grand roman (1). »

Sa critique reste indépendante, même à l'égard de son amie, Mme de La Fayette. Son célèbre roman de la *Princesse de Clèves* venait de paraître. Bussy-Rabutin le commente longuement dans une lettre adressée à Mme de Sévigné et affirme l'avoir lu sans aucune des préventions que pouvaient inspirer, soit en bien, soit en mal, les discussions dont ce livre était l'objet à son apparition.

« J'ai trouvé, dit-il, la première partie admirable; la seconde ne m'a pas paru de même. Dans le premier volume, hormis quelques mots trop souvent répétés, qui sont pourtant en petit nombre, tout est agréable, tout est naturel. Dans le second, l'aveu de Mme de Clèves à son mari est extravagant

(1) 25 septembre 1680.

et ne peut se dire que dans une histoire véritable; mais quand on en fait une à plaisir, il est ridicule de donner à son héroïne un sentiment aussi extraordinaire... La lettre écrite au vidame de Chartres est encore du style des lettres de roman, obscure, trop longue et point du tout naturelle. Cependant dans ce second tome tout y est aussi bien conté, et les expressions en sont aussi belles que dans le premier (1). »

Mme de Sévigné, en répondant à Bussy, adhère à ce jugement, malgré sa sévérité. « Votre critique de la *Princesse de Clèves* est admirable, mon cousin. Je m'y reconnais et j'y aurais même ajouté deux ou trois petites bagatelles qui vous ont assurément échappé (2). »

Elle entretient sa connaissance de la langue italienne par la lecture des poètes : le Tasse, qui la charme par « son clinquant (3) » ; Pétrarque, l'Arioste, Guarini dans le *Pastor fido*.

La littérature espagnole occupe une moindre place dans la bibliothèque où elle est représentée par Cervantès et son immortel *Don Quichotte*.

(1) 29 juin 1678.
(2) 27 juillet 1678.
(3) 26 août 1677. « Nous achevons le Tasse avec plaisir; nous y trouvons des beautés qu'on ne voit point quand on n'a qu'une demi-science. » 12 juillet 1671.

Voici maintenant l'histoire. Mme de Sévigné en fait cas et la recommande à Pauline de Grignan.

« Qu'elle lise l'histoire, qu'elle entre dans ce goût qui peut si longtemps consoler son oisiveté; il est à craindre qu'en retranchant cette lecture elle ne trouve plus rien à lire (1). »

Mme de Sévigné ne manque jamais de ces aliments qui sont la nourriture de son esprit. Elle a la *Vie du grand Théodose*, de Fléchier, l'*Histoire des Croisades*, du P. Maimbourg, les *Vies du duc d'Épernon* et de *Du Guesclin*, par Hay du Chastelet, celle de *Saint Louis* par Tillan de la Chaise.

« La *Vie de saint Louis* m'a jetée dans la lecture de Mézeray; j'ai voulu voir les derniers rois de la seconde race, et je veux joindre Philippe de Valois et le roi Jean dont l'abbé de Choisy a fait un livre qui se laisse fort bien lire (2). »

Après l'histoire de France, l'histoire étrangère : *Mahomet II*, la *Conjuration de Portugal*, l'*Histoire des Vizirs*, la *Réformation d'Angleterre* par Burnet, les *Guerres civiles de Flandre*, par le cardinal Bentivoglio, la *Découverte des Indes* (de l'Amérique), la *Réunion de Portugal* par Connestaggio, les ouvrages de Guichardin, de Davila, etc.

Mme de Sévigné avait lu les vieux auteurs fran-

(1) 11 janvier 1690.
(2) 5 janvier 1689.

çais, depuis le *Roman de la Rose* jusqu'à Rabelais et à Marot.

Elle possède les grands écrivains de son temps ; elle a nourri son esprit de leurs œuvres. Ses préférences sont pour Corneille. Il résume les admirations de sa jeunesse, et son enthousiasme pour lui la rend injuste envers Racine. A propos de *Bajazet*, elle écrit à Mme de Grignan : « Il y a pourtant des choses agréables, et rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine, sentons-en la différence. Il y a des endroits froids et faibles, et jamais il n'ira plus loin qu'*Alexandre* et qu'*Andromaque*... Racine fait des comédies pour la Champmeslé, ce n'est pas pour les siècles à venir... Vive donc notre vieil ami Corneille ! Pardonnons-lui de méchants vers, en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent. Ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi ; et, en un mot, c'est le bon goût, tenez-vous-y (1). »

Heureusement pour Mme de Sévigné, elle en a appelé elle-même de son jugement sur Racine, jugement empreint de la partialité dans laquelle l'entraî-

(1) 11 mars 1672. — « Croyez que jamais rien n'approchera (je ne dis pas surpassera), les divins endroits de Corneille. » 15 janvier 1672.

nait son admiration pour Corneille. *Esther* lui fournit l'occasion de rendre une justice éclatante à celui qu'elle avait d'abord méconnu. Elle n'hésite pas à le proclamer : « C'est un chef-d'œuvre de Racine (1). »

Les éloges se succèdent sans interruption : « Racine s'est surpassé... tout est beau, tout est grand, tout est traité avec dignité (2). » Et lorsqu'elle a pu assister à une des représentations données à Saint-Cyr, son enthousiasme ne connaît plus de bornes, il se traduit de mille manières et ne trouve pas de termes assez élogieux pour s'exprimer :

« Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce; c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter et qui ne sera jamais imitée; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet qu'on n'y souhaite rien... tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'Histoire sainte donne du respect; tous les chants convenables aux paroles qui sont tirées des *Psaumes* ou de la *Sagesse* et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes; la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'admiration (3). »

(1) 31 janvier 1689.
(2) 7 février 1689.
(3) 21 février 1689

Il est difficile de rien ajouter à un tel éloge sous une telle plume.

« Racine, écrit-elle encore, aura de la peine faire jamais quelque chose d'aussi agréable, car il n'y a plus d'histoire comme celle-là. C'était un hasard et un assortiment de toutes choses qui ne se retrouvera peut-être jamais... Racine a pourtant bien de l'esprit : il faut espérer (1). »

Athalie vint deux ans après réaliser cette espérance. Deux chefs-d'œuvre en deux années, c'était la réponse de Racine à ceux qui doutaient de son génie.

Avec son enjouement, son esprit ouvert à tout ce qui amuse en instruisant, et assaisonne les choses sérieuses des grâces du style, du sel de la gaieté, Mme de Sévigné devait aimer La Fontaine. On voit par ses lettres combien elle goûtait ses fables; elle les cite souvent ou y fait des allusions qui montrent combien elles lui étaient familières.

« Il y a des fables qui vous raviront, » écrit-elle à sa fille (2). Elle signale avec de vifs éloges l'apparition des cinq derniers livres qu'elle recommande à Bussy-Rabutin :

« Faites-vous promptement envoyer les fables de La Fontaine, lui écrit-elle le 26 juillet 1679;

(1) 21 mars 1689.
(2) 6 mai 1671.

elles sont divines. On croit d'abord en distinguer quelques-unes, et à force de les relire, on les trouve toutes bonnes. C'est une manière de narrer et un style auquel on ne s'accoutume point. »

Boileau était le maître de la critique, un maître incontesté devant lequel on était tenu de s'incliner. Mme de Sévigné n'est pas réfractaire; elle reconnait la supériorité de son talent, la sûreté de son goût. Elle parle d'un dîner qui eut lieu chez son ami, M. de Pomponne, où l'on fut « enchanté, enlevé, transporté de la perfection des vers de la *Poétique* (1) de Despréaux (2). » Mais elle ne pouvait oublier que le grand satirique avait maltraité beaucoup de beaux esprits, d'écrivains auxquels elle restait attachée par les souvenirs de sa jeunesse, ou par la reconnaissance, comme Chapelain et Ménage, dont elle avait été l'écolière. Elle en gardait rancune à Boileau, qui désira rentrer en grâce. On ménagea un rapprochement, et chacun d'eux y déploya son esprit. Boileau se montra très désireux de plaire; mais ce désir n'alla pas jusqu'à promettre de retrancher des nouvelles éditions les vers qui infligeaient aux auteurs incriminés une fâcheuse célébrité. Il est à présumer qu'il n'aurait pas tenu ses promesses. Il fit toutefois assez de frais d'ama-

(1) *L'Art poétique.*
(2) 15 janvier 1674.

bilité pour que Mme de Sévigné lui dît : « Vous êtes tendre en prose, mais cruel en vers. »

Nous devons croire qu'il ne fut pas le poète favori de Mme de Sévigné ; elle avait bien des raisons de lui préférer La Fontaine. Elle savait gré à Molière « d'avoir corrigé les ridicules (1) ». Elle fait de fréquentes allusions à ses pièces, et aimait trop à être divertie pour ne pas partager les sentiments de ses contemporains à l'endroit de l'immortel comique.

Nous venons de voir combien elle admirait les grands esprits de cette grande époque, ce qu'elle pensait de Corneille, de Racine, de Bossuet, de Pascal. Leurs œuvres avaient certainement dans sa bibliothèque des places de choix. Dans cette bibliothèque, nous retrouverions aussi beaucoup de ces livres reliés en veau qu'on n'ouvre plus, et que cette femme remarquable lisait, par la raison qu'elle n'en avait pas d'autres.

Les publications étaient loin d'être alors aussi nombreuses qu'à présent. On relisait volontiers, ce qu'on fait rarement à notre époque fiévreuse et agitée. Les journaux ne tenaient pas, il s'en faut de beaucoup, la place qu'ils occupent dans la vie actuelle. Mme de Sévigné recevait le *Mercure galant*, chronique mensuelle des événements littéraires et

(3) 19 juin 1695.

mondains, et elle était abonnée à la *Gazette de France,* journal officiel qui paraissait seulement une fois par semaine. Elle pouvait donc accorder à la lecture des livres les heures de loisir qu'absorbent souvent parmi nous les revues et les feuilles politiques. De son temps, on lisait moins de livres; mais on les lisait mieux, et l'on retirait plus de profit des chefs-d'œuvre dont le siècle de Louis XIV a été prodigue.

La bibliothèque de Mme de Sévigné pourrait paraître insuffisante à bien des gens. Et cependant elle supposerait la connaissance de toute l'antiquité classique, familière à la célèbre marquise. Parmi les femmes instruites de nos jours, en est-il beaucoup qui, comme elle, liraient Virgile dans le texte latin?

En voyant quelles étaient les lectures de Mme de Sévigné, on est frappé de l'étendue de son savoir sans pédanterie, et l'on admire une érudition qui n'ôte rien aux grâces légères de son esprit.

Cet esprit s'échappe de ses lettres à la fois si fines et si sensées, modèles du genre et inimitables en ce genre où elle a excellé. Après les avoir lues, on les relira encore, et elles paraîtront toujours nouvelles. Quoiqu'elles portent la marque d'une époque, elles n'ont rien d'antique et de suranné; elles ont la jeunesse des choses ailées qui traversent les siècles.

Mme de Sévigné n'est pas une femme auteur, car elle n'a pas composé d'ouvrages destinés à la publicité ; mais c'est un grand écrivain. Elle est devenue, sans y prétendre, une de nos gloires littéraires ; elle a conquis, en se jouant, l'immortalité.

De tous les livres qu'elle aimait à lire, il n'en est pas de plus attrayant que celui qu'elle a écrit, sans le savoir. Et quand on voudra passer des heures agréables et se procurer de délicates jouissances, on ira chercher, sur les rayons de la bibliothèque, ces aimables volumes qui s'appellent les *Lettres de Mme de Sévigné*.

CHAPITRE VII

TROIS MORALISTES :
LA ROCHEFOUCAULD — LA BRUYÈRE — VAUVENARGUES (1).

I

Les moralistes sont gens d'esprit morose et d'humeur chagrine. De l'homme ou de la société qu'ils étudient, ils ne voient guère que les défauts. Ce sont des pessimistes. La Rochefoucauld et La Bruyère justifieraient cette affirmation. Il n'y aurait d'exception que pour Vauvenargues.

Cette disposition au scepticisme, à la critique, au mécontentement, provient-elle du métier de psychologue, ou faut-il l'imputer à la nature des observateurs, au milieu où ils ont vécu, aux conditions dans lesquelles ils étaient placés ? Leur œuvre, expression réfléchie de leur jugement, n'est-elle pas

(1) *La Rochefoucauld*, par J. Bourdeau. — *La Bruyère*, par Maurice Pellisson. — *La Bruyère dans la maison de Condé*, par Étienne Allaire. — *Vauvenargues*, par Michel Paléologue.

surtout l'image de leur caractère et le reflet de leur propre vie ?

Trois moralistes offrent, à ce point de vue, le sujet d'une étude et d'un rapprochement : La Rochefoucauld, un grand seigneur; La Bruyère, un bourgeois; Vauvenargues, un gentilhomme de province. Tous trois ont analysé le cœur humain ; tous trois nous ont laissé des écrits dans lesquels, en peignant les hommes de leur temps, ils se sont peints eux-mêmes.

François, duc de La Rochefoucauld, prince de Marcillac, né à Paris, en 1613, était l'aîné de quatorze enfants. Marié à quinze ans à Mlle de Vivonne, fille d'un grand fauconnier de France, il entrait l'année suivante dans la carrière des armes, servait en qualité de mestre de camp du régiment d'Auvergne, dans la campagne d'Italie, puis s'engageait quelques années plus tard comme volontaire pour combattre les Espagnols en Flandre. Il se trouva bientôt mêlé aux intrigues de Cour, et fut tenu en suspicion par le cardinal de Richelieu, dont la mort réveilla les ambitions et les convoitises de la noblesse. La régence d'Anne d'Autriche les rendit plus audacieuses, et autour de Louis XIV enfant s'agitèrent ces rivalités, ces compétitions dont la Fronde fut la manifestation armée.

La Rochefoucauld fut entraîné dans cette révolte

par des ambitions déçues, et devenu inséparable de la belle duchesse de Longueville, sœur du prince de Condé, suivit dans ses phases la Fronde, où l'aristocratie, ne poursuivant que la satisfaction de puériles vanités, vit finir sa puissance politique et justifia la monarchie absolue, qui n'eut pas de peine à se l'attacher par des honneurs de Cour.

Tour à tour combattant et négociateur, le rôle de La Rochefoucauld se termine avec cette équipée sans gloire et sans grandeur. Il en sort mécontent, à demi ruiné, et ne rétablit sa fortune que grâce à l'habileté de Gourville qui, devenu son intendant, après avoir été son maître d'hôtel et porté sa livrée, finit par épouser une de ses sœurs (1).

Un émail de Petitot représente La Rochefoucauld à l'âge des conquêtes. Une expression de fatuité distingue le visage aristocratique, qu'éclairent de beaux yeux et sur lequel se dessine un nez aquilin. Ce portrait confirme le jugement de Mme de Maintenon sur l'auteur des *Maximes*, qui avait, dit-elle, « une physionomie heureuse, l'air grand, beaucoup d'esprit et peu de savoir ».

Il a lui-même fait son portrait, et il est permis de croire qu'il s'y est flatté. Il y indique sommairement et discrètement les raisons qu'il aurait de « pouvoir

(1) Il a laissé des *Mémoires* qui ont été nouvellement réimprimés.

prétendre en belle tête », se reconnaît « quelque chose de chagrin et de fier dans la mine », et insiste sur la mélancolie de son caractère.

C'est un triste, de son propre aveu. Il n'a donc pu voir l'humanité que tristement, c'est-à-dire sous son jour le moins favorable, surtout à l'âge du déclin, des désillusions et des mécomptes.

« J'ai de l'esprit, écrit-il, et je ne fais point difficulté de le dire, car à quoi bon façonner là-dessus ? »

Nous avons bien des raisons de supposer que La Rochefoucauld, si mécontent du genre humain, était content de lui-même.

Le cardinal de Retz l'a jugé moins avantageusement. Il l'a jugé, il est vrai, en adversaire ; mais, si sévère que soit la copie, elle a peut-être plus d'un trait de ressemblance avec le modèle :

« Il y a toujours eu du *je ne sais quoi* en M. de La Rochefoucauld. Il a voulu se mêler d'intrigues dès son enfance, et en un temps où il ne sentait pas les petits intérêts, qui n'ont jamais été son faible, et où il ne connaissait pas les grands qui, d'un autre sens, n'ont pas été son fort. Il n'a jamais été capable d'aucunes affaires, et je ne sais pourquoi ; car il avait des qualités qui eussent suppléé en tout autre celles qu'il n'avait pas. Sa vue n'était pas assez étendue, et il ne voyait pas même tout ensemble ce qui

était à sa portée; mais son bon sens, très bon dans la spéculation, joint à sa douceur, à son insinuation et à sa facilité de mœurs, qui est admirable, devait compenser, plus qu'il n'a fait, le défaut de sa pénétration. Il a toujours eu une irrésolution habituelle... Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat. Il n'a jamais été bon courtisan, quoiqu'il ait toujours eu bonne intention de l'être. Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité que vous lui voyez dans la vie civile, s'était tourné dans les affaires en air d'apologie. Il croyait toujours en avoir besoin, ce qui joint à ses *Maximes,* qui ne marquent pas assez de foi en la vertu et à sa pratique, qui a toujours été de sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y était entré, me fait conclure qu'il eût beaucoup mieux fait de se connaître et de se réduire à passer, comme il eût pu, pour le courtisan le plus poli et le plus honnête homme à l'égard de la vie commune, qui eût paru dans son siècle. »

Les *Maximes* parurent en 1665. Elles avaient été de la part de l'auteur l'objet d'une revision attentive et donnèrent lieu depuis à de fréquentes retouches. Discutées, analysées, revues, corrigées dans le cénacle où brillaient Mme de La Fayette, Mme de Sablé, elles représentent la collaboration

d'une société choisie et lettrée, et, sans diminuer la part qu'y eut La Rochefoucauld, l'on peut dire que ce petit livre, si achevé par la forme, est l'œuvre d'une élite autant que celle d'un homme. Il est né des conversations, des réflexions, des conseils d'un cercle de beaux esprits et de personnes de qualité.

Le noble duc, devenu auteur, se préoccupa de la publication et n'épargna rien pour le succès. L'ouvrage parut d'abord sans nom d'auteur; mais un avis au lecteur le laissait deviner. On y vantait « son esprit, *son rang*, son mérite », qui « le mettent au-dessus des hommes ordinaires ».

Mme de Sablé fut priée de faire dans le *Journal des savants*, dont les débuts étaient récents, un article qu'elle envoya à La Rochefoucauld et que celui-ci ne trouva pas assez élogieux. Il n'hésita pas à le refaire, en retranchant tout ce qui pouvait atténuer l'éloge ou exprimer une critique.

Segrais nous dit qu'il y a des *maximes* qui ont été remaniées jusqu'à trente fois. Tant d'étude et de recherche pour formuler des pensées qui tiennent en quelques lignes, devait dégénérer en subtilité. Mais le style n'y pouvait que gagner en perfection, et c'est ce qui a classé ce livre au rang des meilleures productions de la prose française. Il est plus discutable au point de vue de l'esprit dont il est animé. La morale en est amère et décourageante.

Les vertus ne sont que des vices déguisés. L'intérêt est le mobile de toutes nos actions. Le bien n'est qu'apparent ; le mal est partout, et on le trouve au fond de ce qui semblait devoir inspirer l'admiration. Telle est, en résumé, l'idée dominante de ce livre qu'eût pu signer Alceste.

« Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer », dit La Rochefoucauld. En d'autres termes, il n'y a pas de vertu désintéressée.

« Les hommes ne vivraient pas longtemps en société, s'ils n'étaient dupes les uns des autres. »

Cette remarque paraît justifiée par les intrigues de Cour dont l'auteur des *Maximes* avait eu le spectacle sous les yeux, et dont il avait lui-même pris sa part. Il lui était permis d'être sceptique, quand il observait le théâtre du monde où il avait vu passer tant de mensonges et de dissimulation. Mais son scepticisme va jusqu'à nier les sentiments qui existent dans la nature, et dont il y a plus d'un exemple. Il ne croit pas à l'amitié ; il ne croit pas à la reconnaissance, ni à la pitié.

« Ce que les hommes ont nommé amitié, dit-il, n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts, et qu'un échange de bons offices ; ce n'est, enfin, qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. »

Est-il une définition plus fausse et qui montre plus de sécheresse de cœur?

« La plupart des amis dégoûtent de l'amitié, et la plupart des dévots dégoûtent de la dévotion », dit-il ailleurs. C'est là encore un propos de blasé, de sceptique en matière d'affection. Mais la maxime suivante exprime un sentiment plus révoltant et contre nature :

« Dans l'adversité de *nos meilleurs amis*, il y a quelque chose *qui ne nous déplaît pas.* »

Se réjouir du malheur de son meilleur ami ou en ressentir une légère satisfaction! Pour le penser et pour l'écrire, il fallait être incapable de comprendre et de ressentir les pures et nobles affections qui honorent la nature humaine. La Rochefoucauld n'avait connu que les passions éphémères, et il ne restait plus de place dans son âme désenchantée que pour le pessimisme qui s'exhale de son livre en mots injustes et amers. Il ne faudrait pas toutefois juger, d'après l'écrivain et le moraliste, l'homme privé qui connut des affections profondes et durables comme celles de Mme de La Fayette et Mme de Sévigné. Nous devons croire que s'il a médit de l'amitié, il était capable de l'inspirer et sut la mériter. Mais il est regrettable qu'il ne se soit pas souvenu, dans des maximes si contraires à ce sentiment, des fidèles attachements qui ont

honoré et consolé sa vie. En faisant le procès de l'amitié, il a fait le sien. Il n'est pas moins sceptique au sujet de la gratitude.

« Il en est, dit-il, de la reconnaissance comme de la bonne foi des marchands; elle entretient le commerce, et souvent nous ne payons pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui prêtent. »

« La reconnaissance dans la plupart des hommes n'est qu'une forte et secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits. »

Sur la compassion il a une pensée conforme à sa doctrine qui nie toutes les vertus et ne les considère que comme des moyens. Elle est pour lui une des formes de l'égoïsme :

« La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui. C'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber. Nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner en de semblables occasions, et ces services que nous leur rendons sont, à proprement parler, un bien que nous nous faisons à nous-mêmes. »

L'excuse de La Rochefoucauld, c'est qu'il ne connut l'humanité qu'à travers les vanités de la Cour. La véritable humanité lui demeura étrangère. Ce privilégié du rang et de la fortune a regardé autour

de lui; il n'a pas regardé au-dessous de lui. Il a borné son horizon à un monde artificiel, et le spectacle des grandeurs, des ambitions, des amours-propres lui a caché les souffrances les plus dignes d'attention et d'intérêt. Témoin des corruptions de sa sphère et de son temps, il a douté du bien et des vertus qui existent dans toutes les conditions et à toutes les époques. N'apercevant que le mal, il en a gardé l'impression desséchante qui se communique à ses *Maximes*.

M. Legouvé, dans ses *Fleurs d'hiver*, qui attestent la fraîcheur d'un esprit resté jeune et exempt de pessimisme, raconte que, se promenant un jour avec une vieille dame, dans un potager, ils s'arrêtèrent devant un espalier couvert de pêches magnifiques. Il les lui fit remarquer. Elle les considéra longtemps, puis elle en désigna une qui était gâtée. Celle-là seule avait attiré son attention et lui avait fourni l'occasion d'une critique en la dispensant d'admirer.

La Rochefoucauld ressemble à la vieille dame. Sur l'espalier du genre humain, il n'a vu que les fruits gâtés.

II

La Bruyère diffère sur plus d'un point de l'auteur des *Maximes*. C'est un moraliste qui censure volontiers, mais qui loue et admire quelquefois. Il n'est pas dépourvu d'émotion, de sensibilité. Ses critiques s'adressent moins à l'homme qu'à la société.

On a ignoré longtemps le lieu de sa naissance. On sait maintenant qu'il naquit à Paris, en 1645. De souche bourgeoise assez ancienne, il comptait parmi ses ascendants d'ardents ligueurs qui moururent exilés. Son aïeul avait dissipé ses biens par sa mauvaise administration et ses goûts de dépense. Son père était contrôleur des rentes à l'Hôtel de ville, et sa mère appartenait à une famille de commerçants parvenue à la bourgeoisie. Le ménage habitait la Cité, près de Notre-Dame ; il vivait de la charge de contrôleur et d'un capital de 12,000 livres. Ils eurent huit enfants, dont trois moururent en bas âge. Jean de La Bruyère, le futur auteur des *Caractères*, fut l'aîné de tous, et il est probable que son éducation eût été négligée sans son oncle et parrain, Jean de La Bruyère, qui avait fait fortune,

et vint en aide à tous les siens. Grâce à lui, ils ne connurent pas la gêne, et celui qui devait illustrer la famille fut élevé chez les oratoriens, où il apprit le latin, le grec, l'allemand, l'espagnol et l'italien.

Il ne fut pas de ceux qui connaissent promptement leur vocation. Il chercha d'abord la sienne du côté de l'Église et s'exerça à la prédication, puis il se destina au barreau et fut reçu avocat; mais il ne tarda pas à quitter le droit pour la médecine, où il ne persévéra pas davantage.

Il n'avait décidément pas trouvé encore sa vraie vocation : celle d'observer et d'écrire. L'oncle Jean était mort en 1671, et La Bruyère avait recueilli une portion de son héritage. Elle lui avait permis d'habiter une chambre carrelée à neuf et ornée d'une belle tapisserie de Flandre.

En 1673, il achète, moyennant 18,000 livres, la charge de trésorier général de France au bureau des finances de la généralité de Caen, qui rapportait 2,300 livres, et sur ce revenu il payait une pension de 900 livres à sa mère, pour laquelle il fut toujours un fils dévoué. Il ne passa pas plus de deux mois en Normandie. Nous savons ce qu'il pensait de la province par le tableau qu'il a fait de la petite ville (1). Parisien de naissance, de goûts et d'habi-

(1) « J'approche d'une petite ville et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre... Je descends dans la ville où je n'ai pas

tudes, il ne pouvait vivre hors de la capitale, où il revint, en continuant de toucher les revenus de sa charge. Il s'installa avec ses livres dans un logement que décrit ainsi Vigneul-Marville, pseudonyme qui cache le nom du chartreux Bonaventure d'Argonne :

« Il n'y avait qu'une porte à ouvrir et une chambre proche du ciel, séparée en deux par une légère tapisserie. Le vent, toujours bon serviteur des philosophes, courait au-devant de ceux qui arrivaient, levait adroitement la tapisserie et laissait voir le philosophe, le visage riant et bien content d'avoir l'occasion de distiller dans l'esprit et le cœur des survenants l'élixir de ses méditations. »

Nous voyons La Bruyère dans cette vie de célibataire et de savant. Son sort n'était pas brillant; mais il avait l'honnête médiocrité, l'indépendance, et pouvait se livrer à ses goûts d'homme studieux et lettré, s'enfermant dans le cabinet de travail où il n'était pas à l'abri des courants d'air, y préparant le livre qui le conduisit à la célébrité.

Il ne serait pas sorti peut-être de l'obscurité sans la protection de Bossuet, dont il avait fait la connaissance et qui avait discerné son mérite.

Le grand Condé cherchait alors un précepteur

couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir. » (*De la société et de la conversation.*)

pour son petit-fils, le duc de Bourbon. L'évêque de Meaux lui indiqua La Bruyère. Une telle recommandation ne pouvait demeurer stérile, et c'est sous cet illustre patronage que le philosophe, qui n'avait encore vu le monde que du haut de sa chambre, « proche du ciel », put étudier la Cour, à Versailles et à Chantilly, dans la maison des Condé, où il devait finir ses jours. Quelle bonne fortune pour un observateur, avide de documents humains !

Voilà donc La Bruyère éducateur d'un prince, mais quel prince !

Saint-Simon a tracé un portrait effrayant du duc de Bourbon, fils de celui qu'on appelait *Monsieur le duc*, petit-fils du vainqueur de Rocroy :

« Sa férocité était extrême et se montrait en tout. C'était une meule toujours en l'air qui faisait fuir devant elle, et dont ses amis n'étaient jamais en sûreté, tantôt par des plaisanteries cruelles en face et des chansons qu'il savait faire sur-le-champ qui emportaient la pièce et qui ne s'effaçaient jamais. »

Il fut, ajoute-t-il, « le fléau de son plus intime domestique », et « il n'y eut personne qui n'ait regardé sa mort comme un véritable soulagement ».

On conçoit ce que La Bruyère dut avoir à souffrir d'un si terrible élève. Il cultiva, non sans succès, son esprit, mais il ne put réformer son caractère.

L'intérieur devait être orageux, si l'on en juge

par le poète Santeul, auquel M. le duc et son fils donnaient parfois des coups de poing et que Mme la duchesse souffleta un jour, parce qu'il ne l'avait pas célébrée dans ses vers. Elle lui jeta ensuite un verre d'eau à la figure en lui disant : « C'est la pluie après le tonnerre. »

La Bruyère, installé dans la maison avec son élève de seize ans, sut toutefois se faire estimer et respecter, et ce qui prouve qu'on lui garda un souvenir reconnaissant de la manière dont il remplit sa tâche, c'est que, l'éducation finie, il resta chez les Condé. C'est dans leur hôtel, à Versailles (1), qu'il mourut en 1696. Le logement qu'il y occupait se composait d'une mansarde assez grande, dont la fenêtre s'ouvrait sur les plombs d'une gouttière ayant accès sur deux pièces ou cabinets qu'il fallait traverser.

Son traitement de précepteur s'élevait à 1,500 livres, et lorsqu'il eut cessé ses fonctions, il fut conservé en qualité « d'homme de lettres », avec mille écus de pension.

Il est intéressant de connaître le caractère de La Bruyère, qui a défini lui-même tant de caractères. Il avait toujours mené la vie rangée d'un homme uniquement consacré à l'étude. Vieux garçon, il

(1) Cet hôtel existe encore et porte le nº 14 de la rue des Réservoirs.

n'épousa que ses livres, et la publication du sien fut le seul événement de son existence. Son attitude chez les princes fut modeste, mais digne. Saint-Simon, si avare d'éloges, et qui l'avait connu assez, dit-il, pour le regretter, le dépeint comme « un fort honnête homme, de très bonne compagnie ; simple, sans rien de pédant, et fort désintéressé (1). »

Nous pouvons nous représenter la figure morale de La Bruyère d'après le témoignage de ses contemporains : caractère sérieux et un peu triste, nature discrète et réservée, observateur attentif du monde brillant dont le spectacle était si nouveau pour lui, obligé à la contrainte par l'infériorité de sa position, tenu en respect par les hauts personnages qui fréquentaient la cour de Versailles et de Chantilly ; annotant les défauts, les travers, les vices, les ridicules de ceux dont il pouvait avoir à souffrir.

L'amitié de Bossuet est un honneur pour sa mémoire. A sa mort, en inventoriant son mobilier, on ne trouva pour tout ornement sur les murs de sa chambre que le portrait du grand évêque de Meaux, qui en le faisant entrer dans la maison de Condé avait assuré le repos de ses vieux jours.

Les *Caractères*, publiés en 1688, eurent huit éditions du vivant de l'auteur.

(1) *Mémoires*, édit. Chéruel, in-12, I, 200.

En 1693, La Bruyère entre à l'Académie, et trois ans après, il meurt frappé d'apoplexie. Sa carrière littéraire fut aussi courte que le succès de son livre a été durable. Il est demeuré un classique par la perfection de la forme, par le tour incisif. Les *Caractères* ont un autre titre à l'intérêt ; ils ne sont pas seulement une étude morale, mais un document historique. On peut, grâce à eux, reconstituer la société du dix-septième siècle, voir revivre le monde de la Cour, les personnages du temps.

La Bruyère, censeur si dur et si amer des riches et des grands, n'a pas le froid scepticisme et la dureté de cœur de La Rochefoucauld. Il est humain, compatissant, croit à la reconnaissance et vante l'amitié.

« Il y a, dit-il, du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner. »

« C'est assez pour soi d'un fidèle ami ; c'est même beaucoup de l'avoir rencontré. »

« Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres (1). »

Il ressent, à l'aspect des souffrances humaines, une pitié qui s'exhale en accents tour à tour pathétiques et indignés :

« Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères (2). »

(1) Du cœur.
(2) De l'homme.

« Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur ; il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments ; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces ; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse ; de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités : je ne veux être, si je le puis, heureux ni malheureux ; je me jette et je me réfugie dans la médiocrité (1). »

Dans la préface de la quatrième édition de son livre, il écrit « qu'il n'est pas permis de négliger le peuple ».

La page si connue sur les paysans : « L'on voit certains animaux farouches (2) », dont on a tant abusé contre l'ancien régime, est empreinte d'exagération et vise à l'effet littéraire ; mais elle a pour but d'attendrir et d'émouvoir, et c'est moins un cri de révolte qu'un cri de pitié.

Le chapitre sur la Cour est d'un bout à l'autre une satire qui abonde en traits mordants, acérés :

« La Cour est comme un édifice bâti de marbre : je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais polis. »

(1) *Des biens de fortune.*
(2) *De l'homme.*

« L'on se couche à la Cour et l'on se lève sur l'intérêt... »

« Il faut des fripons à la Cour auprès des grands et des ministres même les mieux intentionnés ; mais l'usage en est délicat, et il faut savoir les mettre en œuvre... Honneur, vertu, conscience, qualités toujours respectables, souvent inutiles : que voulez-vous que l'on fasse d'un homme de bien? »

« La Cour ne rend pas content; elle empêche qu'on le soit ailleurs. »

« La ville dégoûte de la province; la Cour détrompe de la ville et guérit de la Cour. »

On serait tenté de voir dans ces noires peintures les boutades d'un esprit atrabilaire, et de les attribuer aux secrètes rancunes de l'amour-propre humilié. Mais Saint-Simon ne trace pas de la Cour un portrait plus flatteur ; il en a impitoyablement décrit, auprès des magnificences, les laideurs morales. Le duc et pair est d'accord avec le bourgeois, avec l'écrivain qui, dans une condition subalterne, nous montre sous de si sombres aspects l'entourage de Louis XIV.

Les grands, la noblesse de Cour ne sont pas ménagés, et La Bruyère leur consacre tout un chapitre qui est un réquisitoire :

« L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit. Je leur cède leur bonne

chère, leurs riches ameublements, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et l'esprit, et qui les passent quelquefois.

« Il y en a de tels que, s'ils pouvaient connaître leurs subalternes et se connaître eux-mêmes, ils auraient honte de primer (1). »

En d'autres termes, les grands valent moins que leurs inférieurs, que leurs domestiques.

L'auteur des *Caractères* est plus dur encore quand il écrit :

« Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal; un grand ne veut faire aucun bien, et est capable de grands maux : l'un ne se forme et ne se s'exerce que dans les choses qui sont utiles, l'autre y joint les pernicieuses; là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise; ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse; le peuple n'a guère d'esprit et les grands n'ont point d'âme : celui-là a un bon fonds et n'a point de dehors, ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter? Je ne balance pas, je veux être peuple (2). »

Ces lignes ne sont pas pour déplaire aux démo-

(1) *Des grands.*
(2) *Ibid.*

crates, et La Bruyère y laisse percer des souffrances dont l'expression est amère. S'il est sévère pour la noblesse de Cour, il n'est pas indulgent pour les gentilshommes de province dont il signale la morgue et l'oisiveté :

« Le noble de province, inutile à sa patrie, à sa famille et à lui-même, souvent sans toit, sans habits, sans aucun mérite, répète dix fois le jour qu'il est gentilhomme... (1) »

Sur les anoblis il a des jugements sarcastiques, des mots railleurs :

« Il y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles...

« Il y en a de tels que, s'ils eussent obtenu six mois de délai de leurs créanciers, ils étaient nobles.

« Quelques autres se couchent roturiers et se lèvent nobles.

« Tel abandonne son père qui est connu, et dont on cite le greffe ou la boutique, pour se retrancher sur son aïeul qui, mort depuis longtemps, est inconnu et hors de prise. Il montre ensuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances, et pour être noble il ne lui manque que des titres (2). »

« Si certains morts revenaient au monde, et s'ils

(1) *De l'homme.*
(2) *De quelques usages.*

voyaient leurs grands noms portés et leurs terres les mieux titrées, avec leurs châteaux et leurs maisons antiques, possédées par des gens dont les pères étaient peut-être leurs métayers, quelle opinion pourraient-ils avoir de notre siècle (1)? »

Peut-on mieux exécuter un nouveau noble que dans ces quelques lignes?

« *Sylvain*, de ses deniers, a acquis de la naissance et un autre nom. Il est seigneur de la paroisse où ses aïeux payaient la taille : il n'avait pu autrefois entrer page chez *Cléobule*, et il est son gendre (2). »

Les hommes d'argent, les parvenus, les enrichis sont fort malmenés par le moraliste, qui, passant de l'ironie à l'indignation, prend plaisir à rabaisser l'orgueil de la richesse, le plus haïssable de tous.

« Un bon financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfants (3). »

La disproportion qui existe souvent entre la fortune et le mérite personnel est indiquée en termes dédaigneux et méprisants :

« Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établis-

(1) *Des biens de fortune.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

sements et autres biens, que la dispensation qu'il en fait et le genre d'hommes qui en sont pourvus (1). »

Le genre d'hommes. Ce n'est pas qualifier les individus; c'est les désigner aux qualifications qui ne sont pas sous la plume, mais dans la pensée de l'écrivain.

Quelle véhémente satire dans le parallèle entre le riche et le pauvre!

« *Giton* a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré... il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre... il s'arrête et l'on s'arrête; il continue de marcher et l'on marche... »

Après avoir longuement décrit son encombrante personne, après avoir étalé sa présomption, ses vices, ses ridicules, sa nullité, son orgueil, son insolence, La Bruyère achève en disant : « Il est riche. » Puis il lui oppose l'image du pauvre diable :

« *Phédon* a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec... il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu... il se met à peine sur le bord d'un siège... il parle bas, il articule mal... »

(1) *Des biens de fortune.*

« Le malheureux! il est dédaigné de tous, et la raison en est bien simple : Il est pauvre (1). »

Tout à l'heure La Bruyère était démocrate. Maintenant le voilà presque socialiste. A force de faire le procès des riches, on dirait qu'il fait celui de la richesse. Mais ce serait outrepasser son intention. Dans ces *Caractères* savamment étudiés, il y a surtout un grand art littéraire, et il s'agit moins d'émettre une théorie que de produire un effet voulu et cherché.

La Bruyère est toutefois un juge sévère du monde et des classes élevées, et ce qui domine en lui, c'est l'esprit de censure et de critique. Plus disposé à voir le mal que le bien, il a été très frappé des inégalités sociales dans un temps où elles s'accusaient par des marques distinctives, par des privilèges et des honneurs ardemment convoités de ceux qui en étaient privés. La Cour, qu'il a été amené à étudier, n'était pas faite pour le réconcilier avec des abus, des travers qu'on y rencontrait plus que partout ailleurs. S'il fût demeuré dans son obscurité première, dans son modeste logis exposé à tous les vents, il n'eût pas connu ce qu'il a voulu nous faire connaître. Ses *Caractères* y auraient perdu de leur intérêt; ils y auraient gagné en bienveillance.

(1) *Des biens de fortune.*

Ironiste, La Bruyère excelle à peindre en traits ineffaçables. Sa plume est un burin qui grave ce qu'elle dessine. C'est plus encore comme écrivain que comme moraliste qu'il a conquis un rang supérieur, et son livre reste un des chefs-d'œuvre de la langue française.

III

Nous venons de voir dans La Rochefoucauld et dans La Bruyère deux pessimistes. Dans Vauvenargues, au contraire, nous trouvons l'optimisme des natures généreuses et confiantes. Moraliste et observateur comme ses devanciers, il ne leur ressemble ni par le tour d'esprit, ni par le caractère, ni par les aspirations. Il appartient à une autre époque et à un autre milieu. Fils du dix-huitième siècle, il en partage les espérances et les rêves de perfectibilité sociale, sans en adopter la philosophie et l'incrédulité.

Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, d'une bonne noblesse de Provence, était né en 1715, à Aix, et avait fait ses études au collège de cette ville. A seize ans, la lecture des *Hommes illustres* de Plu-

tarque l'enthousiasma au point de lui faire verser des larmes. Cicéron et Sénèque agitèrent aussi de violentes émotions cette nature vive et impressionnable.

La carrière des armes s'ouvrait naturellement devant lui ; il n'avait pas vingt ans quand il y débuta en qualité de sous-lieutenant dans le régiment du Roi. Il servit sous les ordres du maréchal de Villars, fit la campagne d'Italie, prit part aux victoires de Parme et de Guastalla avec son régiment, qui se signala au passage du Mincio, puis commença pour lui, en Bourgogne et en Franche-Comté, la monotonie de la vie de garnison. Il ne sut pas toujours se préserver des entraînements qu'engendre l'oisiveté ; mais son goût pour l'étude lui inspira de bonne heure l'amour des choses sérieuses. Il avait, avec les ardeurs méridionales, les élans de la jeunesse facilement enthousiaste, et ce fut par là qu'il sut inspirer des affections sincères.

La campagne de Bohème, dirigée par le maréchal de Belle-Isle, l'enleva aux loisirs qui pesaient à son activité ; mais à la retraite de Prague, où le froid fit cruellement sentir ses atteintes, il eut les jambes gelées, et on le transporta à Nancy, dans un hôpital. A peine guéri, il repartait pour l'Allemagne, assistait à la défaite de Dettingen, puis venait en garnison à Arras.

Sa vocation littéraire se révélait par des essais où il se montrait déjà penseur et moraliste, et le délabrement de sa santé l'ayant forcé de renoncer à la profession des armes, il se livra tout entier à la vie studieuse et contemplative.

De cette époque date pour lui l'amitié de Voltaire, dont il reçut les encouragements, et avec lequel il entretint une correspondance. Ces relations, profitables à son talent, ne furent pas étrangères à ses succès. Pour un jeune auteur de ce temps, c'était un précieux patronage que celui de l'homme célèbre qui faisait et défaisait les réputations. Voltaire témoigna à Vauvenargues une vive et constante affection qu'il ne paraît avoir éprouvée au même degré pour aucun autre. Il le comblait d'éloges, l'appelant « grand homme, belle âme, beau génie ».

Vauvenargues était un sage. Il ne se laissa pas enivrer par l'amour-propre et continua de se renfermer dans l'étude. Si tout semblait lui sourire dans la république des lettres, les épreuves physiques ne lui étaient pas épargnées. Défiguré par la petite vérole, il avait presque perdu la vue, et était en proie aux souffrances, aux infirmités d'une vieillesse précoce.

Sa fortune était très modique, et son père, prévoyant les difficultés d'existence qu'il rencontrerait à Paris, s'était efforcé, mais en vain, de le retenir en Provence. La capitale l'attirait par ses lumières.

Il habitait, dans le quartier de l'École de médecine, une maison meublée, ne fréquentant pas les salons, se confinant avec ses livres dans sa vie de célibataire, se réduisant à la stricte économie que lui imposait une gêne voisine de la pauvreté, s'occupant de publications qui faisaient peu de bruit. Marmontel, d'Argental venaient le visiter dans sa retraite, où l'apparition de Voltaire était un événement.

Le mal continuait ses ravages, et la mort vint bientôt terminer, en 1747, à trente et un ans, dans une chambre d'hôtel, cette mélancolique destinée.

L'œuvre de Vauvenargues correspond à la brièveté de sa vie ; elle est moins riche par ce qu'elle a donné que par ce qu'elle promettait, et elle a bénéficié de l'intérêt qui s'attache à une fin prématurée. Elle a toutefois des mérites et des qualités qui commandent la sympathie.

Vauvenargues est un moraliste sentimental, sans fiel et sans amertume. Il s'est peint dans ces mots si connus et si souvent cités : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

Le cœur fut, en effet, le guide de son esprit. Bien différent de La Rochefoucauld, il a parlé en termes touchants de l'amitié :

« Les hommes les plus extrêmes ne sont pas les plus capables d'une constante amitié. On ne la trouve nulle part si vive et si solide que dans les esprits

timides et sérieux, dont l'âme modérée connaît la vertu; car elle soulage leur cœur oppressé sous le mystère et le poids du secret, détend leur esprit, l'élargit, les rend plus confiants et plus vifs, se mêle à leurs amusements, à leurs affaires et à leurs plaisirs mystérieux : c'est l'âme de toute leur vie (1). »

Vauvenargues, dans ces lignes, semble avoir dépeint son cœur, avide d'affection. Loin de se replier sur lui-même, il a besoin de s'épancher. Il est communicatif, et en cela il ne ressemble pas à La Bruyère, nature renfermée et un peu sèche où l'esprit d'observation domine le sentiment.

La Rochefoucauld nie la pitié et ne voit en elle qu'une des formes de l'égoïsme. Vauvenargues songeait à lui quand il écrit :

« La pitié n'est qu'un sentiment de tristesse et d'amour; je ne pense pas qu'elle ait besoin d'être excitée par un retour sur nous-mêmes, comme on le croit. Pourquoi la misère ne pourrait-elle sur notre cœur ce que fait la vue d'une plaie sur nos sens? N'y a-t-il pas des choses qui affectent immédiatement l'esprit?... Notre âme est-elle incapable d'un sentiment désintéressé (2)? »

Il prêche l'humanité, la bienveillance, la bonté

(1) *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, De l'amitié.*

(2) *Ibid.*

pour les inférieurs : « Si vous avez quelque passion qui élève vos sentiments, qui vous rende plus généreux, plus compatissant, plus humain, qu'elle vous soit chère. »

« Lorsque vous aurez attaché à votre service des hommes qui sauront vous plaire, passez-leur beaucoup de défauts. Vous serez peut-être plus mal servi, mais vous serez meilleur maître; il faut laisser aux hommes de basse extraction la crainte de faire vivre d'autres hommes qui ne gagnent pas assez laborieusement leur salaire. Heureux qui peut adoucir les peines de leur condition (1)! »

La vertu n'est pas, selon lui, une simple apparence, un moyen, une duperie; il affirme son existence, il croit à son désintéressement.

« Nous sommes susceptibles d'amitié, de justice, d'humanité, de compassion et de raison », s'écrie-t-il. Et il ajoute :

« Si l'illustre auteur des *Maximes* eût été tel qu'il a tâché de peindre les hommes, mériterait-il nos hommages et le culte idolâtre de ses prosélytes (2)? »

C'est à La Rochefoucauld qu'il fait une allusion évidente lorsqu'il trace ces lignes :

« Je suis bien éloigné de me joindre à ces philo-

(1) *Sur divers sujets.*
(2) *Réflexions et maximes.*

sophes qui méprisent tout dans le genre humain, et se font une gloire misérable de n'en montrer jamais que la faiblesse. Qui n'a des preuves de cette faiblesse dont ils parlent, et que pensent-ils nous apprendre? Pourquoi veulent-ils nous détourner de la vertu en nous insinuant que nous en sommes incapables? Et moi je dis que nous en sommes capables ; car, quand je parle de la vertu, je ne parle point de ces qualités imaginaires qui n'appartiennent point à la nature humaine; je parle de cette force et de cette grandeur de l'âme qui, comparées aux sentiments des esprits faibles, méritent les noms que je leur donne (1). »

Il signale les défauts de La Bruyère, en lui rendant l'hommage qui lui est dû :

« Je crois qu'il est permis de présumer qu'il n'avait ni l'élévation, ni la sagacité, ni la profondeur de quelques esprits de premier ordre; mais on ne peut lui disputer sans injustice une forte imagination, un caractère véritablement original et un génie créateur (2). »

Nous savons comment il appréciait ses devanciers, et nous voyons par quels côtés il s'en distingue.

Vauvenargues est un esprit religieux, estimant

(1) *Sur le caractère des différents siècles.*
(2) *Les orateurs.*

que les croyances viennent en aide à la faiblesse humaine, et adoucissent les douleurs qui sont le partage du grand nombre.

« La foi, a-t-il écrit, est la consolation des misérables et la terreur des gens heureux (1). »

Une impression de gravité et de sereine confiance s'exhale de ses écrits, et si on les compare à ceux des moralistes qui l'ont précédé, on s'expliquera les différences des doctrines par celles des vies et des milieux.

Vauvenargues a la dignité du caractère et le sentiment du devoir. Ce gentilhomme-soldat respira, dans l'atmosphère provinciale où s'écoula son enfance, les salutaires croyances et la santé de l'esprit. Le métier des armes, les rudes contacts avec des âmes guerrières développèrent en lui les fortes vertus dont ni La Rochefoucauld ni La Bruyère n'eurent le spectacle, au milieu des corruptions du monde de la Cour. Par là, il échappa au scepticisme et à son action desséchante. Il connut l'épreuve sans éprouver le découragement. Aussi son œuvre garde-t-elle une beauté morale qu'on rencontre rarement dans ce genre d'écrits.

Son existence s'est terminée trop tôt pour que le temps, avec son cortège de regrets et de déceptions, soit venu assombrir ses jugements.

(1) *Réflexions et maximes.*

Les pages sorties de sa plume ont ainsi le privilège de reproduire et de conserver la fraîcheur d'impression des années de jeunesse.

Ce moraliste a été indulgent à la nature humaine, et s'il a observé avec l'esprit, il a surtout pensé avec le cœur.

CHAPITRE VIII

FEMMES INSTRUITES ET FEMMES PÉDANTES

I

La question de l'ignorance et de l'instruction chez les femmes a été souvent discutée et résolue de façons différentes par ceux qui ont soutenu les opinions contraires. La cause est toujours pendante, et il ne semble pas que le procès soit près d'être terminé entre les partisans et les adversaires des femmes instruites. Cette question a été débattue dans les livres ; elle fut posée au théâtre par Molière dans les *Femmes savantes*.

En quel sens l'a-t-il tranchée? Est-il, comme on semble le croire, l'ennemi de la culture d'esprit chez les femmes? Pour le savoir, il n'y a qu'à laisser parler les personnages de sa comédie, et à écouter ce qu'ils disent sur ce grave sujet.

Molière a été frappé d'un travers de son temps, quand il a raillé, dans les *Précieuses ridicules*, le

jargon qu'avait adopté une portion aristocratique de la société. Il combattit ensuite la pédanterie par la comédie des *Femmes savantes*, qualification qui annonçait et renfermait une critique. Lorsque l'on dit d'un homme qu'il est savant, cette épithète n'a pour personne la signification d'un blâme. Il en est tout autrement des femmes, et il est généralement admis que, chez elles, le savoir touche de près à la pédanterie. Une femme à laquelle on donnera le nom de « bas bleu » sera condamnée sans appel, et une femme ignorante n'est pas non plus l'idéal de tous les hommes. Il y a donc des frontières qu'il importe de tracer, une mesure variable selon les temps, selon les milieux, et sur laquelle on doit faire en sorte de ne pas se tromper, dans l'intérêt de la famille, où s'exerce l'influence de la femme, dans celui de la société, où son empire n'est pas moins réel et incontesté.

Molière a pris soin de donner un tel relief aux caractères de ses personnages qu'il a rendu toute équivoque impossible. Philaminte, Bélise et Armande représentent, avec Trissotin, la préciosité, le bel esprit ridicule et maniéré, la fausse science et la pédanterie, la prétention et le mauvais goût, l'amour exagéré de la culture intellectuelle négligeant les devoirs essentiels de la vie réelle, et devenant les fléaux de l'intérieur.

Chrysale, au contraire, est le prosaïsme poussé jusqu'à l'excès. Pour lui une bonne ménagère est l'idéal de la femme, et toute la science féminine doit se réduire aux préceptes de la *Cuisinière bourgeoise*. Il nous fait sa profession de foi :

Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants.
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.
Les leurs ne lisaient point; mais elles vivaient bien;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,
Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles (1).

La femme rêvée par Chrysale, c'est la femme ignorante; et rien de plus naturel, puisque la sienne, Philaminte, est une pédante insupportable, puisque Armande, une de ses filles, et que Bélise, sa sœur, partagent le travers dont il a tant à souffrir. Quand sa servante, Martine, est congédiée pour avoir offensé la grammaire, on comprend qu'il perde patience et s'écrie :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage.

(1) Acte II, sc. VII.

Son horreur des livres et de l'instruction est justifiée; mais elle n'est pas juste. A un excès il oppose un excès contraire. Pas plus que les femmes pédantes qui sont le supplice de son existence, il n'est dans le vrai.

Le type de la femme, telle qu'elle doit être, a été défini par Clitandre dans des vers qui pourraient servir d'épigraphe à un traité d'éducation :

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante, afin d'être savante,
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos (1).

Il était impossible de mieux préciser une question controversée, de tracer avec plus de mesure et de bon sens les limites assignées à l'instruction féminine. Ne pas étaler son savoir, être instruite sans chercher à le paraître, éviter également l'ignorance et la pédanterie, posséder ce degré de culture intellectuelle qui permet de ne pas rester étrangère à la science d'autrui, avoir des *clartés de tout*, voilà bien la femme que l'on doit proposer pour modèle.

(1) Acte I, sc. III.

Lorsque Philaminte accuse Clitandre de « chérir l'ignorance » et de « haïr l'esprit et la science », il lui répond :

Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, madame, et je hais seulement
La science et l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses de soi qui sont belles et bonnes ;
Mais j'aimerais mieux être au rang des ignorants
Que de me voir savant comme certaines gens (1).

L'ignorance est, en effet, préférable à la fausse science et à la pédanterie. Les défauts du bel esprit orgueilleux et dépourvu de bon sens apparaissent dans les caractères, dans la conduite et les propos de Philaminte, de Bélise et d'Armande.

Henriette, au contraire, joint la sagesse et la raison aux grâces et aux vertus de la jeune fille. Il y a une fine ironie dans la façon dont elle répond aux théories d'Armande, sa sœur, dont les prétentions au savoir lui font mépriser les occupations et les devoirs de la vie domestique :

Le ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différents emplois nous fabrique en naissant ;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des savants les spéculations,

(1) Acte IV, sc. III.

Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son faible se resserre (1).

A sa mère, qui lui reproche de ne pas aimer les choses de l'esprit, elle répliquera encore :

Les doctes entretiens ne sont pas mon affaire;
J'aime à vivre aisément, et dans tout ce qu'on dit
Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit;
C'est une ambition que je n'ai point en tête.
Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête (2).

Henriette a plus d'esprit que ceux qui l'accusent d'en manquer; elle a aussi plus de jugement. Rien ne nous autorise à penser qu'elle soit ignorante. Mais elle ne cherche pas à nous éblouir de ce qu'elle sait. Elle se défend contre le mari qu'on voudrait lui imposer, contre ce Trissotin à qui elle tient tête avec une fermeté que traduisent des paroles courageuses et mordantes. Elle finit par se marier selon son cœur et par épouser Clitandre, le seul personnage de la pièce qui soit digne d'elle, et qui a si bien défini la femme dont elle offre le type accompli.

(1) Acte I, sc. I.
(2) Acte III, sc. VI.

II

Nous avons entendu Molière. Écoutons maintenant Fénelon.

Les *Femmes savantes* furent jouées pour la première fois en 1672, et le *Traité de l'éducation des filles* parut en 1687. Quinze ans s'étaient écoulés; Molière était mort, et l'on avait outrepassé le but de sa comédie en lui donnant une interprétation qu'elle n'avait pas dans sa pensée. Aux précieuses et aux pédantes avaient succédé les ignorantes. Fénelon s'en plaignait et en était réduit à dire :

« Apprenez à une fille à lire et à écrire correctement. Il est honteux mais ordinaire de voir des femmes qui ont de l'esprit et de la politesse ne pas savoir bien prononcer ce qu'elles lisent... elles manquent encore plus grossièrement pour l'orthographe, ou pour la manière de former ou de lier des lettres en écrivant... Il faudrait aussi qu'une fille sût la grammaire... »

Le bonhomme Chrysale avait fait école; mais Bélise, Philaminte et Armande auraient pu triompher, et leur pédantisme était presque justifié par cet excès d'ignorance.

Fénelon trace nettement le rôle de la femme dans la vie familiale :

« Elle est chargée de l'éducation de ses enfants : des garçons, jusqu'à un certain âge ; des filles, jusqu'à ce qu'elles se marient ou se fassent religieuses ; de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service, du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement. »

La femme est éducatrice. Comment donc serait-elle vouée à l'ignorance, sous peine de manquer à une de ses fonctions les plus essentielles ? Elle doit être instruite, mais Fénelon, nous le dit, cette instruction sera proportionnée à sa condition et ne lui fera pas négliger ses devoirs d'état.

L'archevêque de Cambrai, dans son programme d'études, est moins exigeant qu'on ne l'est aujourd'hui. Il recommande l'histoire, ne fût-ce que pour détourner des comédies et des romans ; la littérature, en se bornant aux livres d'éloquence et de poésie qui ne soient pas de nature à « ébranler trop les imaginations vives ». Il n'est pas favorable à la connaissance des langues étrangères, et déconseille l'italien et l'espagnol, « ces deux langues ne servant guère qu'à lire des livres dangereux et capables d'augmenter les défauts des femmes : il y a beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette étude. Celle du latin serait bien plus raisonnable ;

car c'est la langue de l'Église : il y a un fruit et une consolation inestimables à entendre le sens des paroles de l'office divin où l'on assiste si souvent. » Mais, prévoyant la pédanterie à laquelle le latin pourrait donner lieu, Fénelon a soin d'ajouter : « Je voudrais ne faire apprendre le latin qu'aux filles d'un jugement ferme et modeste, qui ne sauraient prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut, qui renonceraient à la vaine curiosité, qui cacheraient ce qu'elles auraient appris, et qui n'y chercheraient que leur éducation. » *Qui cacheraient ce qu'elles auraient appris!* C'est le précepte que formulait tout à l'heure Clitandre quand il disait de la femme instruite :

Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait.

Fénelon estime que les arts d'agrément, comme la musique et la peinture, conviennent aux femmes, mais avec la mesure et les précautions dont on ne doit pas se départir dans l'éducation. Il donne à la peinture la préférence sur la musique. « Elle se tourne, dit-il, plus aisément au bien; d'ailleurs, elle a un privilège pour les femmes; sans elle leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je sais qu'elles pourraient se réduire à des travaux simples qui ne demanderaient aucun art; mais dans le des-

sein qu'il me semble qu'on doit avoir d'occuper l'esprit en même temps que les mains des femmes de condition, je souhaiterais qu'elles fissent des ouvrages où l'art et l'industrie assaisonnassent le travail de quelque plaisir. De tels ouvrages ne peuvent avoir aucune vraie beauté, si la connaissance des règles du dessin ne les conduit : de là vient que presque tout ce qu'on voit maintenant dans les étoffes, dans les dentelles et dans les broderies, est d'un mauvais goût : tout y est confus, sans dessin, sans proportion. »

Les femmes du temps de Louis XIV étaient, sans doute, d'un autre avis que l'archevêque de Cambrai, qui censure ainsi les productions auxquelles donnait naissance le caprice de la mode. Mais ces remarques prouvent sa sollicitude pour les moindres détails qui intéressent le perfectionnement de la vie morale. On ne lui reprochera pas de négliger dans ses recommandations les devoirs dont l'accomplissement importe au bien-être et à la sécurité de l'existence matérielle. Il y insiste en ces termes :

« Les femmes courent risque d'être extrêmes en tout; il est bon de les accoutumer, dès l'enfance, à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la manière de faire les marchés de tout ce qu'on achète, et savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage. Mais crai-

gnons aussi que l'économie n'aille en elles jusqu'à l'avarice... Il ne faut retrancher les dépenses superflues que pour être en état de faire plus libéralement celles que la bienséance, ou l'amitié, ou la charité vous inspirent. Souvent c'est faire un grand gain que de perdre à propos : c'est le bon ordre, et non certaines épargnes sordides, qui fait les grands profits. Ne manquez pas de représenter l'erreur grossière de ces femmes qui se savent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles se laissent tromper par un intendant sur le gros de toutes leurs affaires...

« Accoutumez les filles à ne souffrir rien de sale ni de dérangé; qu'elles remarquent le moindre désordre dans une maison ; faites-leur même observer que rien ne contribue plus à l'économie et à la propreté que de tenir toujours chaque chose en sa place. »

A l'époque où écrivait Fénelon, on n'aurait peut-être pas eu besoin de faire ces recommandations en province, où l'ordre et l'économie régnaient ordinairement au milieu de fortunes modiques. Mais l'archevêque de Cambrai voyait le luxe, l'opulence entraîner souvent à la ruine la noblesse de Cour, et ce n'est pas sans raison qu'il prêchait les vertus bourgeoises à celles qui avaient le tort de les dédaigner dans la conduite de leur maison et de leurs affaires.

Dans *Télémaque* (1), il fait de la jeune fille un portrait où ces vertus sont proposées comme modèles :

« Antiope est douce, simple et sage; ses mains ne méprisent point le travail; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout, elle sait se taire et agir de suite sans empressement; elle est à toute heure occupée; elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son père est sa gloire; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font presque haïr les femmes), elle s'est rendue aimable à toute la maison... D'un seul regard elle se fait entendre, et l'on craint de lui déplaire : elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter; elle reprend avec bonté, et, en reprenant, elle encourage. »

Ces lignes renferment le code d'une maîtresse de maison. Fénelon ne nous vante pas le savoir d'Antiope, mais son esprit d'ordre, car c'est plus pour les vertus du foyer qu'une femme mérite d'être louée que pour son instruction. Lorsqu'elle est de condition élevée, ce n'est pas non plus par son ignorance qu'elle obtiendrait des éloges.

(1) Livre XXII.

Au temps de Molière et de Fénelon, la préciosité, les prétentions au beau langage et à l'érudition, l'amour mal réglé, mal entendu des choses de l'esprit, chez les femmes, avaient frappé les éducateurs et les peintres de mœurs. Ces défauts avaient conquis assez d'empire et de faveur pour être condamnés dans les livres et raillés au théâtre. On croyait utile de rappeler aux femmes les principes inhérents au gouvernement des choses qui leur sont confiées.

C'est pour les avoir oubliées que les femmes savantes furent livrées sur la scène au blâme et au ridicule que leur infligea la comédie de Molière.

L'illustre archevêque de Cambrai et le grand poète comique nous ont appris, chacun à leur manière, ce que nous devons penser des femmes instruites et des femmes pédantes. Henriette, la jeune fille de Molière, apparaît comme l'exemple des unes et la censure des autres. Elle n'est pas la rivale, mais l'amie et la sœur aînée de la jeune fille de Fénelon.

CHAPITRE IX

PERRAULT ET SES CONTES

I

Il était une fois... pourrait-on dire, en commençant des pages consacrées à la mémoire de Perrault, le bon Perrault, notre ami d'enfance et même encore celui des vieux jours. Son nom reste inséparable des êtres fantastiques auxquels il a donné l'existence, et il fait partie du monde imaginaire où il a conduit nos premiers pas.

Sa vie n'a cependant rien de romanesque, et c'est avec raison qu'on a pu l'appeler un « Homère bourgeois ». Son père, avocat au Parlement, fut heureux dans ses fils. Il en eut quatre, tous ayant, à des degrés divers, des talents, de l'esprit, du mérite.

Pierre, l'aîné, employé par Colbert dans l'administration, fut avocat, receveur général des finances de Paris, écrivain. Ce fut le plus mal partagé dans

la distribution des faveurs accordées aux quatre berceaux. Les lettres ne le conduisirent pas à la célébrité. Traducteur médiocre de Tassoni, auteur d'un *Traité de l'origine des fontaines,* d'une *Défense de l'opéra d'* « *Alceste* », *par Quinault,* et d'un gros volume de prose et de vers complètement oublié, il commença contre les anciens les hostilités que Charles, son frère, renouvela plus tard avec éclat. Il fut malheureux dans la gestion des deniers publics qui lui étaient confiés, et Colbert, impitoyable, le révoqua de ses fonctions, le réduisant à la pauvreté.

Nicolas Perrault, docteur de Sorbonne, janséniste, grand ami d'Arnauld, mourut jeune, en 1661.

Claude fut le célèbre architecte dont le nom reste attaché à la colonnade du Louvre. Son livre, à lui, fut un édifice de pierre, livre qui peut suffire à la gloire d'un homme. Il écrivit aussi pour exposer les principes de son art et traduire assez peu fidèlement Vitruve, disserta sur la physique et l'histoire naturelle, et mourut en 1688, à soixante-quinze ans.

Charles, l'auteur des *Contes*, naquit en 1628, à Paris. Pour connaître son enfance, nous n'avons besoin de nous adresser qu'à lui-même, car il a laissé des *Mémoires* qui, publiés longtemps après sa mort, en 1759, ont été réimprimés de nos jours.

« Ma mère, nous dit-il, se donna la peine de

m'apprendre à lire; après quoi, on m'envoya au collège de Beauvais, à l'âge de huit ans et demi. J'y ai fait toutes mes études, ainsi que mes frères. Mon père prenait la peine de me faire répéter mes leçons les soirs après souper, et m'obligeait à lui dire en latin la substance de ces leçons. Cette méthode est très bonne pour faire entrer les étudiants dans l'esprit des auteurs qu'ils apprennent par cœur.

« J'ai toujours été des premiers dans mes classes, hors dans les plus basses, parce que je fus mis en sixième que je ne savais pas encore bien lire. Je réussis particulièrement en philosophie; il me suffisait souvent d'avoir attention à ce que le régent dictait pour le savoir et pour n'avoir point besoin de l'étudier ensuite. Je prenais tant de plaisir à disputer en classe, que j'aimais autant les jours où l'on y allait que les jours de congé. »

Charles Perrault rimait sur les bancs du collège. Il s'essaya contre Virgile, travestissant en vers burlesques, à la manière de Scarron, le sixième livre de l'*Énéide*. Nous le prenons déjà en flagrant délit d'irrévérence envers les anciens. Mais ce n'était là qu'un passe-temps, qu'un exercice littéraire auquel prenait part avec lui son frère Claude, le futur auteur de la colonnade du Louvre. Il continuait avec ardeur de compléter ses études par des lectures

dont il tirait profit, grâce à la méthode qu'il avait adoptée et qu'il nous fait connaître :

« Pendant trois ou quatre années de suite, un de mes amis, nommé Beaurain, vint presque tous les jours deux fois au logis, le matin à huit heures jusqu'à onze, et l'après-dîner depuis trois jusqu'à cinq. Si je sais quelque chose, je le dois particulièrement à ces trois ou quatre années d'étude. Nous lûmes presque toute la Bible et presque tout Tertullien, l'histoire de France de la Serre et de Davila. Nous traduisîmes le traité de Tertullien *De l'habillement des femmes;* nous lûmes Virgile, Horace, Tacite, et la plupart des autres auteurs classiques, dont nous fîmes des extraits que j'ai encore. La manière dont nous faisions ces extraits nous était fort utile : l'un des deux lisait un chapitre ou un certain nombre de lignes, et après la lecture il en dictait le sommaire en français, que nous écrivions en y insérant les plus beaux passages dans leur propre langue. Après que l'on avait lu et dicté de la sorte, l'autre en faisait autant, ce qui nous accoutumait à traduire et à extraire en même temps. L'été, lorsque cinq heures étaient sonnées, nous allions nous promener au Luxembourg. Comme M. Beaurain était plus studieux que moi, il lisait encore de retour chez lui, et pendant la promenade il me redisait ce qu'il avait lu. »

Fils d'avocat, frère d'avocat, Perrault se destina d'abord au barreau et plaida avec succès. Mais ses frères le détournèrent d'une profession où l'un d'eux ne réussissait pas, malgré de l'esprit et de l'éloquence, et il entrevit que ce chemin ne le conduirait pas à la fortune. Il quitta sa robe d'avocat pour être commis chez son frère, Pierre, receveur général des finances, et il resta chez lui dix ans, n'ayant qu'à toucher de l'argent et à en donner tour à tour, et jouissant d'une belle bibliothèque dont son frère était possesseur. Toujours épris de vers, il rima, composa deux odes, l'une sur la paix des Pyrénées, l'autre sur le mariage de Louis XIV. C'était de la poésie officielle; elle le mit en crédit. Colbert le nomma premier commis de la surintendance des bâtiments, dont il devint plus tard contrôleur, puis le chargea de réunir des savants qui devaient se consacrer à l'étude des devises et médailles. Ce fut l'origine et le berceau de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Colbert fut si content de la manière dont Perrault s'était acquitté de sa tâche, dès le début, qu'il lui fit remettre une bourse renfermant cinq cents écus en or, et cette gratification, doublée un peu plus tard, lui fut continuée pendant de longues années.

Cette société de gens de lettres était chargée de

corriger les ouvrages en vers et en prose composés en l'honneur du Roi, de mettre les louanges « au point », et d'y concourir elle-même en célébrant les belles actions du souverain, dont la gloire était ainsi confiée à des panégyristes de profession et soumise à une véritable réclame. On conçoit que de pareilles fonctions n'exposaient pas à la disgrâce. Elles ne durent pas nuire à l'avancement littéraire de Perrault, et l'on ne s'étonne pas de le voir entrer à l'Académie française, en 1671, à l'âge de quarante-trois ans. Il avait su, du reste, se faire apprécier des hommes de lettres, et n'avait usé de la faveur du ministre que pour défendre leurs intérêts. Sa réception eut lieu le 23 novembre. Son discours ne se distingua pas de ceux des académiciens de l'époque, discours qui, pour la plupart, n'ont d'autre mérite que leur brièveté. Il fit l'éloge obligé de Richelieu et de Louis XIV, du grand Cardinal et du grand Roi, et, selon l'usage d'alors, ne dit mot de son prédécesseur, M. de Montigny, évêque de Léon.

Le bonhomme Chapelain lui répondit lourdement, unissant l'éloge du récipiendaire à celui de l'Académie :

« Il vous sera honorable, lui dit-il, de contribuer à son travail, sous les auspices de Monseigneur le chancelier, notre très illustre protecteur, avec

les comtes, les marquis, les gouverneurs de province, les conseillers d'État et les maîtres des requêtes dont elle est remplie, sans compter les cardinaux, les archevêques, les évêques, les ducs et pairs, les ministres d'État et les secrétaires des commandements, qui ajoutent un si grand lustre à cette compagnie, formée d'ailleurs des sujets les plus capables qu'ait la France, de purger son langage de ce que les siècles précédents lui avaient fait contracter d'impur et de barbare. La compagnie, Monsieur, est persuadée qu'autant que vos indispensables devoirs le permettront, vous lui prêterez volontiers votre assistance dont elle se promet un véritable soulagement, lorsque, par la facilité de nos mœurs et par une sincère correspondance de véritable fraternité, vous lui communiquerez vos avis judicieux sur les matières qui sont l'objet de ses ordinaires exercices pour lesquels, à certains jours de la semaine, elle s'assemble régulièrement en ce lieu. Vous n'aurez pas une médiocre part à la gloire qui lui en reviendra; et comme vous allez être désormais une des colonnes les plus fermes pour soutenir sa réputation dans le monde, il n'y aura aussi pas un de messieurs vos confrères qui ne s'en trouve votre redevable et qui, s'unissant étroitement à vous, ne réponde avec fidélité et cordialité à l'attention que

vous leur témoignerez à tous, et que tous vous demandent par ma bouche. »

Ce souhait de bienvenue, formulé d'une façon si pénible, nous présente, dans une longue énumération, les membres de condition élevée qui composaient alors l'Académie. Perrault n'était certainement pas indigne d'y prendre place. Ce que Chapelain ne prévoyait pas, et Perrault moins qu'un autre, c'est que le titre de gloire du nouvel académicien serait non pas les ouvrages par lesquels il croyait justifier l'honneur d'appartenir à la docte compagnie, mais un livre de contes, dédié aux enfants.

L'Académie fut redevable à Perrault de plusieurs innovations utiles. Il fit décider que les séances de réception seraient désormais publiques, et cette coutume fut profitable en attirant davantage l'attention sur ce corps littéraire et en y intéressant ceux qui n'en faisaient pas partie.

L'élection des académiciens avait lieu jusqu'alors au moyen d'un vote verbal, ce qui lui ôtait l'indépendance qu'assure le secret, et donnait naissance aux rancunes, aux inimitiés. Perrault obtint que l'élection se ferait au scrutin secret, et que les noms des membres à élire seraient inscrits sur des billets. Enfin les jetons de présence furent institués sur sa proposition, et c'est sous ses inspirations,

d'après ses idées, que l'on fonda les académies de peinture, de sculpture, d'architecture et des sciences. On voit qu'il prit au sérieux son rôle d'académicien et ne resta pas inactif. C'était un de ces hommes entreprenants qui réussissent par la confiance qu'ils inspirent aux autres et par celle qu'ils ont en eux-mêmes.

Bien peu de Parisiens savent peut-être que, si le jardin des Tuileries est ouvert au public, ils en ont l'obligation à Perrault, qui se constitua l'avocat des promeneurs et finit par gagner leur cause auprès de Colbert. Voici comment il raconte le fait dans ses *Mémoires :*

« Quand le jardin des Tuileries fut achevé de replanter : « Allons aux Tuileries, me dit M. Colbert, « en condamner les portes : il faut conserver ce « jardin au Roi et ne pas le laisser ruiner par le « peuple qui, en moins de rien, l'aura gâté entiè- « rement. » Quand il fut dans la grande allée, je lui dis : « Vous ne croiriez pas, monsieur, le res- « pect que tout le monde, jusqu'au plus petit « bourgeois, a pour ce jardin. Non seulement les « femmes et les petits enfants ne s'avisent jamais « de cueillir aucune fleur, mais même d'y toucher ; « ils s'y promènent tous comme des personnes rai- « sonnables. Les jardiniers peuvent, monseigneur, « vous en rendre témoignage : ce sera une afflic-

« tion publique de ne pouvoir plus venir ici se « promener. — Ce ne sont que des fainéants qui « viennent ici, me dit-il. — Il y vient, répondis-je, « des personnes qui relèvent de maladie pour « prendre l'air; on y vient parler d'affaires, de « mariages, et de toutes choses qui se traitent plus « convenablement dans un jardin que dans une « église, où il faudra à l'avenir se donner rendez-« vous. Je suis persuadé, continuai-je, que les « jardins des rois ne sont si grands et si spacieux « qu'afin que tous leurs enfants puissent s'y pro-« mener. » — Il sourit à ce discours, et dans ce même temps, la plupart des jardiniers s'étant présentés devant lui, il leur demanda si le peuple ne faisait pas bien du dégât dans leur jardin. — « Point « du tout, monseigneur, répondirent-ils presque « tous en même temps; ils se contentent de s'y « promener et de regarder. — Ces messieurs, « repris-je, y trouvent même leur compte, car « l'herbe ne croît pas si aisément dans les allées. »

« M. Colbert fit le tour du jardin, donna ses ordres et ne parla point d'en fermer l'entrée à qui que ce soit. J'eus bien de la joie d'avoir en quelque sorte empêché qu'on ôtât cette promenade au public. Si une fois M. Colbert eût fait fermer les Tuileries, je ne sais pas quand on les aurait rouvertes. »

La bonté d'ame de Perrault se montre dans cette

anecdote racontée avec une grâce charmante. Comment le ministre de Louis XIV aurait-il résisté à des arguments présentés avec autant de cœur que d'esprit et d'à-propos ? Les révolutions qui incendient les palais eussent, sans doute, rouvert les portes du jardin qu'une mesure peu généreuse aurait interdit au peuple de Paris ; mais on aime à voir l'auteur des *Contes de fées* défendre ainsi le plaisir des promeneurs inoffensifs auxquels son ombre apparut quelquefois peut-être sous les marronniers des Tuileries.

II

Nous venons de rappeler un trait qui fait honneur au caractère de l'homme et peint la bienveillance de sa nature, portée à obliger, à servir ses semblables. Il faut suivre maintenant l'écrivain dans les discussions qui lui ont donné la moins bonne part de sa célébrité.

Sa fameuse querelle avec Boileau sur les anciens et les modernes débuta par un commencement d'hostilités. Il avait attaqué l'*Art poétique* dans la préface de son poème de *Saint Paulin*. Les choses s'envenimèrent à l'Académie, où il lut son poème sur

le *Siècle de Louis le Grand,* qui contenait le germe des doctrines développées depuis et destinées à soulever un si violent orage littéraire. Arrive enfin le *Parallèle des anciens et des modernes*, publié en quatre volumes, de 1688 à 1696, et qui fit scandale dans le monde lettré. C'était l'exécution de toute l'antiquité classique, une hécatombe où Homère, Pindare, Horace n'étaient pas plus épargnés que Cicéron, Sénèque et Platon. Sur les ruines de ces gloires l'auteur élevait des temples aux modernes, et les modernes c'étaient Voiture, Balzac, Chapelain, Quinault, Cotin, Mlle de Scudéry. Il affirmait tranquillement « qu'il y a dix fois plus d'invention dans *Cyrus* que dans l'*Iliade* ».

Mlle de Scudéry préférée à Homère! Il y avait de quoi attirer la foudre sur la tête du blasphémateur. Elle ne se fit pas attendre.

Le tonnerre de Boileau éclata sous la forme des *Réflexions sur Longin,* où il se montre inférieur à la critique de ses *Satires*. Perrault y était fort malmené. Despréaux, manquant de sang-froid, se laissait aller aux injures et aux personnalités.

Ces querelles nous font sourire aujourd'hui, et nous avons peine à comprendre que des questions littéraires aient pu exciter tant de passions. L'heureux temps que celui où l'on se brouillait à propos d'Homère!

Les parallèles manquent presque tous de justesse et de vérité. Jugeons les œuvres, ne les comparons pas. Des deux côtés rivaux, on tombait dans l'erreur, et il y a autant d'injustice à rabaisser les anciens aux dépens des modernes, qu'à les exalter en refusant aux modernes la place qu'ils ont su conquérir. Il faut convenir que le siècle de Louis XIV, si éblouissant par ses gloires littéraires, fournissait un argument en faveur de la thèse soutenue par Perrault ; mais, en louant ce grand siècle, il avait le tort d'y mal choisir ses exemples, et de prendre ses modèles parmi les écrivains qui avaient mérité les censures de son adversaire.

Au plus fort de ses démêlés avec Boileau avait paru la *Satire sur les femmes*. Célibataire, le grand critique y faisait le procès de la plus belle moitié du genre humain, ayant eu soin de réunir une foule de traits capables de déterminer non son acquittement, mais sa condamnation.

Perrault, qui croyait avoir à se plaindre de la manière dont Boileau l'avait interprété, dans leur discussion sur les anciens et les modernes, ne fut peut-être pas fâché de saisir l'occasion de le trouver en défaut sur un autre sujet, et à la *Satire sur les femmes* il répondit par l'*Apologie des femmes*, pièce de vers où il défendait leur cause attaquée, mais où il la défendait malheureusement avec moins

d'esprit et de talent. Il y fait intervenir un père dont le fils ne veut pas s'engager dans les liens du mariage, à cause du mépris qu'il professe pour les femmes. Pour le réconcilier avec elles, il les lui montre dans l'exercice de la charité.

Va dans les hôpitaux, où l'on voit de longs rangs
De malades plaintifs, de morts et de mourants;
Là tu rencontreras, en tout temps, à toute heure,
Malgré l'air infecté de leur triste demeure,
Mille femmes d'honneur dont souvent la beauté,
Que cache et qu'amortit leur humble piété,
A de plus doux attraits pour les âmes bien faites
Que tout le vain éclat des plus vives coquettes.

Puis il retraçait le rôle de la femme dans la famille, dans la société, disculpant les femmes des reproches qu'on leur adresse et se demandant si les hommes ne sont pas responsables des maux dont ils les accusent, lorsque, trop souvent, l'intérêt, les calculs faussent l'institution du mariage.

Les idées de Perrault étaient justes; mais sa versification était faible, et si les femmes durent lui savoir gré de s'être fait leur champion, elles se laissèrent peut-être divertir par les traits de satire de Boileau. Dire du mal de leur sexe, c'était encore s'en occuper et en occuper les autres.

La question des femmes ne menaçait pas moins d'éterniser la querelle que celle des anciens et des

modernes, si le grave Arnauld n'avait entrepris de réconcilier les deux ennemis. La paix fut signée en 1700, et Boileau écrivit à Perrault une lettre où, reprenant la question qui les avait armés l'un contre l'autre, il la traitait avec autant de mesure que de vérité. Il commençait par rendre un solennel hommage aux modernes dans la personne des Corneille, des Racine, des Molière, des La Fontaine, en faisant remarquer toutefois qu'ils avaient dû souvent à l'imitation des anciens les plus grandes beautés de leurs écrits. Puis, analysant la nature des sentiments de Perrault :

« D'où a pu donc venir, lui dit-il, votre chaleur contre les anciens? Je commence, si je ne m'abuse, à l'apercevoir. Vous avez vraisemblablement rencontré, il y a longtemps, dans le monde, quelques-uns de ces faux savants, tels que le président de vos dialogues, qui ne s'étudient qu'à enrichir leur mémoire et qui, n'ayant, d'ailleurs, ni esprit, ni jugement, ni goût, n'estiment les anciens que parce qu'ils sont anciens, ne pensent pas que la raison puisse parler une autre langue que la grecque ou la latine, et condamnent d'abord tout ouvrage en langue vulgaire, sur ce fondement seul qu'il est en langue vulgaire. Ces ridicules admirateurs de l'antiquité vous ont révolté contre tout ce que l'antiquité à de plus merveilleux. Vous n'avez pu vous

résoudre d'être du sentiment des gens déraisonnables, dans la chose même où ils avaient raison. Voilà, selon toutes les apparences, ce qui vous a fait faire vos Parallèles. »

La supposition était habile et de nature à faciliter le rapprochement désiré. Faisant encore un pas en avant vers son ancien adversaire, Boileau ajoutait : « Nous ne sommes pas, vous et moi, aussi éloignés d'opinion que vous le pensez. En effet, qu'est-ce que vous avez voulu établir par tant de poèmes, de dialogues, de dissertations sur les anciens et les modernes?

« Je ne sais si j'ai bien pris votre pensée; mais la voici, ce me semble. Votre dessein est de montrer que pour la connaissance surtout des beaux-arts et pour le mérite des belles-lettres, notre siècle, ou, pour mieux parler, le siècle de Louis le Grand, est non seulement comparable, mais supérieur à tous les plus fameux siècles de l'antiquité, et même au siècle d'Auguste. Vous allez donc être bien étonné quand je vous dirai que je suis sur cela entièrement de votre avis, et que même si mes infirmités et mes emplois m'en laissaient le loisir, je m'offrirais volontiers de prouver comme vous cette proposition, la plume à la main. A la vérité, j'emploierais beaucoup d'autres raisons que les vôtres, car chacun a sa manière de raisonner, et je prendrais des

précautions et des mesures que vous n'avez pas prises.

« Je n'opposerais donc pas, comme vous avez fait, notre nation et notre siècle seuls à toutes les autres nations et à tous les autres siècles joints ensemble. L'entreprise, à mon sens, n'est pas soutenable. J'examinerais chaque nation et chaque siècle l'un après l'autre; et après avoir mûrement pesé en quoi ils sont au-dessus de nous, et en quoi nous les surpassons, je suis fort trompé si je ne prouvais invinciblement que l'avantage est de notre côté. »

Il n'y avait vraiment plus moyen de rester ennemis, après des explications aussi satisfaisantes. Mais la réconciliation n'en laissa pas moins subsister une ombre qui reste sur le nom de Perrault, dont le jugement littéraire s'était égaré dans cette querelle mémorable.

« Combien de rares qualités offusquées par un un seul défaut! dit de lui à ce propos Mme Dacier. Il a eu l'orgueilleuse témérité de censurer le plus grand des poètes (Homère), et d'y reprendre beaucoup de choses qui sont, aux yeux de tout l'univers, autant de beautés ineffaçables qu'il n'a pas senties. Dès lors, tout son mérite s'est éclipsé; on a oublié ses talents, ses productions, sa probité, sa vertu même, et il ne lui est resté en partage que la honte d'être un fort méchant critique. »

Heureusement pour Perrault, l'arrêt rendu par Mme Dacier et ses contemporains s'est adouci depuis lors, et l'on a beaucoup pardonné à l'ennemi des anciens, en faveur de l'auteur des *Contes*.

III

Malgré ses démêlés avec les défenseurs de l'antiquité classique, Perrault pouvait passer pour un homme heureux. Il avait gravi rapidement les échelons qui conduisent à une situation enviée. Il jouissait du bonheur conjugal, et sa femme lui avait apporté en dot 700,000 livres. Mais après avoir connu la faveur, il avait éprouvé le contre-coup de la disgrâce qui était tombée sur son frère aîné, le receveur général des finances, accusé de malversation et dépossédé de sa charge. C'est en vain qu'il avait pris sa défense auprès du ministre. Celui-ci lui fit sentir son mécontentement et cessa de le traiter avec bienveillance. Lorsque Louvois devint ministre, il poursuivit les protégés de Colbert et n'épargna pas Perrault, qu'il fit exclure de l'Académie des inscriptions, où il avait tant de droit de figurer, puisqu'il avait contribué à sa formation. La surintendance des

bâtiments avait fini par lui peser. Sa démission fut acceptée assez facilement, et la défaveur ministérielle qui continuait de le poursuivre le décida à rentrer dans la vie privée. Il avait cinquante ans. Cette dernière partie de son existence nous est peu connue. Nous savons seulement par lui que l'éducation de ses enfants l'occupa dès lors tout entier.

« J'allai me loger, dit-il, en ma maison du faubourg Saint-Jacques, qui, étant proche des collèges, me donnait une grande facilité d'y envoyer mes enfants, ayant toujours estimé qu'il valait mieux que des enfants vinssent coucher à la maison de leur père, quand cela se peut faire commodément, que de les mettre dans un collège où les mœurs ne sont pas en si grande sûreté. Je leur donnai un précepteur, et moi-même j'avais soin de veiller sur leurs études. »

Le goût des lettres, qui ne l'avait jamais abandonné, remplit aussi ses loisirs.

Il composa les *Éloges des hommes illustres du dix-septième siècle*, à la requête d'un parent de Colbert, qui avait gravé les portraits de cent deux personnages célèbres, et lui demanda de les accompagner de notices. Cet ouvrage en deux volumes in-folio a le mérite de l'exactitude. Mais ce n'est pas lui qui devait faire vivre son nom et lui conquérir la place qu'il occupe aujourd'hui encore dans tous les foyers.

Cette gloire durable, il la doit tout entière à son livre de *Contes*, et ce livre est né de son amour paternel. Il parut en 1697, sous le nom de son fils, Perrault d'Armancour, alors enfant. Il ne croyait pas que ce badinage fût digne de la signature d'un académicien. C'est cependant par ce livre écrit pour le jeune âge qu'il est parvenu à la postérité. L'enfance qu'il aimait l'a protégé contre l'oubli ; il lui doit sa renommée.

Lorsqu'il s'éteignit, en 1703, à soixante-quinze ans, il ne devina pas le succès réservé à cette œuvre d'un père en cheveux blancs dont l'unique ambition fut d'intéresser de petits lecteurs aux boucles blondes.

En prenant possession de nous à l'âge où s'éveillent nos premières curiosités, il s'est emparé de toute notre vie, car il reste dans nos mémoires, et si nous ne croyons plus à la puissance de ses fées, à l'existence de ses héros, nous aimons à nous en souvenir. Nous les rencontrons sur notre route ; ils règnent sur l'imagination populaire et y ont élu un domicile dont nul ne les dépossédera.

Les plus grands artistes n'ont pas dédaigné de leur donner une seconde vie en les illustrant par leur crayon. Le livre les avait introduits dans les esprits ; l'image les a montrés à nos yeux. Ce ne sont donc plus maintenant des personnages chimé-

riques, ce sont des habitants de notre planète, et ils ont droit de cité dans la vie réelle.

Nous avons tous frémi au récit de *Barbe-Bleue;* nous avons déploré la mort du *Petit Chaperon rouge ;* nous nous sommes intéressés aux malheurs et aux prospérités de *Cendrillon*. Le *Petit Poucet,* abandonné par ses parents, nous a paru digne de la fortune dont il a fait si bon usage, et nous l'avons suivi avec inquiétude dans la forêt où il avait eu soin de marquer sa route par les cailloux blancs qui remplissaient ses poches. Enfin, nous avons donné au *Chat botté* une place parmi les animaux que nous a fait aimer La Fontaine. Il nous a divertis par son esprit ingénieux, et lorsque nous le voyons devenu grand seigneur, nous trouvons que c'est justice.

Mme Arvède Barine, dans son charmant éloge des *Contes de Perrault* (1), observe que le procédé de l'auteur consiste à placer le merveilleux dans le cadre du dix-septième siècle, et à le rendre par là plus vivant. Au lieu de laisser ses personnages dans la sphère fabuleuse où il les a pris, il les habille et les fait parler comme ses contemporains. Nous pouvons reconstituer, d'après ses tableaux, des figures et des traits de mœurs de l'époque.

(1) Il a été couronné par l'Académie française, qui, pour le concours du prix d'éloquence, avait donné comme sujet les contes de Perrault.

Le bûcheron, père du Petit Poucet, est un villageois du temps de Louis XIV. Il n'y a pas moins de sept enfants dans ce pauvre intérieur, et la scène se passe aux jours sombres qui couvrent d'un nuage l'astre que le grand Roi avait pris pour emblème, avec l'orgueilleuse devise : *Nec pluribus impar.*

« Il vint, nous dit le conteur, une année très fâcheuse, et la famine fut si grande que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur : « Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants ; je ne saurais les voir mourir de faim devant nos yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé : car tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient.

« — Ah ! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu bien toi-même mener perdre tes enfants ? » Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir ; elle était pauvre, mais elle était leur mère.

« Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant. »

Il y a dans cette navrante peinture la note humaine,

attendrie. L'acte d'abandonner ses enfants n'est plus celui de parents dénaturés ; c'est un acte de désespoir causé par la misère.

Ailleurs, Perrault décrit des palais où l'on peut reconnaître une image des splendeurs de Versailles.

Dans la *Belle au bois dormant*, les fées invitées au baptême de la jeune princesse par le roi et la reine prennent part à un festin servi avec une richesse digne de la cour de France :

« On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique avec un étui d'or massif où il y avait une cuiller, une fourchette et un couteau de fin or, garni de diamants et de rubis. »

La toilette de Cendrillon, lorsqu'à l'insu de ses sœurs, et grâce à sa marraine la fée, elle se rend au bal, dans un superbe carrosse, est celle des princesses et des grandes dames qui se croisaient dans la galerie des glaces : « Ses habits furent changés en des habits d'or et d'argent, tout chamarrés de pierreries. »

Qui ne se souvient de la beauté de la robe de *Peau d'Ane*, robe qu'elle avait voulu avoir couleur du soleil, et qui en avait l'éclat, tant elle était couverte de pierreries? « Jamais on n'avait vu rien de si beau et de si artistement ouvré. »

Barbe-Bleue est un homme riche qui a « de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle

d'or et d'argent, des meubles en broderie et des carrosses tout dorés. » Son intérieur est somptueux comme celui d'un fermier général. On ne peut se lasser d'y admirer « le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré, étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eût jamais vues. »

Telle est la peinture du luxe dans les *Contes*. Perrault s'est inspiré de ce qu'il voyait à Paris, à Versailles, chez les grands et les riches qu'il fréquentait.

Y a-t-il une morale dans ces *Contes?* Certainement, et cette morale est conforme à celle que l'on doit présenter à l'enfance. Tout s'arrange, tout finit bien. C'est une permission qu'on accorde aux romanciers et dont on doit user largement dans les contes de fées. Perrault n'y a pas manqué. Il a soin de récompenser la vertu, de protéger l'innocence et de punir le coupable. On ne saurait l'en blâmer.

Le Petit Poucet très intelligent, très adroit, très déluré, est parvenu à amasser du bien. Il est revenu chez ses parents, qui l'ont reçu avec des transports de joie. Il est devenu le bienfaiteur de sa famille. « Il acheta des offices de nouvelle création pour son

père et pour ses frères, et par là il les établit tous et fit parfaitement sa cour en même temps. »

Ses descendants auront continué de faire leur chemin, et obtinrent peut-être des lettres d'anoblissement.

Les méchantes sœurs de Cendrillon sont punies par la haute fortune de celle qu'elles avaient voulu humilier. Devenue princesse, Cendrillon, « aussi bonne que belle », ne songe pas à se venger des mauvais traitements qu'elle avait reçus. « Elle fit loger ses deux sœurs au palais et les maria, dès le jour même, à deux grands seigneurs de la cour. »

Riquet à la Houppe, c'est la supériorité de l'esprit sur la beauté. Deux sœurs, deux princesses, ont l'une la beauté sans l'esprit, l'autre l'esprit sans la beauté.

« Leurs défauts, lisons-nous dans le conte, augmentèrent avec l'âge. La cadette enlaidissait à vue d'œil, et l'aînée devenait plus stupide de jour en jour : ou elle ne répondait rien à ce qu'on lui demandait, ou elle répondait une sottise. Elle était avec cela si maladroite qu'elle n'eût pu ranger quatre porcelaines sur une cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits.

« Quoique la beauté soit d'un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette

l'emportait toujours sur son aînée dans toutes les compagnies. D'abord on allait du côté de la plus belle pour la voir et l'admirer; mais bientôt après on allait à celle qui avait le plus d'esprit, pour lui entendre dire mille choses agréables; et on était étonné qu'en moins d'un quart d'heure l'aînée n'avait plus personne auprès d'elle, et que tout le monde s'était rangé autour de la cadette. L'aînée, quoique fort stupide, le remarqua fort bien; et elle eût donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. »

Il y a presque toujours un prince dans les contes de fée. Il est ordinairement beau comme le jour. Mais il n'en est pas de même de Riquet à la Houppe qui est d'une laideur désagréable; désireux de connaître la princesse dont la beauté lui a été révélée par ses portraits, il vient à elle et demande sa main. Il possède un secret précieux : celui de donner de l'esprit à qui n'en a pas. La princesse, désolée de sa bêtise, devient un peu moins bête dès qu'elle s'attache à lui. Voilà le premier miracle; il est l'ouvrage du cœur. Plus elle aime son mari, plus elle acquiert de l'esprit. La marraine de Riquet à la Houppe lui avait accordé le pouvoir de donner de l'esprit, et lui avait promis qu'il cesserait d'être laid quand il serait parvenu à se faire aimer. Sa prédiction s'est accomplie. La princesse reste belle,

en cessant d'être bête, et Riquet à la Houppe a perdu sa laideur, en gardant son esprit. Il a fallu sans doute l'intervention d'une fée pour en arriver là ; mais cette fiction n'est autre que le triomphe de l'amour conjugal.

Perrault nous reporte au merveilleux, sans lequel la vie est triste et décolorée. Le bonheur de l'enfance se compose de chimères. Plus on a voulu donner aux hommes le goût du réalisme, plus on les a rendus malheureux.

Voltaire, dans un de ses contes, déplore en termes poétiques la disparition de ces gracieuses légendes, de ces fables qui peuplaient le monde au temps des simples et des primitifs :

On a banni les démons et les fées;
Sous la raison, les grâces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'insipidité;
Le raisonner tristement s'accrédite;
On court, hélas! après la vérité.
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite (1).

Ce regret trahit le désenchantement des époques civilisées. Nous ne pouvons ajouter foi aux aventures fabuleuses, aux récits mensongers. Il faut cependant laisser quelquefois revenir les fées proscrites par la raison. Voilà pourquoi le livre de

(1) *Ce qui plaît aux dames.*

Perrault, en les ressuscitant, nous rappelle l'âge heureux où nous demandions à la fiction les plaisirs que ne procurent pas les réalités. Gardons-nous donc de dédaigner ce vieux livre qu'ont feuilleté nos doigts d'enfant. S'il ne nous rend pas les années disparues, il nous ramène vers les chères illusions que le temps emporte avec lui, et nous présente l'image de la vie dans ce qu'elle a de meilleur : les souvenirs d'enfance.

CHAPITRE X

LES FABLES DE FLORIAN

I

Dans la classification littéraire, on assigne à Florian un rang inférieur. Il n'est le premier que parmi les seconds. Ce n'est ni un grand écrivain, ni un poète de génie ; c'est un talent aimable et facile, et, après plus d'un siècle, il apparaît encore avec une gracieuse auréole. Il reste la personnification d'un genre, d'une époque, et dans une galerie de portraits on peut suspendre son image parmi les pastels aux couleurs à demi-effacées, auprès d'une de ces bergères dont un bouquet de roses fleurit le corsage et qui garde, d'un œil distrait, des moutons trop bien peignés. Il appartient par la date de sa naissance, par son tour d'esprit, à ce monde brillant et factice du dix-huitième siècle où les paysages ressemblent à un joli décor d'opéra, où la nature est artificielle comme les personnages, fami-

liers de Trianon, monde qui commence par une idylle et finit par une tragédie.

C'est le règne des utopies, des rêves humanitaires, de la régénération universelle, la vision de l'âge d'or, la préface douce et tendre d'un livre dont les pages furent tachées de sang. Voltaire était roi, et enseignait le rire moqueur à toute une génération convertie à l'incrédulité par la séduction de son esprit. Jean-Jacques Rousseau prêchait à autrui la morale qu'il outrageait par sa vie, et, dangereux apôtre, détruisait tout en voulant tout réformer. La société, bercée par des chimères, s'avançait, souriante, vers le précipice que l'illusion et le mensonge avaient couvert de fleurs.

Florian est le poète inoffensif de cette société dont le pinceau de Lancret et de Watteau nous représente les élégances et les grâces maniérées. Il reflète les idées et les aspirations de son temps, sans exercer sur elles une influence, une direction. Pourquoi la Révolution vint-elle l'éveiller dans ses rêves et troubler son repos? Il ne demandait qu'à couler d'heureux jours, au milieu d'hommes paisibles et vertueux. On lui reprochait de ne pas mettre de loup dans ses bergeries. Les loups sont venus en 93, et Florian a eu le sort de l'agneau.

Son existence fut courte, mais assez digne d'envie, et il n'eut pas trop à se plaindre de la fortune. Issu

d'une famille noble et appauvrie, il naquit en 1755 à Florian, dans le château de ses pères, au pied des Cévennes. Sa mère, Gilette de Salgues, d'origine espagnole, mourut en lui donnant le jour. Il ne se consola jamais de l'avoir perdue, et la privation des sollicitudes maternelles jeta sur sa vie une ombre mélancolique.

Un mot naïf de son enfance peint les sentiments de son cœur ouvert aux affections, à la tendresse. Un petit paysan, son frère de lait, vint se plaindre à lui d'avoir été maltraité par sa mère. « Que tu es heureux, lui dit-il, de pouvoir être battu par ta mère! »

Son oncle, le marquis de Florian, avait épousé une nièce de Voltaire. Conduit par lui à Ferney, il reçut les encouragements de celui qui fascinait son siècle. Voltaire loua la précoce intelligence de l'enfant, qu'il appelait en badinant *Florianet*. Ce surnom aurait pu lui convenir à un âge plus avancé; il exprime la gentillesse de sa nature et la gracilité de son œuvre.

En 1768, Florian entra au service du duc de Penthièvre, en qualité de page. L'excellent prince passait sa vie à faire le bien. Dans sa petite cour de Sceaux et d'Anet, on aurait pu se croire revenu au temps des bonnes fées qui interviennent dans les affaires humaines, et d'un coup de baguette arran-

gent les situations les plus malheureuses ou les plus embrouillées. Il eût fourni le sujet d'une de ces idylles à la mode sous le règne du vertueux roi Louis XVI, où l'on était *sensible*, où l'on s'attendrissait à la pensée de voir s'ouvrir, en réformant la société, une ère de paix éternelle et de pure félicité.

Florian était l'homme d'une pareille cour, et il dut y puiser beaucoup des sentiments que traduisent ses écrits. Il eut bientôt conquis les bonnes grâces de son prince, qu'il charmait par sa douceur et amusait par son esprit. Il obtint, grâce à lui, une lieutenance dans le régiment de dragons de Penthièvre et suivit la carrière des armes, qui répondait aux traditions de sa famille. Nous ne nous figurons pas Florian guerrier. Il n'avait certainement du dragon que l'uniforme ; mais il aimait l'éclat de cet uniforme et confesse ingénument le plaisir qu'il éprouva à en être revêtu pour la première fois. « Je me regardais dans toutes les glaces, a-t-il dit ; j'étais occupé de savoir si j'avais l'air d'un officier ; ma cocarde faisait le bonheur de ma vie. »

En garnison à Maubeuge, il venait passer ses congés à Paris et consacrait ses loisirs à la poésie. La plume l'attirait plus que l'épée, et nous ne sommes pas surpris de le voir quitter le régiment.

Nous le retrouvons auprès du duc de Penthièvre, dont il est devenu gentilhomme ordinaire. Favori du prince, il est le distributeur de ses aumônes. Il l'égaye par des pièces de théâtre où il est à la fois auteur et acteur. Il se livre sans contrainte à son goût pour les lettres. Il aborde le roman dans *Galathée*, imitation de Cervantès; dans *Estelle et Némorin* (1788), pastorale qui n'eut pas le succès qu'on aurait pu attendre. On approchait des grandes catastrophes ; la fièvre politique surexcitait les esprits, et les bergers faisaient place aux tribuns.

Florian, l'oreille fermée aux bruits des événements, continuait d'écrire et de rimer. Il s'essaye dans tous les genres, passe du roman au théâtre, publie des *nouvelles*, des *contes*, puis des poèmes : *Ruth, Tobie*, couronnés par l'Académie, où il vient s'asseoir parmi les immortels. Tout lui souriait; mais l'horizon politique devenait de plus en plus sombre. En 1791, tour à tour poète et historien, il fait paraître un nouveau poème : *Gonzalve de Cordoue*, suivi d'un précis historique sur les Maures. Enfin, ses *Fables* sont imprimées en 1792. Les circonstances ne leur étaient guère favorables. Le grand drame qui se jouait en France occupait l'attention qu'en des jours heureux on accordait aux fictions.

Florian aurait dû être épargné par la Révolution,

qui n'avait rien à craindre de lui. Mais à cette époque, tout le monde était suspect. Florian avait été le serviteur et le familier d'un prince; par sa naissance il appartenait à l'aristocratie. C'était assez pour le désigner. La popularité dont il jouissait à Sceaux, où il s'était retiré, ne le protégea pas contre la tyrannie jacobine. Il fit vainement une profession de foi républicaine dans une chanson intitulée *le Nom de frère*, sur l'air de la *Carmagnole*, où on lit, entre autres couplets :

Sur ma guitare assez longtemps
J'ai chanté les tendres amants;
Chantons la liberté,
La sainte égalité,
Et le doux nom de frère.
Soyons unis,
Mes amis.
Disparaissez, titres si vains
Qu'enfanta l'orgueil des humains.
Le seul que l'on chérit,
Le seul qui nous suffit,
C'est le doux nom de frère.
Soyons unis,
Mes amis (1).

On ne s'attendait pas à trouver en Florian un héros. Mais on regrette de voir sa muse, coiffée du

(1) C.-A. Dalban, *Paris en* 1794 *et en* 1795, p. 413.

bonnet rouge, afficher un civisme dicté par la peur. Il faut convenir que la fraternité, la liberté, l'égalité ont inspiré à l'auteur d'*Estelle* ses plus mauvais vers. Il a beau vouloir hurler avec les patriotes, sa voix n'exhale qu'un son triste et doux comme un bêlement plaintif.

On douta de la sincérité de ses sentiments républicains, et un ordre signé Saint-Just le fit incarcérer dans la prison de Port-Libre, dont le nom était une ironie. Arrêté au mois de juin 1794, il fut délivré après le 9 thermidor, par l'intervention de Boissy d'Anglas. Sa captivité avait duré deux mois à peine; mais sa santé était mortellement atteinte par les émotions. En proie à d'horribles hallucinations, il voyait passer et repasser les spectres des victimes immolées sur l'échafaud, la tête charmante et ensanglantée de l'infortunée princesse de Lamballe, belle-fille du duc de Penthièvre, et dont il avait vu de près le filial dévouement et la grâce touchante. Redevenu libre, il se croyait encore dans la sombre nuit des prisons et entendait retentir l'appel des condamnés.

Pauvre *Florianet!* Il ne put résister à tant de secousses, et s'éteignit à Sceaux, le 13 septembre 1794, âgé de trente-neuf ans.

Sa vie littéraire avait été féconde. Il a beaucoup écrit, et les lecteurs ne lui ont pas manqué. Traduit

dans toutes les langues, ses œuvres complètes ont eu cinquante éditions, et ses *Fables* seules ont eu cent fois les honneurs de la réimpression. C'est par elles surtout qu'il a survécu, car on ne lit plus guère ses romans, et ses comédies (1) sont oubliées.

Comme fabuliste, il a conquis une place qu'il serait injuste de lui contester. Il a eu la mauvaise fortune de venir après La Fontaine. Parler de la fable, c'est nommer celui qui, sans créer le genre, l'a illustré par ses chefs-d'œuvre et restera sans rival. On ne peut comparer Florian à son redoutable devancier que pour l'humilier, et pour reconnaître à La Fontaine une supériorité qui n'a pas besoin d'être démontrée. Il y a entre eux toute la distance du génie au talent, toute la différence de deux caractères opposés, de deux époques dissemblables.

La Fontaine est l'homme de la nature; Florian est homme de cour ; il a les défauts du dix-huitième siècle; il n'a ni la saveur originale, ni la gaieté malicieuse de l'immortel « bonhomme » . Les bêtes de La Fontaine parlent; celles de Florian raisonnent. La Fontaine connaissait les animaux qu'il met en scène; il avait vécu près d'eux, il les avait

(1) *Les Deux Billets, — Le bon Ménage, — Le bon Père, — La bonne Mère et le bon Fils, — Jeannot et Colin, — Les Jumeaux de Bergame, — Héro et Léandre, — Le Baiser, — Blanche et Vermeil.*

étudiés avec amour. Florian ne les a vus qu'avec les yeux d'un gentilhomme ordinaire de la chambre ; il les a moins bien compris et moins aimés. Ses meilleures fables ne sont pas celles où il fait figurer les bêtes, mais où il introduit les hommes.

Dans un certain nombre d'entre elles, il vise les institutions, la société, car de son temps le goût des réformes envahissait la littérature. Ce sont celles qu'on pourrait appeler les fables politiques, comme, par exemple, *le Calife*, leçon faite aux rois qui seraient tentés d'abuser de leur puissance, fable qui, sous des noms différents, est l'histoire du grand Frédéric et du meunier de Sans-Souci. Telle encore la fable *le Rossignol et le Prince*. Un jeune prince s'étonne de voir fuir devant lui, dans les bois, le mélodieux rossignol, tandis que son palais est rempli de moineaux. Son gouverneur en tire une morale appropriée à l'héritier d'un trône :

> Les sots savent tous se produire.
> Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

L'*Éducation du lion* nous montre le roi des animaux donnant pour précepteur à son fils un chien qui, nouveau Mentor, instruit le nouveau Télémaque dans l'art de régner vertueusement. Le lionceau ne se sert de ses griffes que pour sauver la vie à son pédagogue, attaqué par un tigre, et le chien

ramène au roi son élève dont il se sépare en pleurant, mais avec l'espoir que son règne sera celui du meilleur des lions.

Le roi Alphonse est aussi une fable humanitaire. Un roi astronome, tout occupé de découvrir des habitants dans la lune, est suivi par un pauvre qui, renouvelant en vain sa requête, le tire à la fin par son manteau, et lui dit :

Ce n'est pas de là haut, c'est des lieux où nous sommes
Que Dieu vous a fait souverain.
Regardez à vos pieds : là vous verrez des hommes,
Et des hommes manquant de pain.

Même morale dans *le Laboureur de Castille*, où l'on conseille aux rois de fonder leur pouvoir sur l'amour de leurs sujets. Un prince errant et détrôné rencontre un laboureur qui, reconnaissant en lui les vertus d'un monarque, lui offre sa personne et ses douze fils pour reconquérir son trône. Ils s'embrassent, en versant des larmes d'attendrissement, et la fortune se déclare en faveur du prince, qui, remonté sur le trône, n'oublie pas ce qu'il doit à l'homme des champs.

Le Renard déguisé est un peu parent de ceux de La Fontaine. Il a beaucoup d'esprit, et, fatigué de vivre à la cour, où l'on ne rétribue jamais ses services, il s'en va trouver son grand-père, un vieux renard,

plein d'expérience, qui lui conseille de retourner à la cour, affublé de la dépouille d'un blaireau. Le stratagème réussit. Personne ne le reconnaît, et il tarde pas à obtenir les faveurs qu'on lui avait refusées. Il revient en grand équipage chez son grand-père, qui le félicite de sa haute fortune et lui dit :

Mon ami, chez les grands quiconque voudra plaire,
Doit d'abord cacher son esprit.

On a souvent discuté la morale de La Fontaine. Il n'est pas difficile de trouver et de comprendre celle de Florian. Loin de se cacher, elle se montre, et l'on pourrait dire qu'elle se montre trop, tant l'intention de moraliser est évidente.

Florian, fabuliste, est volontiers prédicateur. Il nous prêche les vertus, la bonté, l'humanité. Sa morale, un peu langoureuse, s'exprime par des sentences comme celle-ci :

L'asile le plus sûr est le sein d'une mère (1).

Dans une de ses fables (2), le chien dit à la brebis :

Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire.

Un autre chien ne s'est pas conformé à ce pré-

(1) *La Mère, l'Enfant et les Sarigues*
(2) *Les Brebis et le Chien.*

l'expression ! Celle de Florian a quelque chose de languissant ; elle n'a rien de frappant ni d'élevé. C'est le thym qui tire la conclusion ; il est juge et partie. La vérité qu'il énonce aurait besoin d'une autre sanction.

La Fontaine, en opposant le chêne au roseau, a rendu le contraste plus saisissant entre la grandeur altière et l'obscurité de la condition. Il a recours à la leçon éloquente des événements, et c'est le ciel qui se charge de confondre l'orgueil.

Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Par cette superbe image, le poète, décrivant la hauteur et la majesté du chêne, fait paraître sa chute plus terrible et plus vengeresse. Arrêtons-nous. Ce serait procurer un trop facile triomphe à La Fontaine.

Avec *le Bonhomme et le Trésor,* nous revenons à Florian. C'est l'histoire d'un homme heureux de la médiocrité. Mais il trouve un trésor, et avec lui perd tout son bonheur. Il devient ambitieux et dur.

Il ne recouvre sa félicité première qu'en distribuant son or à tous les habitants du village, et le fabuliste conclut :

Soyons contents du nécessaire
Sans jamais souhaiter de trésors superflus.
Il faut les redouter autant que la misère :
Comme elle ils chassent les vertus.

Quelle leçon plus vive et plus piquante contre la richesse dans *le Savetier et le Financier!* Les personnages y appartiennent à la vie réelle; nous croyons les avoir connus. Ceux de Florian sont les êtres imaginaires d'un conte moral et trahissent la fiction.

La fable *l'Écureuil, le Chien et le Renard* nous présente un vieux renard au pied d'un chêne où s'est réfugié un écureuil, tandis qu'un chien danois, son ami, s'est logé dans le creux de l'arbre pour y passer la nuit.

Le renard dit à l'écureuil :

Ami, pardonnez, je vous prie,
Si de votre sommeil je viens troubler le cours;
Mais le pieux transport dont mon âme est remplie
Ne peut se contenir : je suis votre cousin
Germain;
Votre mère était sœur de feu mon digne père.
Cet honnête homme, hélas ! à son heure dernière,
M'a tant recommandé de chercher son neveu
Pour lui donner moitié du peu
Qu'il m'a laissé de bien ! Venez donc, mon cher frère,

cepte. Ayant étranglé un loup qui emportait un agneau, il n'a pas résisté à la tentation de manger l'agneau, puis la mère venue à son secours. Condamné à mort, il témoigne le plus édifiant repentir, et termine ainsi sa confession publique :

Apprenez tous, du moins, en me voyant mourir,
Que la plus légère injustice
Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord,
Et que dans le chemin du vice
On est au fond du précipice
Dès qu'on met un pied sur le bord (1).

Le villageois a réalisé le souhait de Virgile :

O fortunatos nimium sua si bona norint
Agricolas!

Il n'envie personne, il est heureux de sa condition, et dit au savant, étonné de sa sagesse :

J'aime et je suis aimé, mon âme est tendre et pure,
Et toujours selon ma mesure
Ma raison sait régler mes vœux.
J'observe et je suis la nature,
C'est mon secret pour être heureux (2).

Le secret a été perdu, et l'on ne semble pas près de revenir à cet idéal de la vie champètre. Ce bon-

(1) *Le Chien coupable.*
(2) *Le Savant et le Fermier.*

heur, chanté par les poètes, n'a peut-être jamais existé que dans les idylles.

II

Il n'est que trop aisé de prouver que Florian est inférieur à La Fontaine Mais son infériorité apparaît surtout dans les fables où il cherche à l'imiter, en traitant les mêmes sujets. Lisons la fable *le Lierre et le Thym* :

Que je te plains, petite plante,
Disait un jour le lierre au thym :
Toujours ramper, c'est ton destin ;
Ta tige chétive et tremblante
Sort à peine de terre ; et la mienne dans l'air,
Unie au chêne altier que chérit Jupiter,
S'élance avec lui dans la nue.
Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue ;
Je ne puis sur ce point discuter avec toi :
Mais je me soutiens par moi-même ;
Et sans cet arbre, appui de ta faiblesse extrême,
Tu ramperais plus bas que moi.

C'est l'idée et la morale de la fable célèbre : *le Chêne et le Roseau*. Mais combien les deux fables diffèrent l'une de l'autre par l'imagination, par

Venez par un embrassement
Combler le doux plaisir que mon âme ressent.

L'écureuil, qui n'est pas dupe, lui répond :

Je meurs d'impatience
De vous embrasser, mon cousin;
Je descends, mais pour mieux lier la connaissance,
Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,
Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance.
Il dort dans ce trou-là; frappez un peu. Je pense
Que vous serez charmé de le connaître aussi.

Le renard, croyant trouver une victime, frappe l'arbre d'où sort le chien qui l'étrangle, et la morale, la voici :

Ceci prouve deux points : d'abord qu'il est utile
Dans la douce amitié de placer son bonheur,
Puis qu'avec de l'esprit il est toujours facile
Au piège qu'il nous tend de surprendre un trompeur.

L'imitation de la fable *le Coq et le Renard* est visible. Mais l'avantage reste encore à La Fontaine. Le vieux coq s'est bien gardé de répondre à l'invitation perfide du renard; il l'a mis en fuite en lui signalant sur la route deux lévriers. Il a ri de sa peur et nous en a fait rire avec lui,

Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

L'écureuil ne nous a pas divertis par la mort du renard; le coq, au contraire, nous a égayés en jetant le ridicule sur un ennemi renommé par son astuce.

Celui qui a tendu tant de pièges ne nous touche pas par sa mort; mais il nous amuse par sa frayeur et sa crédulité, et nous aimons encore mieux le renard dupe que victime.

La fable *le Lapin et la Sarcelle* est une apologie de l'amitié qui rappelle, en restant bien au-dessous d'elle, la fable de la Fontaine : *le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat*, dont Florian s'est évidemment inspiré. Il a su cependant orner son récit de gracieux détails, et le sujet répondait trop bien à la nature de ses sentiments et de son esprit pour ne pas lui porter bonheur.

Ne poursuivons pas un parallèle qui ne serait ni juste ni généreux, et au lieu de juger Florian dans les fables où il a été imitateur, voyons plutôt celles où il a su garder son originalité, et où il est capable de plaire en restant lui-même.

Le Bœuf, le Cheval et l'Ane nous font assister à une dispute de préséance où trois hommes sont pris pour arbitres. Un maquignon, Normand, décerne le premier rang au cheval; un meunier se prononce en faveur de l'âne, et le troisième, un laboureur, accorde son suffrage au bœuf.

Quoi ! reprend le coursier écumant de colère,
Votre avis n'est dicté que par votre intérêt!
Eh ! mais, dit le Normand, par qui donc, s'il vous plaît?
N'est-ce pas le code ordinaire?

Il y a une moralité piquante et vraie dans *les Deux Voyageurs*. Thomas a trouvé une bourse pleine de louis qu'il a refusé de partager avec son ami Lubin. Soudain ils rencontrent des voleurs. Lubin s'enfuit sans lui porter secours, et Thomas n'a plus qu'à laisser prendre sa bourse.

Qui ne songe qu'à soi quand la fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.

Colin s'ennuyait de surveiller les vaches de son père, et le garde était las de son métier. Ils échangent leurs professions. Mais Colin, mauvais tireur, manque un chevreuil et tue son chien, tandis que le garde s'est endormi, laissant errer les vaches, qui sont volées. C'est l'application du vieil adage : A chacun son métier, les vaches seront bien gardées (1).

Une abeille est venue se poser sur les lèvres de Chloé, qui jette les hauts cris et appelle à son secours Marthon, sa soubrette, pour l'écraser. Heureusement l'abeille sait parler le langage de la flatterie :

Pardonnez mon erreur;
La bouche de Chloé me semblait une rose.
Et j'ai cru... Ce seul mot à Chloé rend ses sens.
Faisons grâce, dit-elle, à son aveu sincère.
D'ailleurs, sa piqûre est légère;
Depuis qu'elle te parle, à peine je la sens.

Que ne fait-on passer avec un peu d'encens !

(1) *Le Vacher et le Garde-chasse.*

Les hommes ont besoin les uns des autres, et leur meilleur appui est la réciprocité des services.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.

La Fontaine l'a dit (1), et Florian confirme cette vérité dans une de ses plus jolies fables (2). Le paralytique ne pouvait marcher ; l'aveugle avait besoin d'être conduit. Il a proposé au perclus d'associer leurs destinées :

A nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes, et vous des yeux :
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide.
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés.
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

On ne saurait imaginer une plus ingénieuse société de secours mutuels. Ici Florian n'emprunte à personne ; il ne doit rien qu'à lui-même.

Sous une forme railleuse, il y a toute une leçon donnée par *le Charlatan* attirant la foule sur le pont Neuf, au moyen d'une poudre merveilleuse qui procure tous les biens et guérit de tous les maux :

Avec ma poudre, il n'est rien dans la vie
Dont bientôt on ne vienne à bout.

(1) *L'Ane et le Chien.*
(2) *L'Aveugle et le Paralytique.*

Par elle on obtient tout, on sait tout, on fait tout.
C'est la grande encyclopédie.
Vite, je m'approchai pour voir ce beau trésor...
C'était un peu de poudre d'or.

Le Crocodile et l'Esturgeon mettent en présence la méchanceté sans remords et la bonté naïve et confiante. Le crocodile, apercevant deux enfants sur le rivage du Nil, en a dévoré un, pendant que l'autre s'enfuyait. Le « saint homme d'esturgeon » entend le monstre exhaler du fond des eaux des soupirs et des sanglots. Il croit à son repentir et lui crie :

Malheureux ! manger un enfant !
Mon cœur en a frémi ; j'entends gémir le vôtre...
Oui, répond l'assassin, je pleure en ce moment
Du regret d'avoir manqué l'autre.

Voici une fable dont la gaieté piquante contraste avec la fadeur souvent reprochée à Florian. C'est une véritable scène de comédie où les rôles sont remplis par des animaux :

Un vieux renard cassé, goutteux, apoplectique,
Mais instruit, éloquent, disert
Et sachant très bien sa logique,
Se mit à prêcher au désert.
Son style était fleuri, sa morale excellente.
Il prouvait en trois points que la simplicité,
Les bonnes mœurs, la probité,
Donnent à peu de frais cette félicité
Qu'un monde imposteur nous présente
Et nous fait payer cher sans la donner jamais.

Notre prédicateur n'avait aucun succès ;
Personne ne venait hors cinq ou six marmottes,
Ou bien quelques biches dévotes
Qui vivaient loin du bruit, sans entour, sans faveur,
Et ne pouvaient pas mettre en crédit l'orateur.
Il prit le bon parti de changer de matière,
Prêcha contre les ours, les tigres, les lions,
Contre leurs appétits gloutons,
Leur soif, leur rage sanguinaire.
Tout le monde accourut alors à ses sermons :
Cerfs, gazelles, chevreuils y trouvaient mille charmes;
L'auditoire sortait toujours baigné de larmes,
Et le nom du renard devint bientôt fameux.
Un lion, roi de la contrée,
Bonhomme au demeurant, et vieillard fort pieux,
De l'entendre fut curieux.
Le renard fut charmé de faire son entrée
A la cour : il arrive, il prêche, et cette fois,
Se surpassant lui-même, il tonne, il épouvante
Les féroces tyrans des bois,
Peint la faible innocence à leur aspect tremblante,
Implorant chaque jour la justice trop lente
Du maître et du juge des rois.
Les courtisans, surpris de tant de hardiesse,
Se regardaient sans dire rien,
Car le roi trouvait cela bien.
La nouveauté parfois fait aimer la rudesse.
Au sortir du sermon, le monarque, enchanté,
Fit venir le renard : Vous avez su me plaire,
Lui dit-il, vous m'avez montré la vérité;
Je vous dois un juste salaire;
Que me demandez-vous pour prix de vos leçons?
Le renard répondit : Sire, quelques dindons (1).

(1) *Le Renard qui prêche.*

Par la forme et l'intention, cette fable se rapproche de la satire. Elle nous transporte dans la chapelle de Versailles, pendant un sermon prêché à la Cour, devant Louis XIV vieillissant et repenti.

Dans chacun des animaux nous reconnaissons un type humain.

L'esprit piquant, le naturel dont toutes les fables de La Fontaine nous offrent des exemples si variés, sont ce qui manque à la plupart de celles de Florian. Leurs défauts ne proviennent pas seulement de l'infériorité du talent, mais de l'époque, qui prête aux choses les plus simples sa grâce un peu mièvre, et n'a plus ni l'originalité ni la vigueur qu'on trouve dans les productions du dix-septième siècle.

Florian correspondit au goût et aux idées de ses contemporains, et sut se distinguer de la foule des écrivains par la flexibilité d'un esprit qui aborda bien des genres, et s'est montré supérieur dans la fable, où il est effacé par celui dont le génie demeure sans rival.

Trop vanté peut-être en son temps, il a été trop déprécié par le nôtre. Soyons à la fois moins élogieux et moins sévères. Rendons justice aux qualités de son talent. Il n'a pas gravi les sommets atteints par le génie; il reste dans les vallons aux prés verdoyants et y promène sa rêverie. Il n'a pas le vol

de l'aigle, mais le joli ramage qu'on aime à entendre dans les bois. S'il n'a pas la force, il a la grâce, des dons heureux, des pensées qui jaillissent d'une source abondante. Son œuvre morale exhale le parfum des âmes délicates. Dans le temple de nos gloires littéraires, il n'a pas droit à un autel, mais il mérite une couronne de fleurs.

CHAPITRE XI

LE SENTIMENT DE LA NATURE AUX DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES

I

Le sentiment de la nature a existé dans tous les temps; mais il a revêtu des formes différentes selon les époques et selon le caractère des écrivains.

Virgile, dans les *Géorgiques* et les *Bucoliques*, Bion et Théocrite dans leurs idylles, ont été les poètes des champs, et, avant eux, Homère avait décrit la nature avec la simplicité de son génie.

Chez les poètes de l'antiquité, la nature est souvent chargée des ornements de la mythologie. La fable y intervient parmi les paysages; la poésie descriptive se borne à des traits rapides, à de légères esquisses; elle s'attache plus aux personnes qu'aux choses inanimées.

Horace, en maint endroit de ses épîtres et de ses satires, parle des charmes de la vie champêtre, de

sa maison de Tusculum où il invite ses amis à venir, loin du tumulte de Rome, boire le vin de Falerne. Il s'écrie dans un transport lyrique : « O campagne, quand te reverrai-je ! »

O rus, quando ego te adspiciam !

C'est là, sans doute, un souhait de poète désireux de trouver l'ombre et la liberté propices aux inspirations et aux rêveries.

Le sentiment de la nature s'alliait, chez les anciens, aux goûts, aux habitudes de la vie simple, et il était impossible qu'il ne s'éveillât pas en Grèce et sous le ciel de l'Italie. Plus la civilisation a perfectionné la vie matérielle, plus on s'est éloigné de l'amour et de la contemplation de la nature.

Les siècles les plus lettrés, les plus brillants par les œuvres de la pensée ne sont pas ceux où domine l'observation du monde extérieur. Aussi ne sommes-nous pas surpris de voir le sentiment de la nature occuper peu de place au dix-septième siècle, où les génies de Corneille, de Racine, de Molière sont voués au théâtre. Ce sentiment n'apparaît guère non plus au dix-huitième siècle, dont la faveur se partage entre les idées philosophiques, le goût des choses de l'esprit et les élégances artificielles.

La poésie pastorale eut la prétention de peindre la nature; mais ce n'est le plus souvent qu'une nature de convention, parée des faux brillants d'une

rhétorique consacrée. Cette poésie nous fait asseoir sur les rives fleuries d'un ruisseau, attache des nœuds de ruban à toutes les houlettes, et à force d'idéaliser la vie champêtre, elle ne nous en présente que la fiction.

Nous en retrouvons une image dans les œuvres de Racan, l'auteur des *Bergeries*. Les fleurs, les chalumeaux étaient les accessoires indispensables de la nature printanière, telle qu'il la décrit en ces vers :

Enfin la neige et la glace
Font à la verdure place;
Enfin le beau temps reluit :
Et Philomèle assurée
De la fureur de Térée,
Chante aux forest jour et nuit.

Déjà les fleurs qui bourgeonnent
Rajeunissent les vergers;
Tous les échos ne résonnent
Que de chansons de bergers...

Les moissons dorent les plaines,
Le ciel est tout de saphyrs,
Le murmure des fontaines
S'accorde au bruit des zéphyrs...

Ces belles fleurs que nature
Dans les campagnes produit,
Brillent parmy la verdure
Comme des astres la nuit..... (1).

(1) *La Venue du Printemps*

Dans les stances si connues qui commencent ainsi :

Tircis, il faut songer à faire la retraite,

Racan vante le bonheur de l'homme des champs :

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envy les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Tantost il se promène au long de ces fontaines
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons;
Tantost il se repose avecque des bergères
Sur des licts naturels de mousse et de fougères
Qui n'ont d'autres rideaux que l'ombre des buissons.

Ces pastorales manquent de vérité; c'est là leur défaut. Les villageois semblent n'avoir jamais rien à faire qu'à respirer le parfum des fleurs et à regarder l'émail des prairies, et l'on nous peint une félicité idéale qui n'existe pas plus aux champs qu'ailleurs.

Les *Églogues* de Segrais renferment des vers heureux et rappellent la manière des anciens. Mais ses Tircis, ses Aminte, ses Timarète ne sont pas des personnages rustiques; ce sont des familiers de l'hôtel de Rambouillet. Ce n'est pas non plus la vraie nature que celle des *Idylles* de Mme Deshoulières.

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais;
Les prés font éclater les couleurs les plus vives,
Et dans leurs humides palais
L'hiver ne retient plus les naïades captives.
Les bergers, accordant leur musette à leurs voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante;
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits.
Mille et mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois :
Où brillaient les glaçons on voit naître les roses (1).

On reconnaît dans cette image du printemps les formes convenues de la poésie pastorale, continuant la tradition mythologique. Les idylles intitulées *l'Hiver, le Ruisseau, la Solitude,* sont plus raisonneuses que descriptives; les spectacles de la nature y sont pour Mme Deshoulières matière à réflexions morales; elle rapporte tout à l'homme.

Ne demandons pas à Boileau d'aimer et de peindre la nature. Boileau est un Parisien qui ne voit la campagne que dans son jardin d'Auteuil, qu'il fait rimer avec *chèvrefeuil* (2). Son épître intitulée *La campagne et la ville* fut écrite non loin de Paris, dans le voisinage de la Roche-Guyon. Les descriptions champêtres y sont rares et ont plus de correction que de couleur.

(1) *Les Oiseaux.*
(2) Epître XI. A son jardinier.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forme vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés
Et de noyers souvent du passant insultés.

Plus loin, il nous raconte sa vie à la campagne :

Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries;
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui.

Nous voilà prévenus. Boileau lisait en se promenant à la campagne; mais il n'ouvrait pas le livre de la nature qu'il avait sous les yeux. Il songeait moins à regarder le paysage qu'à trouver la rime.

Tout autre est La Fontaine. Il a aimé la nature, et il l'a observée en étudiant les mœurs des animaux qu'il met en scène dans ses fables. Il faut seulement remarquer que la Champagne, son pays natal, n'offrit à ses yeux que de tristes aspects, qu'il voyagea peu et ne s'éloigna guère des environs de Paris et de Versailles, vivant dans les demeures seigneuriales où il recevait l'hospitalité.

Dans ces beaux vers sur la vie champêtre, le sentiment de la nature s'exprime à la façon classique des poètes anciens :

Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais
Loin du monde et du bruit goûter l'ombre et le frais ?
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles ?
Quand pourront les neuf sœurs, loin des Cours et des villes,
M'occuper tout entier et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie.
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie.
Je ne dormirai point sous de riches lambris ;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand viendra le moment d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins et mourrai sans remords (1).

Les fables ne comportaient pas de longues descriptions de la nature ; les bêtes y occupent la place principale, et les paysages, les choses rustiques ne sont que le décor du théâtre où les animaux deviennent les acteurs de la comédie humaine. Les eaux, les arbres, les prés, sont dessinés en

(1) Le *Songe d'un habitant du Mogol.*

quelques traits et entrevus dans le fond du tableau. Lorsque le héron « côtoie une rivière »,

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours (1).

S'il faut peindre le chêne, la noblesse des images, la poésie des expressions correspondront à la majesté de l'arbre séculaire :

Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts (2).

Ailleurs, c'est un pin antique,

Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprète,

et dont « le tronc caverneux » est « miné par le temps » (3).

La forêt a une âme; elle gémit de se voir dépouillée par la main du bûcheron qui a besoin d'un manche pour sa cognée, dont il se sert ensuite contre sa bienfaitrice, immolant

Maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes (4).

Pour nous montrer des chèvres, le poète nous conduit dans un site agreste,

(1) *Le Héron.*
(2) *Le Chêne et le Roseau.*
(3) *Les Souris et le Chat-huant.*
(4) *La Forêt et le Bûcheron.*

Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices (1).

Rien de plus simple et de plus vrai que cette description d'un jardin de village dont le propriétaire est un « demi-bourgeois, demi-manant » :

Un jardin assez propre et le clos attenant.
Il avait de plant vif fermé cette étendue :
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne et force serpolet (2).

Le jardin est sous nos yeux; il apparaît dans ces petits détails d'une grâce familière.

Le printemps est défini d'un mot poétique; c'est la saison

Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie (3).

Voulons-nous voir un effet de soleil couchant ou de soleil levant dans les bois? Nous n'avons qu'à suivre La Fontaine transformé en chasseur :

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,

(1) *Les Deux Chèvres.*
(2) *Le Jardinier et son Seigneur.*
(3) *Le Cheval et le Loup.*

Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient et de thym parfumaient leur banquet (1).

De semblables tableaux nous ramènent à la nature dont s'éloignent les lieux communs et les fades peintures de la poésie pastorale. Au lieu du berger élégamment vêtu et qui compose des madrigaux, nous avons le vrai paysan, le paysan du Danube :

Son menton nourrissait une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché;
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon de poil de chèvre
Et ceinture de joncs marins.

La Fontaine a eu le sentiment et l'amour du pittoresque. Aussi a-t-il été peintre et paysagiste, au lieu d'être poète de bucolique. Le réalisme de ses descriptions n'est jamais la laideur, et il relève la vulgarité des choses par le charme et la grâce des images.

Comme lui Mme de Sévigné a aimé la nature; elle l'a aimée à la campagne, dans sa terre des

(1) *Les Lapins.*

Rochers, dans ses bois où elle se plaisait à planter elle-même des arbres et à tracer des allées (1). Elle jouit du chant de oiseaux (2), d'une journée de printemps à Livry, d'où elle écrit :

« Nous avons tempéré le brillant de Carême prenant avec la feuille morte de cette forêt. Il y a fait le plus beau temps du monde ; les jardins fort propres, la vue belle et un bruit d'oiseaux qui commencent déjà d'annoncer le printemps qui nous a paru plus beau que les vilains cris des rues de Paris (3). »

Elle admire les nuances variées des feuilles d'automne :

« Je suis venue ici (à Livry) achever les beaux jours et dire adieu aux feuilles ; elles sont encore toutes aux arbres ; elles n'ont fait que changer de couleur : au lieu d'être vertes, elles sont aurores, et de tant de sorte d'aurore que cela compose un brocart d'or riche et magnifique que nous voulons trouver plus beau que du vert, quand ce ne serait que pour changer (4). »

(1) « Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante... Tout de bon, rien n'est si beau que ces allées que vous avez vues naître. » (Lettre du 31 mai 1671.)

(2) « Je vins ici (à Livry) où je trouvai le triomphe du mois de mai... Le rossignol, le coucou, la fauvette.

Dans nos forêts est ouvert le printemps.

(Lettre du 29 avril 1671.)

(3) Livry, mercredi des Cendres, 1680.

(4) 2 novembre 1677.

C'est encore de Livry qu'elle adresse ces lignes à Mme de Grignan :

« Je quitte ce lieu à regret, ma fille; la campagne est encore belle; cette avenue et tout ce qui était désolé des chenilles, et qui a pris la liberté de repousser avec votre permission, est plus vert qu'au printemps dans les plus belles années; les petites et les grandes palissades sont parées de ces belles nuances de l'automne dont les peintres font si bien leur profit; les grands ormes sont un peu dépouillés, et l'on n'a point de regret à ces feuilles picotées; la campagne en gros est encore toute riante... (1) »

Au milieu même de l'hiver, en Bretagne, le spectacle de la nature est un plaisir pour ses yeux :

« Ces bois sont présentement tout pénétrés du du soleil quand il en fait; un terrain sec et une place *madame* où le midi est à plomb, et au bout d'une grande allée où le couchant fait des merveilles (2). »

« Ne vous représentez point que je suis dans un bois obscur et solitaire avec un hibou sur ma tête; ce n'est point ce qu'on pense; rien ne se passe plus insensiblement qu'un hiver à la campagne; cela n'est affreux que de loin (3). »

« Point de neige, point de verglas, un beau

(1) 2 novembre 1679.
(2) 30 novembre 1689.
(3) 4 décembre 1689.

soleil, je me promène tous les jours; rien n'est défiguré dans ces bois : tout y est si bien planté, si bien rangé qu'il semble que les feuilles ne soient tombées que pour faire que le soleil éclaire toutes ces allées(1). »

Les voyages lui fournissent l'occasion d'observer et de décrire les contrées qu'elle parcourt es paysages normands la ravissent :

« Il y a onze lieues de Rouen à Pont-Audemer; nous y sommes venues coucher. J'ai vu le plus beau pays du monde; j'ai vu toutes les beautés et les tours de cette Seine pendant quatre ou cinq lieues, et les plus agréables prairies du monde; ses bords n'en doivent rien à ceux de la Loire; ils sont gracieux, ornés de maisons, d'arbres, de petits saules, de petits canaux qu'on fait sortir de cette grande rivière; en vérité, cela est beau; je ne connaissais point la Normandie ; je l'avais vue trop jeune (2). »

La Fontaine et Mme de Sévigné peignent la nature avec des couleurs vraies ; ils l'ont vue et aimée telle qu'elle est. Ce n'est pas cette impression que donne la lecture de Fénelon dans ses descriptions où domine la recherche littéraire, et où il s'est visiblement inspiré des anciens :

« Les doux zéphyrs conservaient en ce lieu,

(1) 18 décembre 1689.
(2) 2 mai 1689.

malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal. Mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts dont la grotte était environnée. Là on trouvait un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur qui se renouvelle dans toutes les saisons répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois semblait couronner ces belles prairies, et formait une nuit que les rayons du soleil ne pouvaient percer. Là, on n'entendait jamais que le chant des oiseaux ou le bruit d'un ruisseau qui, se précipitant du haut d'un rocher, tombait à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyait au travers de la prairie.

« La grotte de la déesse était sur le penchant d'une colline. De là on découvrait la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers où elle se brisait en gémissant et élevait ses vagues comme des montagnes. D'un autre côté, on voyait une rivière où se formaient des îles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers qui portaient leurs têtes superbes dans les nues. Les divers canaux qui formaient ces îles semblaient se jouer dans la campagne. Les uns roulaient leurs eaux claires avec rapidité;

d'autres avaient une eau paisible et dormante; d'autres par de longs détours revenaient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et semblaient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apercevait de loin des collines et des montagnes qui se perdaient dans les nues, et dont la figure bizarre formait un horizon à souhait pour le plaisir des yeux (1). »

La mer, les cours d'eau, les montagnes, sont réunis dans ce tableau. Mais c'est une nature idéale, poétisée; il s'agit du séjour d'une déesse, de Calypso. Le pinceau de Fénelon est tellement imprégné du coloris de l'antiquité, qu'il ne décrit guère autrement les pays connus, comme par exemple le midi de l'Espagne, dont il parle en ces termes :

« Les hivers y sont tièdes et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchissants qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins et d'autres arbres tou-

(1) *Télémaque*, liv. I.

jours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines, recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays; mais les habitants, simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme (1). »

Il y a plus de réalisme dans cette description de l'île de Crète :

« De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égalaient les villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du diligent laboureur ne fût imprimée; partout la charrue avait laissé de creux sillons : les ronces, les épines et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons, où les troupeaux de bœufs mugissaient dans les gras herbages le long des ruisseaux; les moutons paissant sur le penchant d'une colline, les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès; enfin les montagnes ornées de pampres et des grappes d'un raisin déjà coloré qui promettait aux vendan-

(1) *Télémaque*, liv. VIII

geurs les doux présents de Bacchus pour charmer les soucis des hommes (1). »

II

Nous n'avons pas trouvé le sentiment de la nature chez les grands écrivains du siècle de Louis XIV, si l'on en excepte La Fontaine et Mme de Sévigné, car les descriptions de *Télémaque* dénotent l'imitation de l'antiquité classique plutôt que l'observation attentive et personnelle. Il ne faut pas s'attendre à trouver l'amour du pittoresque dans le siècle de Voltaire, ni surtout chez Voltaire lui-même, dont l'esprit est trop attiré vers la vie du monde et la vie intellectuelle pour s'attarder aux spectacles de l'Univers.

Il a beau nous dire dans son *Épître sur l'Agriculture :*

C'est la Cour qu'on doit fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre,

il s'empresse de quitter son sujet pour suivre le cours de son humeur railleuse et lancer des épi-

(1) *Télémaque*, liv. V.

grammes contre ses contemporains. S'il vante le lac de Genève, en venant prendre possession de son domaine de Ferney, c'est pour chanter en poète une contrée célèbre. La partie descriptive de sa pièce de vers fait bientôt place aux réminiscences historiques, aux considérations politiques :

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés!
D'un tranquille océan l'eau pure et transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés;
D'innombrables coteaux ces champs sont couronnés.
Bacchus les embellit; leur insensible pente
Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux
Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux.
Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire,
Éternel boulevard qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire.
Voilà ces monts affreux célèbres dans l'histoire,
Ces monts qu'ont traversés, par un vol si hardi,
Les Charles, les Othon, Catinat et Conti,
Sur les ailes de la victoire (1).

Montesquieu, qui a beaucoup voyagé, s'occupe peu d'admirer les pays qu'il visite. Il ne les regarde qu'au point de vue des mœurs et des institutions. De Vienne à Gratz, il observera que la route est bonne, sans faire attention aux montagnes. Il ne s'intéressera qu'à la culture, au blé, aux vignes, aux arbres fruitiers, en un mot au travail de l'homme.

(1) *Épîtres*. L'auteur arrivant dans sa terre près du lac de Genève.

Naples, son beau ciel, son beau golfe, lui paraissent mériter à peine un coup d'œil.

« On peut voir, dit-il, Naples dans deux minutes; il faut six mois pour voir Rome (1). »

Il préfère l'art à la nature, les travaux de la pensée aux spectacles des yeux.

Buffon est un naturaliste qui n'aime pas la nature; il l'a étudiée en savant, il n'a pas connu son attrait. L'analyser, ce n'est pas la sentir (2).

Florian, qui est un poète, ne l'a vue qu'à la façon du dix-huitième siècle, à travers la Cour de Sceaux et d'Anet. Cette époque où l'on se piquait d'être *sensible* était trop raisonneuse, trop artificielle, pour avoir le goût des spectacles que nous offrent un beau paysage, un site agreste. On y décrit cependant la vie des champs et l'on y continue la tradition pastorale. On voit éclore de longs poèmes comme *les Saisons* de Saint-Lambert, *les Mois* de Roucher, consacrés à la campagne et aux choses rustiques.

Un peu plus tard, ces mêmes sujets inspireront à Delille les innombrables vers des *Jardins* et de *l'Homme des champs*.

(1) *Voyages de Montesquieu*, publ. par le baron Albert de Montesquieu, 2 vol.

(2) « Buffon peint d'idée tout ce qu'il voit, et il ne voit rien qu'avec les yeux de l'esprit. Chez lui le philosophe domine le peintre. Il est exact, il n'est pas pittoresque. » (NISARD, *Hist. de la littérature française*, IV, 498.)

Les contemporains signalaient déjà les défauts du genre, les digressions, la monotonie, la stérile abondance, les froides descriptions de ces poésies dont la lecture ne peut plus causer aujourd'hui qu'un insurmontable ennui.

Diderot a aimé la nature, ainsi que le témoignent les pages écrites par lui à la campagne dont il goûtait le charme, la vie simple, et qu'il parcourait avec délices à la Chevrette, chez Mme d'Épinay, au Grandval, chez le baron d'Holbach. Pendant ces séjours dont il a consacré le souvenir, il admire un site agreste, un coucher de soleil; il s'intéresse aux arbres, aux plantes rencontrés sur son chemin. Toutefois, il n'a pas décrit la nature dans ses romans et ne lui a demandé aucune de ses inspirations. Selon la remarque d'un de ses biographes (1), il lui a manqué le coloris, le pinceau d'un peintre de génie et les longs voyages entrepris, le bâton à la main, dans les contrées pittoresques. Il n'a guère quitté les environs de Paris, et il a aimé la campagne en épicurien, moins pour elle-même que pour le repos et l'air pur, retrouvant les causeries brillantes et la culture intellectuelle dans les hospitalières demeures où l'attirait l'amitié.

Il y avait alors un écrivain célèbre dont les doc-

(1) Louis Ducros, *Diderot, l'homme et l'écrivain.*

trines allaient bouleverser l'ordre social, et chez lequel le sentiment de la nature eut un éloquent interprète. Jean-Jacques Rousseau devait à la fois ce sentiment à une imagination ardente et à la Suisse, son pays natal, dont les lacs, les montagnes, les beaux sites avaient frappé ses yeux d'enfant. Ce sont ces premières impressions qu'il a rendues dans la *Nouvelle Héloïse,* où il parle des montagnes du Valais :

« Tantôt d'immenses rochers pendaient en ruine au-dessus de ma tête ; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard; tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois, je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvait des maisons; on voyait des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers, et des champs dans des précipices.

« Ce n'était pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays étranges si bizarrement contrastés : la nature semblait encore prendre plaisir à

s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects! Au levant, les fleurs du printemps; au midi, les fruits de l'automne; au nord, les glaces de l'hiver : elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair-obscur du soleil et des ombres, et tous les accidents de lumière qui en résultaient le matin et le soir! Vous aurez quelque idée des scènes continuelles qui ne cessèrent d'attirer mon admiration, et qui semblaient m'être offertes sur un vrai théâtre (1). »

Jean-Jacques Rousseau parle du ravissement que lui causa un coin de verdure dans la maison qu'il habitait à Annecy. « C'était, dit-il, depuis Bossey, la première fois que j'avais du vert devant mes fenêtres. Toujours masqué par des murs, je n'avais sous les yeux que des toits ou le gris des rues (2). »

Un lever de soleil, l'aspect de la campagne par une belle matinée, sont pour lui des sources d'ineffables jouissances :

(1) 1re partie. Lettre XXIII.
(2) *Les Confessions*, 1re partie, liv. III.

« L'aurore un matin me parut si belle que, m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir se lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme. C'était la semaine d'après la Saint-Jean. La terre dans sa plus grande parure était couverte d'herbes et de fleurs; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer; tous les oiseaux faisaient en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été(1). »

Il ne s'éprend pas avec moins d'ardeur de la campagne aux environs de Paris, à Montmorency, où il arrive à la fin de l'hiver :

« Quoiqu'il fît froid et qu'il y eût même encore de la neige, la terre commençait à végéter; on voyait des violettes et des primevères, les bourgeons des arbres commençaient à poindre, et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre, dans un bois qui touchait à la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation, je me croyais encore dans la rue de Grenelle, quand tout à coup ce ramage me fit tressaillir, et je m'écriai dans un transport : Enfin, tous mes vœux sont accomplis! Mon premier soin

(1) *Les Confessions*, 1re partie, liv. IV.

fut de me livrer à l'impression des objets champêtres dont j'étais entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, et il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit autour de la demeure, que je n'eusse parcouru dès le lendemain. Plus j'examinais cette charmante retraite, plus je la sentais faite pour moi. Ce lieu solitaire plutôt que sauvage me transportait en idée au bout du monde. Il avait de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guère auprès des villes, et jamais, en s'y trouvant transporté tout d'un coup, on n'eût pu se croire à quatre lieues de Paris (1). »

La misanthropie, le dégoût de la société devaient augmenter l'amour du philosophe pour la nature; mais ce sentiment inné en lui était profond et sincère. Pendant son séjour à l'île Saint-Pierre, l'aspect du lac de Bienne renouvelle en lui les impressions qu'il ressentait si vivement :

« J'ai toujours aimé l'eau passionnément, et sa vue me jette dans une rêverie délicieuse, quoique souvent sans objet déterminé. Je ne manquais point, à mon lever, lorsqu'il faisait beau, de courir sur la terrasse humer l'air frais et salubre du matin, et planer des yeux sur l'horizon de ce beau lac, dont

(1) *Les Confessions,* IIe partie, liv. IX.

les rives et les montagnes qui le bordent enchantaient ma vue. Je ne trouve point de plus digne hommage à la divinité que cette admiration muette qu'excite la contemplation de ses œuvres, et qui ne s'exprime point par des actes développés. Je comprends comment les habitants des villes, qui ne voient que des murs, des rues et des crimes, ont peu de foi; mais je ne puis comprendre comment des campagnards et surtout des solitaires peuvent n'en point avoir. Comment leur âme ne s'élève-t-elle pas cent fois le jour avec extase à l'auteur des merveilles qui les frappent (1)? »

Il était réservé à Bernardin de Saint-Pierre d'inaugurer avec éclat la littérature descriptive dont il a donné de brillants modèles, de marcher le premier dans la voie où le suivit l'auteur d'*Atala*. En éveillant le goût de ses contemporains pour les choses de la nature, en montrant tout le parti qu'un écrivain pouvait en tirer par de fidèles peintures, il découvrit un horizon resté longtemps inaperçu. Mais il eût, sans doute, été moins bien compris s'il ne s'était adressé aux lecteurs de Jean-Jacques Rousseau. La *Nouvelle Héloïse* et l'*Émile* avaient préparé les imaginations françaises aux *Études de la nature*.

(1) *Les Confessions*, IIe partie, liv. XII.

La vie de l'homme influe sur l'œuvre de l'écrivain et détermine souvent sa vocation littéraire. C'est sur l'Océan que tombèrent les premiers regards de Bernardin de Saint-Pierre, qui naquit au Havre. Ses voyages à la Martinique, en Hollande, en Russie, en Pologne, en Saxe, à l'île de France, développèrent en lui l'admiration des grands spectacles de l'univers et des merveilles de la création.

Jean-Jacques Rousseau était mort quand parurent les *Études de la nature* et *Paul et Virginie*. Le premier de ces ouvrages avait valu à Bernardin de Saint-Pierre un éclatant succès ; le second fut pour lui un triomphe, et c'est celui qui a le mieux servi sa renommée, en la rendant populaire. Il eut le mérite non de découvrir la nature, mais d'en parler comme personne ne l'avait fait avant lui. Il osa se proclamer religieux à une époque d'incrédulité. Au lieu d'apporter dans la description des merveilles que l'homme a sous les yeux l'élégante correction des imitateurs de l'antiquité ou la banalité du genre pastoral, il y mit à la fois l'exactitude et l'émotion dont il était animé. Il entraîna parce qu'il était lui-même entraîné. L'enthousiasme fut le secret de son talent et celui de son succès.

Il ne fut pas seulement un enthousiaste de la nature ; il l'étudia avec le soin minutieux d'un historien qui collectionne des documents.

Pendant son voyage à l'île de France, il observait, la plume à la main, ce qu'il devait dépeindre, et pratiquait un curieux système de notations écrites, destinées à ne laisser perdre aucun des détails qui devaient composer ses tableaux.

« Il notait, nous dit un de ses biographes, les lignes et les formes du paysage, son dessin général, les accidents du terrain, la structure des roches, la silhouette des arbres et des plantes. Il notait les couleurs, leurs nuances les plus subtiles, leurs variations selon l'heure ou le temps, leurs menus détails, tels que la cassure rouge d'une pierre grise, ou l'envers blanc d'une feuille verte. Il notait les bruits de la solitude, la voix particulière du vent, un certain jour et dans un certain lieu, le murmure propre à chaque espèce d'arbre, le rythme d'un vol d'oiseau, le froissement imperceptible d'une feuille remuée par un insecte. Il notait les mouvements de la nature inanimée, les ondulations des herbes, les portions de cercle décrites sous le vent par les cimes des arbres, les balancements d'un roseau sur lequel un oiseau s'est posé, la fuite des ruisseaux, les agitations de la mer, l'allure des nuages (1). »

Bien différent de Montesquieu, il préférait « le

(1) *Bernardin de Saint-Pierre*, par Arvède Barine, collect. des grands écrivains français, édit. Hachette.

vol d'un moucheron à la colonnade du Louvre ».

C'est en voyant se poser des mouches sur un fraisier, qu'observant leurs infinies variétés, il conçut l'idée de son étude de la nature si riche en toutes sortes de merveilles pour quiconque la regarde avec l'attention qu'on prête aux œuvres de l'homme. Par la création, il voulut démontrer l'existence du créateur et défendre la Providence contre ceux qui la nient.

« O mon Dieu! écrit-il dans l'exposé de son livre, donnez à ces travaux d'un homme je ne dis pas la durée en l'esprit de vie, mais la fraîcheur du moindre de vos ouvrages! Que leurs grâces divines passent dans mes écrits et ramènent mon siècle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-même! Contre vous toute puissance est faiblesse; avec vous toute faiblesse devient puissance. Quand les rudes aquilons ont ravagé la terre, vous appelez le plus faible des vents; à votre voix le zéphyr souffle, la verdure renaît, les douces primevères et les humbles violettes colorent d'or et de pourpre le sein des noirs rochers (1). »

Les théories et les systèmes des *Études de la nature* sont le côté faible de l'ouvrage; l'esprit de chimère et d'utopie s'y mêle à la vérité, et le désir

(1) Étude première, plan de l'ouvrage.

de justifier la Providence en la faisant intervenir dans les moindres choses conduit l'auteur aux puérilités et aux sophismes. L'observation y est poussée parfois jusqu'à la minutie, et en relisant aujourd'hui ce livre, on est forcé de convenir qu'il a beaucoup perdu de l'attrait qu'il sut inspirer à toute une génération pour laquelle ces pages avaient la valeur d'une révélation. Il n'en reste pas moins une époque dans l'histoire littéraire, et a créé une langue dont il n'y avait pas de modèles avant lui chez nos écrivains et dans les récits de voyages. Bernardin de Saint-Pierre sut peindre ce qu'il voyait, et a mérité l'éloge que lui adressait Napoléon qui, étant alors premier consul, lui écrivit : « Votre plume est un pinceau. »

Les lignes suivantes montrent avec quel soin minutieux il observait la nature :

« Dans une belle nuit d'été, quand le ciel est serein et chargé seulement de quelques vapeurs légères propres à arrêter et à réfranger les rayons du soleil, lorsqu'ils traversent les extrémités de notre atmosphère, transportez-vous dans une campagne d'où l'on puisse apercevoir les premiers feux de l'aurore. Vous verrez d'abord blanchir, à l'horizon, le lieu où elle doit paraître; et cette espèce d'auréole lui a fait donner, à cause de sa couleur, le nom d'aube, du mot latin *alba*, qui veut dire blanche. Cette blan-

cheur monte insensiblement au ciel, et se teint en jaune à quelques degrés au-dessus de l'horizon; le jaune, en s'élevant à quelques degrés plus haut, passe à l'orangé, et cette nuance d'orangé s'élève au-dessus en vermillon vif qui s'étend jusqu'au zénith. De ce point, vous apercevez au ciel, derrière vous, le violet à la suite du vermillon, puis l'azur, ensuite le gros bleu ou indigo, et enfin le noir tout à fait à l'occident (1). »

Voilà bien indiquée toute la gamme des couleurs dans un lever de soleil, et l'on voit par là le procédé de Bernardin de Saint-Pierre appliqué à l'étude de tous les spectacles de la nature. Mais si l'on veut de vrais paysages, c'est dans *Paul et Virginie* qu'il faut aller les chercher. L'imagination poétique n'y enlève rien à l'exactitude et au scrupule de l'observation. Voici comment est décrit un des sites de l'île de France :

« Un sentier conduisait dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissait, à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là était une moisson, ici un verger. Par cette avenue on apercevait les maisons, par cette autre les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelacés de lianes, on ne

(1) Étude dixième, des couleurs,

distinguait en plein midi aucun objet; sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne, on découvrait tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparaissait quelquefois un vapeur qui venait d'Europe ou qui y retournait. C'était sur ce rocher que les familles se rassemblaient le soir, et jouissaient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines et des dernières harmonies de la lumière et des ombres. »

C'est encore une peinture d'une élégance pittoresque que celle où le vieillard nous fait connaître son ermitage :

« La rivière qui coule devant ma porte passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toutes sortes de feuillages : il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olive et bois de cannelle; des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, et paraissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages qui, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant

d'influence sur les vêtements mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, et les pigeons bleus appelés ici pigeons hollandais. Les singes, habitants domiciliés de ces forêts, se posent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre et leur face toute noire; quelques-uns s'y suspendent par la queue et se balancent en l'air; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfants de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillements et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides leurs nappes vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitants : à mille pas de là, elle

se précipite de différents étages de rocher et forme à sa chute une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses, et dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois et assourdissent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île, sur le haut même des montagnes. »

L'impression vive de la nature éclate dans ces descriptions, qu'on ne croirait pas datées du dix-huitième siècle, mais d'une époque voisine de la nôtre. C'est par l'étude attentive et par le caractère de vérité que Bernardin de Saint-Pierre se distingue de son temps et de ses devanciers. Là est son originalité. Avant lui, on avait souvent fardé la nature dans des images d'où la froideur et la correction bannissaient la réalité.

Bernardin de Saint-Pierre sut être peintre et poète; il décrivit en observateur et en artiste. Enfin, il associa dans ses tableaux les vérités religieuses et morales aux grands spectacles qu'il apprit à mieux voir et qu'il fit admirer. Il a donc des titres d'honneur qu'on ne saurait, sans ingratitude, lui contes-

ter. Le voile du temps, qui va toujours s'épaississant sur les hommes et sur les choses, n'a pas encore recouvert cette figure de penseur et d'écrivain dont le nom mérite de vivre, car nul n'aima davantage la nature, et ne contribua plus puissamment à lui donner dans la littérature la place qu'elle méritait d'y occuper.

III

Nous venons de suivre, pour ainsi dire, les étapes du genre descriptif à travers deux siècles. Nous avons assisté à ses développements, à ses progrès, et le caractère des écrivains, comme celui de leur temps, s'est révélé dans la peinture des choses de la création.

Si le sentiment de la nature peut paraître absent à certaines époques, il convient d'observer que la nature a dû être alors aimée et comprise, mais qu'elle n'était pas, comme elle l'est devenue depuis Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, un sujet littéraire, un thème familier. On la sentait, on ne la décrivait pas.

De nos jours, le réalisme a donné au genre la

vérité qui en constitue le mérite et l'attrait, la vérité sans laquelle ces descriptions étaient condamnées à ne nous montrer qu'une nature factice, arrangée, un vain décor et non la peinture fidèle de la réalité. Il est à souhaiter toutefois que l'ambition d'être vrai n'aille pas jusqu'à l'abus du détail, ni surtout jusqu'à la vulgarité.

Voir la nature avec les yeux de l'artiste et du poète, ce n'est pas altérer la ressemblance du modèle, mais conserver dans la reproduction quelque chose des beautés éternelles, en employant le génie de l'homme à célébrer l'œuvre de Dieu.

CHAPITRE XII

LA POÉSIE DE LA MER

I

La mer! Il n'est pas de spectacle qui donne plus à l'homme l'idée de la grandeur, de l'infini, en lui montrant une puissance supérieure à la sienne. Il peut triompher de bien des obstacles sur la terre; il peut plier la nature à ses lois, à ses caprices; mais il se sent vaincu entre le ciel et les flots. Son orgueil chancelle en présence de cette immensité, et l'élément insoumis dont nul être humain n'arrête les fureurs n'obéit qu'au souverain maître de toutes choses. Il proclame l'existence de Dieu par ses voix sorties de l'abîme aux profondeurs mystérieuses. Quelle leçon plus éloquente et plus terrible que celle de la tempête, dont les mugissements ébranlent la terre, et pendant laquelle le frêle esquif est menacé de disparaître avec les vies qui lui sont confiées!

Si l'Océan en impose par la majesté de son

aspect, il présente en même temps l'image du danger. C'est le « péril de la mer » qu'évoque perpétuellement le Mont Saint-Michel, cette merveille de la France, ce monument de la foi de nos pères.

Qui n'a vu, sur nos côtes, ces humbles chapelles placées sous l'invocation de la Mère de Dieu, si poétiquement appelée l'« Étoile de la mer » ? Les *ex-voto*, les navires suspendus à la voûte du sanctuaire, redisent la reconnaissance des matelots échappés au naufrage.

La vie du marin et celle du pêcheur sont un combat incessant contre les éléments, une lutte perpétuelle contre les vents et les flots ; elle se passe sur un gouffre toujours prêt à l'engloutir. La mer est le seul gagne-pain de ces familles qu'une tempête peut priver de leurs soutiens, et qui attendent avec inquiétude le retour de la barque portant non la fortune, mais l'indispensable salaire des rudes journées et des sombres nuits.

Cette existence est faite du courage inhérent aux fortes races, nées sur les rivages de l'Océan avec lequel l'enfant se familiarise, de bonne heure, en l'associant à ses rêves et à ses jeux. Le corps y acquiert et y conserve une rare vigueur. Toutefois, la jeunesse s'efface vite de ces visages hâlés sur lesquels se lit l'énergie de l'âme habituée à la privation et à la résistance.

Dans l'œil du marin se reflètent la mer et le ciel qu'il interroge souvent. Les ondes sans cesse en mouvement renferment le secret de son orageuse destinée.

Les pensées que fait naître la mer sont graves, souvent tristes. Les exils et les naufrages s'inscrivent sur les pages de ce grand livre qui ne raconte pas tous les drames dont il est rempli.

Si la religion était bannie de la terre, elle se retrouverait encore sur les hautes falaises d'où l'on aperçoit l'horizon sans limites, dans les pays où résonne le bruit de la mer, dont les voix confondent l'incrédulité, et à laquelle Dieu seul a dit : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Là, tout est si grand que tout y paraît petit. Le navire aux dimensions colossales n'est plus qu'un point imperceptible dans l'immensité. L'œil y perd la notion de la distance; les choses y prennent des couleurs indéfinissables et des formes imprécises. Le temps s'y écoule sans se faire sentir, dans une sorte de rêve et de méditation contemplative.

La poésie, qu'éveillent les magnificences de la nature, devait être attirée par la mer. Comment n'eût-elle pas cherché à exprimer les sentiments qu'inspire un tel spectacle? Le sujet, poétique par lui-même, devait tenter aussi la prose des observa-

teurs doués de la faculté de sentir et de penser poétiquement.

Quatre écrivains célèbres, à des titres différents, ont parlé de la mer ou plutôt l'ont chantée dans des œuvres connues de tous : Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo et Pierre Loti ; deux prosateurs et deux poètes.

Nous allons leur emprunter des pages qui, sans se nuire les unes aux autres, se complètent et analysent les idées, les sensations, les sentiments qu'inspire la majesté de l'Océan.

II

Chateaubriand, poète par l'imagination, eut l'amour passionné de la mer, dans laquelle il se plaisait à voir l'image des agitations de sa vie. A Saint-Malo, sa ville natale, ses premiers vagissements se mêlèrent au bruit des vagues et de la tempête. Il voulut, suprême coquetterie de la gloire devant la mort, avoir pour tombe un rocher battu des flots.

« Je reposerai, a-t-il dit, sur les bords de la mer que j'ai tant aimée (1). »

(1) *Mémoires d'outre-tombe,* Avant-propos.

Il a souvent parlé de son invincible attrait pour l'Océan qui berçait sa mélancolie, et qui eut sa dernière pensée, après avoir eu ses premiers regards.

Racontant son séjour à Dieppe, où il s'était retiré en 1812 pour obéir au gouvernement impérial qui l'éloignait de Paris, il écrit dans ses *Mémoires d'outre-tombe :*

« Lorsque je restais chez moi, j'avais pour spectacle la mer ; de la table où j'étais assis, je contemplais cette mer qui m'a vu naître et qui baigne les côtes de la Grande-Bretagne où j'ai subi un si long exil : mes regards parcouraient les vagues qui me portèrent en Amérique, me rejetèrent en Europe, et me reportèrent aux rivages de l'Afrique et de l'Asie. Salut, ô mer, mon berceau et mon image ! Je veux te raconter la suite de mon histoire : si je mens, tes flots mêlés à mes jours m'accuseront d'imposture chez les hommes à venir (1). »

Ailleurs, il raconte, avec la magie de son style, sa traversée sur le vaisseau qui l'emportait vers l'Amérique :

« Il est difficile aux personnes qui n'ont jamais navigué de se faire une idée des sentiments qu'on éprouve lorsque du bord d'un vaisseau on n'aperçoit de toutes parts que la face sérieuse de l'abîme.

(1) I, 58.

Il y a dans la vie périlleuse du marin une indépendance qui vient de l'absence de la terre : on laisse sur le rivage les passions des hommes ; entre le monde que l'on quitte et celui que l'on cherche, on n'a pour amour et pour patrie que l'élément sur lequel on est porté... La langue même des matelots n'est pas la langue ordinaire ; c'est une langue telle que la parlent l'Océan et le ciel, le calme et la tempête. Vous habitez un univers d'eau parmi des créatures dont le vêtement, les goûts, les manières ne ressemblent point aux peuples autochtones : elles ont la rudesse du loup marin et la légèreté de l'oiseau ; on ne voit point sur leur front les soucis de la société ; les rides qui le traversent ressemblent aux plissures de la voile diminuée, et sont moins creusées par l'âge que par la brise, ainsi que dans les flots. La peau de ces créatures, imprégnée de sel, est rouge et rigide, comme la surface de l'écueil battu de la lame....

« Le vieux matelot ressemble au vieux laboureur. Leurs moissons sont différentes, il est vrai : le matelot a mené une vie errante, le laboureur n'a jamais quitté son champ ; mais ils connaissent également les étoiles et prédisent l'avenir en creusant leurs sillons.....

« Sur ce chemin de l'Océan, le long duquel on n'aperçoit ni arbres, ni villages, ni villes, ni tours,

ni clochers, ni tombeaux ; sur cette route sans colonnes, sans pierres milliaires, qui n'a pour bornes que les vagues, pour relais que les vents, pour flambeaux que les astres, la plus belle des aventures, quand on n'est pas en quête de terres et de mers inconnues, est la rencontre de deux vaisseaux....

« Le temps emporte et sépare les voyageurs sur la terre plus promptement encore que le vent ne les emporte et ne les sépare sur l'Océan; on se fait un signe de loin : *Adieu, va!* Le port commun est l'Éternité (1). »

Dans le *Génie du christianisme* (2), il a consacré quelques-unes de ses plus belles pages à la description de la mer :

« Le vaisseau sur lequel nous passions en Amérique s'étant élevé au-dessus du gisement des terres, bientôt l'espace ne fut plus tendu que du double azur de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venait du couchant, bien que le vent soufflât de l'est ; d'énormes ondulations s'étendaient du nord au midi et ouvraient dans leurs vallées de longues échappées

(1) I, 339.
(2) Liv, IV, ch. XII : *Deux perspectives de la nature.*

de vue sur les déserts de l'Océan. Ces mobiles paysages changeaient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyants représentaient des sillons de tombeaux dans un cimetière immense; tantôt des lames, en faisant moutonner leurs cimes, imitaient des troupeaux blancs répandus sur des bruyères : souvent l'espace semblait borné, faute de point de comparaison; mais si une vague venait à se lever, un flot à se courber comme une côte lointaine, un escadron de chiens de mer à passer à l'horizon, l'espace s'ouvrait subitement devant nous. On avait surtout l'idée de l'étendue lorsqu'une brume légère rampait à la surface de la mer et semblait accroître l'immensité même. Oh! qu'alors les aspects de l'Océan sont grands et tristes! Dans quelles rêveries ils vous plongent, soit que l'imagination s'enfonce sur les mers du Nord, au milieu des frimas et des tempêtes, soit qu'elle aborde sur les mers du Midi à des îles de repos et de bonheur!

« Il nous arrivait souvent de nous lever au milieu de la nuit et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart et quelques matelots qui fumaient leur pipe en silence. Pour tout bruit on entendait le froissement de la proue sur les flots, tandis que les étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens! c'est surtout dans les

eaux de l'abîme et dans les profondeurs des cieux que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du firmament, une mer sans rivages, l'infini dans le ciel et sur les flots! Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous mes pieds!

« Je ne suis rien; je ne suis qu'un simple solitaire; j'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Être, et je ne les ai point compris : mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet Être inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie, toutes les voiles étaient pliées; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau qui regardait l'occident.

« Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur ; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

« Il eût été bien à plaindre celui qui dans ce spectacle n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la Mère de Douleur ! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux, saisi d'admiration et de

crainte, un prêtre auguste en prière, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant à travers l'immensité une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir. »

La noblesse de l'expression et l'élévation des idées rivalisent avec la grandeur des images. Ce ne sont pas des vers ; mais c'est de la poésie.

III

Lamartine obéit à des inspirations différentes et nous présente d'autres tableaux. Il se rapproche de Châteaubriand par le sentiment religieux ; il s'en éloigne par la nature de son talent. Il peint la mer en poète, mais en poète qui cherche la grâce et la mélodie, au milieu même du tumulte des éléments. Aussi a-t-il choisi le calme d'un beau soir sur le golfe de Baïa :

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir?
Vois-tu le volage zéphyr
Rider, d'une haleine insensible,

L'onde qu'il aime à parcourir?
Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords...

Dieu! quelle fraîcheur on respire!
Plongé dans le sein de Téthys,
Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits;
Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs embaumées
En ce moment remplit les airs;
Et du soir la brise légère,
Des plus doux parfums de la terre,
A son tour embaume les mers (1).

Même mélodie dans la pièce intitulée *Adieux à la mer* (2), et où la barque du poète n'est pas agitée par la vague en fureur, mais mollement bercée sous l'azur du ciel.

Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer dont les flots chéris,
Ainsi qu'une amante fidèle,
Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris !

Que j'aime à flotter sur ton onde,
A l'heure où du haut du rocher
L'oranger, la vigne féconde,
Versent sur ta vague profonde
Une ombre propice au nocher !...

(1) *Premières et nouvelles méditations poétiques*. Le golfe de Baïa.
(2) *Premières et nouvelles méditations poétiques*.

Le Dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux,
Afin qu'ici tout se réponde,
Fit les cieux pour briller sur l'onde
L'onde pour réfléchir les cieux.

Aussi pur que dans ma paupière,
Le jour pénètre ton flot pur;
Et dans ta brillante carrière
Tu sembles rouler la lumière
Avec les flots d'or et d'azur.

Aussi libre que la pensée,
Tu brises le vaisseau des rois,
Et dans ta colère insensée,
Fidèle au Dieu qui t'a lancée,
Tu ne t'arrêtes qu'à sa voix.

De l'infini, sublime image,
De flots en flots l'œil emporté
Te suit en vain de plage en plage;
L'esprit cherche en vain ton rivage
Comme ceux de l'éternité.

Ta voix majestueuse et douce
Fait trembler l'écho de tes bords,
Ou sur l'herbe qui te repousse
Comme le zéphyr dans la mousse
Murmure de mourants accords.

L'océan que se plaît à célébrer Lamartine n'est pas un élément furieux ; c'est « l'élément gracieux ». Sa voix n'est pas un grondement, mais un murmure. Il n'y a point de tempête sur la mer chantée par l'auteur des *Méditations;* elle a le

charme berceur de ses vers, et jusque sur les flots, Lamartine reste le poète du *Lac*.

Tel n'est pas Victor Hugo. Ce qu'il aime de l'océan, ce sont ses agitations, ses bruits formidables, ses vagues furieuses, l'horreur de ses abîmes et les dangers courus. La mer, envisagée sous ses sombres aspects, convient à l'âpreté de son génie. Aussi lui doit-il ses plus magnifiques inspirations. L'exil qui le relégua dans une île le mit en face des spectacles qu'il a décrits avec des accents si énergiques et si variés.

« Il y a entre l'imagination de Victor Hugo et la mer, observe un écrivain dans l'étude de sa vie et de son œuvre, une harmonie de nature dont lui-même n'avait pas encore conscience lorsqu'il cherchait, au nord et au midi, des lieux de pèlerinage : son œil, avide de formes puissantes et précises, se plaisait alors aux aspects de la montagne qui lui suggéraient d'innombrables métaphores ; mais la matière était épuisée lorsqu'il découvrit l'océan.

« C'est dans la solitude de Jersey qu'il fit cette découverte ; il comprit aussitôt que seule cette immensité mouvante, qui est par elle-même une perpétuelle antithèse, avec ses caprices, ses bonds subits et ses brusques détentes, sa mollesse aussi et sa grâce azurée, pouvait rassasier son excessive et poétique imagination. La mer, c'est à la fois la

montagne et la forêt, la plaine et la ravine. C'est le fleuve, l'étang et le ruisseau, c'est toute la terre que le flot baigne, c'est tout le ciel qu'il reflète (1). »

Victor Hugo eut pour la mer l'attrait du penseur et du poète; dans ses révoltes, il crut entendre l'écho de ses propres colères. Il se mit à écouter ses voix et à converser, pour ainsi dire, avec elle.

La mer me plaît; on sent la vertu dans son fiel.
Elle assainit la terre à force d'amertume.
Je l'aime. Aussi l'aller trouver est ma coutume,
Quand je sens dans mon cœur monter sous le ciel bleu
L'âpre indignation qui questionne Dieu.

Les proscrits sont des gens qui content leurs affaires
Aux vagues dans l'orage et dans la nuit aux sphères :
Nous ouvrons nos cœurs fiers et forts, quoique mourants,
A ces premiers venus farouches, tous les vents,
Et l'on finit par prendre une altière habitude
Du tutoiement avec la sombre solitude.

De là l'apaisement, ô vastes cieux vainqueurs !
L'antan passe, arrachant l'écume de nos cœurs;
Et quand sur notre haine et sur notre colère
S'est répandu d'en haut l'immense bruit polaire,
Quand la foudre nous a regardés dans les yeux,
Que reste-t-il d'un homme honnête et furieux?
Un sage. On sonde mieux le mystère où nous sommes
Devant ces grands flots noirs moins troubles que les hommes... (2)

(1) *Les grands écrivains français. Victor Hugo,* par Léopold Mabilleau, p. 84.

(2) *Lettre de l'Exilé. Toute la lyre,* III, 93.

L'œuvre poétique de Victor Hugo abonde en peintures de la mer; on les rencontre presque à chaque page, et la puissance descriptive y égale la prodigieuse variété de tons.

Cette nuit, il pleuvait, la marée était haute.
Un brouillard lourd et gris couvrait toute la côte.
Les brisants aboyaient comme des chiens; le flot
Aux pleurs du ciel profond joignait son noir sanglot.
L'infini secouait et mêlait dans son urne
Les sombres tournoiements de l'abîme nocturne;
Les bouches de la nuit semblaient rugir dans l'air.
J'entendais le canon d'alarme sur la mer.
Des marins en détresse appelaient à leur aide.
Dans l'ombre où la rafale aux rafales succède,
Sans pilote, sans mât, sans ancre, sans abri,
Quelque vaisseau perdu jetait son dernier cri (1).

La tempête, les angoisses, le tumulte des vents, l'horreur des nuits, voilà ce qui revient fréquemment dans ces tableaux où la mer apparaît effrayante, irritée. Cette impression est rendue avec une sauvage énergie dans la pièce de vers intitulée *Gros temps la nuit* (2). Le poète y a prodigué les images les plus fantastiques :

Le vent hurle, la rafale
Sort, ruisselante cavale,
Du gouffre obscur,

(1) *Les Châtiments*, liv. VII, IX.
(2) *Toute la lyre*, I, 117.

Et, hennissant sur l'eau bleue,
Des crins épars de sa queue
Fouette l'azur.

L'horizon, que l'onde encombre,
Serpent, au bas du ciel sombre
Court tortueux;
Toute la mer est difforme;
L'eau s'emplit d'un bruit énorme
Et monstrueux.

Le flot vient, s'enfuit, s'approche,
Et bondit comme la cloche
Dans le clocher,
Puis tombe et bondit encore;
La vague immense et sonore
Bat le rocher.

L'océan frappe la terre.
Oh! le forgeron mystère
Au noir manteau,
Que forge-t-il dans la brume,
Pour battre une telle enclume
D'un tel marteau?

L'hydre écaillée à l'œil glauque
Se roule sur le flot rauque
Sans frein ni mors;
La tempête maniaque
Remue au fond du cloaque
Les os des morts.

La mer chante un chant barbare,
Les marins sont à la barre,
Tout ruisselants;
L'éclair, sur les promontoires,
Éblouit les vagues noires
De ses yeux blancs.

On dirait une ballade chantée par les mille voix de la tempête, et les vers inégaux, souvent bizarres, ont les allures et les sonorités de la mer en démence. Victor Hugo a voulu rendre les bruits de la mer, qui excitent la surprise et la terreur.

Quels sont ces bruits sourds ?
Écoutez vers l'onde
Cette voix profonde
Qui pleure toujours,
Et qui toujours gronde,
Quoiqu'un son plus clair
Parfois l'interrompe... —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe (1).

Ailleurs, il cherche le sens philosophique de ces magnifiques scènes, et sa capricieuse imagination se joue parmi les vagues, au milieu des vents déchaînés, y voyant les drames et les désespérances de la vie humaine.

L'homme est sur un flot qui gronde.
L'ouragan tord son manteau.
Il rame en la nuit profonde,
Et l'espoir s'en va sur l'onde
Par les fentes du bateau (2).

Il y reconnaît aussi la puissance divine, car on

(1) *Les Voix intérieures :* Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir.
(2) *Les Voix intérieures :* Soirée en mer.

ne saurait la nier en présence de la mer qui élève l'homme vers Dieu :

Ainsi je rêve, ainsi je songe :
Tandis qu'aux yeux des matelots
La nuit sombre à chaque instant plonge
Des groupes d'astres dans les flots.

Moi que Dieu tient sous son empire,
J'admire, humble et religieux,
Et par tous les pores j'aspire
Ce spectacle prodigieux.

Entre l'onde et les vents, bercée,
Et le ciel, gouffre éblouissant,
Toujours pour l'œil de la pensée
Quelque chose monte ou descend.

Goutte d'eau pure ou jet de flamme,
Ce verbe intime et non écrit
Vient se condenser dans mon âme
Ou resplendir dans mon esprit.

Et l'idée à mon cœur sans voile,
A travers la vague ou l'éther,
Du fond des cieux arrive étoile,
Ou perle du fond de la mer (1) !

Une autre fois, Victor Hugo fait parler la mer elle-même; il lui prête des sentiments et les interprète avec l'inépuisable fécondité de son génie

Je suis funeste et salubre.
Je suis le fileur lugubre

(1) *Les Rayons et les Ombres* · Cæruleum mare.

Des noirs vallons
Que l'orage sans fin mouille
Et qui file à sa quenouille
Ses aquilons...

Ma plaine est le grande plaine;
Mon souffle est la grande haleine;
Je suis terreur;
J'ai tous les vents de la terre
Pour passants, et le mystère
Pour laboureur...

L'aurore, avec épouvante,
Regarde mon eau vivante,
Mes rocs ouverts,
Mes colères, mes batailles.
Et les glissements d'écailles
Sous mes flots verts...

Hommes, vous rêvez de croire
Que vous vaincrez mon eau noire,
Aux fiers bouillons,
Ma vague aux mille étincelles,
En pendant à des ficelles
Quelques haillons (1) !

Ne pouvant tout citer, l'embarras est de choisir. La mer est la grande inspiratrice, et ce n'est jamais en vain que Victor Hugo s'adresse à elle. Il dépense pour elle les trésors de son imagination, sans jamais s'appauvrir. Plus il revient à ce sujet, moins il l'épuise. Quelle magnificence n'y a-t-il pas encore dans ces vers :

(1) *La Légende des siècles :* III. L'Océan.

L'abîme : on ne sait quoi de terrible qui gronde ;
Le vent : l'obscurité vaste comme le monde ;
Partout les flots ; partout où l'œil peut s'enfoncer,
La rafale qu'on voit aller, venir, passer ;
L'onde, linceul ; le ciel, ouverture de tombe ;
Les ténèbres sans l'arche et l'eau sans la colombe,
Les nuages ayant l'aspect d'une forêt.
Un esprit qui viendrait planer là ne pourrait
Dire, entre l'eau sans fond et l'espace sans borne,
Lequel est le plus sombre, et si cette horreur morne,
Faite de cécité, de stupeur et de bruit,
Vient de l'immense mer ou de l'immense nuit (1).

Toutes les sensations qui viennent de la mer, sous un ciel sans étoiles, on les a en lisant ces vers d'une si grandiose simplicité.

Le sort du marin, du pêcheur est intimement uni à l'océan. On ne peut guère parler de l'un sans l'autre. Le cri du poète devient alors un cri de pitié ; il peint les naufrages, les victimes, l'anxiété, les deuils, les désespoirs :

Les pauvres gens de la côte,
L'hiver, quand la mer est haute
Et qu'il fait nuit,
Viennent où finit la terre
Voir les flots pleins de mystère
Et pleins de bruit.

Ils sondent la mer sans bornes ;
Ils pensent aux écueils mornes

(1) *La Légende des siècles*, t. IV : Pleine mer.

Et triomphants ;
L'orpheline, pâle et seule,
Crie : O mon père ! et l'aïeule
Dit : Mes enfants !...

L'une frémit, l'autre espère.
Le vent semble une vipère.
On pense à Dieu
Par qui l'esquif vogue ou sombre,
Et qui change en gouffre d'ombre
Le gouffre bleu (1).

La pièce de vers qui a pour titre *Les pauvres gens* (2) est célèbre. C'est une des plus belles de Victor Hugo. Nous assistons à un drame. Nous en suivons les actes émouvants. L'existence du pêcheur, ses hasards et ses dangers sont décrits avec tout ce que la poésie peut mettre dans la peinture de la réalité.

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir,
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
Sa femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson.
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui seul, battu des flots qui toujours se reforment,

(1) *La Légende des siècles*, t. III : Les paysans au bord de la mer.
(2) *Ibid.*, t. IV.

Il s'en va dans l'abîme, il s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! Tout est noir, tout est froid, rien ne luit.

Il faut s'arrêter. Cédons toutefois à la tentation de reproduire en entier une pièce de vers dont l'inspiration s'élève avec le sujet, et où la plainte éternelle de l'océan, dans la sombre nuit, redit la détresse et l'horreur des naufrages. C'est peut-être la plus achevée par la perfection de la forme et la poésie des idées.

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts les écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

On s'entretient de vous parfois dans les veillées.
Maint joyeux cercle, assis sur des ancres rouillées,

Mêle encor quelque temps vos noms d'ombre couverts,
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,
Tandis que vous dormez dans vos goémons verts.

On demande : Où sont-ils? Sont-ils rois dans quelque île?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile? —
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue?
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur!

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont!

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires?
O flots, que vous avez de lugubres histoires!
Flots profonds, redoutés des mères à genoux!
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous (1)!

(1) *Les Rayons et les Ombres :* Oceano nox.

IV

Après la prose majestueuse de Chateaubriand, l'harmonie caressante de Lamartine et l'éblouissement des vers de Victor Hugo, l'on peut lire, sur le même sujet, la prose musicale de Pierre Loti, qui est, lui aussi, un poète de la mer. Les pages qu'il a écrites marquent dans la littérature descriptive un genre nouveau ; ce sont de vraies peintures qui nous mettent en présence de la réalité.

Laissons-nous transporter dans la barque des pêcheurs bretons qui voguent sur la mer d'Islande :

« Dehors, il faisait jour, éternellement jour.

« Mais c'était une lumière pâle, pâle, qui ne ressemblait à rien ; elle traînait sur les choses comme des reflets de soleil mort. Autour d'eux, tout de suite commençait un vide immense qui n'était d'aucune couleur, et en dehors des planches de leur navire, tout semblait diaphane, impalpable, chimérique.

« L'œil saisissait à peine ce qui devait être la mer : d'abord cela prenait l'aspect d'une sorte de miroir tremblant qui n'aurait aucune image à refléter ; en se prolongeant, cela paraissait devenir

une plaine de vapeur, — et puis plus rien; cela n'avait ni horizon, ni contours.

« La fraîcheur humide de l'air était plus intense, plus pénétrante que du vrai froid, et en respirant, on sentait très fort le goût de sel. Tout était calme, et il ne pleuvait plus; en haut, des nuages informes et incolores semblaient contenir cette lumière latente qui ne s'expliquait pas ; on voyait clair, en ayant cependant conscience de la nuit, et toutes ces pâleurs des choses n'étaient d'aucune nuance pouvant être nommée (1). »

Le vent s'est élevé soudain, annonçant la tempête, et nous voyons se dérouler sur mer les actes du drame où est en jeu la vie humaine :

« Cela soufflait toujours plus fort, faisant frissonner les hommes et les navires...

« Les lames, frisées en volutes, continuaient de se courir après, de se réunir, de s'agripper les unes les autres pour devenir toujours plus hautes, et entre elles les vides se creusaient.

« En quelques heures, tout était labouré, bouleversé dans cette région la veille si calme, et au lieu du silence d'avant, on était assourdi de bruit. Changement à vue que toute cette agitation d'à présent, inconsciente, inutile, qui s'était faite si

(1) *Pêcheur d'Islande*, p. 10.

vite. Dans quel but tout cela?... Quel mystère de destruction aveugle!...

« Les nuages achevaient de se déplier en l'air, venant toujours de l'ouest, se superposant, empressés, rapides, obscurcissant tout. Quelques déchirures jaunes restaient seules, par lesquelles le soleil envoyait d'en bas ses derniers rayons en gerbes. Et l'eau, verdâtre maintenant, était de plus en plus zébrée de baves blanches (1)...

« En haut, c'était devenu extrêmement sombre, une voûte fermée, écrasante, avec quelques charbonnages plus noirs étendus dessus en taches informes; cela semblait presque un dôme immobile, et il fallait regarder bien pour comprendre que c'était au contraire en plein vertige de mouvement; grandes nappes grises se dépêchant de passer, et sans cesse remplacées par d'autres qui venaient du fond de l'horizon; tentures de ténèbres se dévidant comme un rouleau sans fin...

« ...Cela grossissait toujours. Ces lames se succédaient plus énormes, en longues chaînes de montagnes dont les vallées commençaient à faire peur. Et toute cette folie de mouvement s'accélérait, sous un ciel de plus en plus sombre, au milieu d'un bruit plus immense (2). »

(1) *Pêcheur d'Islande*, p. 80, 81.
(2) *Ibid.*, p. 82, 85.

« Une clameur géante sortait des choses comme un prélude d'apocalypse jetant l'effroi des fins de monde. Et on y distinguait des milliers de voix : d'en haut, il en venait de sifflantes ou de profondes qui semblaient presque lointaines, à force d'être immenses : cela, c'était le vent, la grande âme de ce désordre, la puissance invisible menant tout (1). »

Les couleurs, les agitations, les bruits, le ciel, la mer, les vents, tout est dans ces tableaux d'une touche à la fois familière et puissante et qui, par les expressions imagées, la précision et l'abondance des détails, nous communiquent la sensation de la tempête.

Avec le poétique écrivain, nous revenons sous le ciel de France, aux côtes de Bretagne, à Paimpol, d'où va partir le bateau qui emporte les pêcheurs vers l'Islande. Les objets se précisent, les aspects changent, ainsi que la manière de décrire; mais c'est encore la mer avec son charme irrésistible et les deuils entrevus, la séductrice et la dévoreuse de vies humaines, attirant à elle ceux qu'elle ne doit pas rendre aux rivages où se prolonge l'attente des veuves et des mères :

« Des levées énormes de houle continuaient

(1) *Pêcheur d'Islande*, p. 87.

d'arriver de l'ouest, régulièrement l'une après l'autre, sans arrêt, sans trêve, renouvelant leur effort inutile, se brisant sur les mêmes rochers, déferlant aux mêmes places pour inonder les mêmes grèves. Et à la longue c'était étrange, cette agitation sourde des eaux avec cette sérénité de l'air et du ciel; c'était comme si le lit des mers, trop rempli, voulait déborder et envahir les plages.

« Cependant la *Léopoldine* se faisait de plus en plus diminuée, lointaine, perdue. Des courants, sans doute, l'entraînaient, car les brises de cette soirée étaient faibles, et pourtant elle s'éloignait vite. Devenue une petite tache grise, presque un point, elle allait bientôt atteindre l'extrême bord du cercle des choses visibles et entrer dans ces au delà infinis où l'obscurité commençait à venir (1). »

Les peintures que nous avons reproduites ne diffèrent pas seulement par la nature des choses décrites, mais par le caractère des écrivains. Ce qui domine en Chateaubriand, c'est la grandeur des scènes au milieu desquelles s'élève l'idée religieuse planant sur l'immensité. Dans Lamartine, les ondes tranquilles du golfe de Naples inspirent les vers du chantre harmonieux dont la rêverie recherche le doux murmure des ruisseaux plutôt

(1) P. 312.

que le mugissement des vagues. Victor Hugo célèbre les flots impétueux de la Manche, et ce génie puissant est attiré de préférence par les voix de la tempête et les colères de l'océan. Enfin, Loti, avec les richesses de son pinceau, représente les choses indistinctes et lumineuses des mers d'Islande.

Prosateurs ou poètes, par l'éclat des pensées et le coloris du style, ils nous laissent l'image des spectacles grandioses que nul ne verra d'un œil indifférent, et ils traduisent éloquemment une mystérieuse et sublime poésie : la poésie de la mer.

V

Nous voici parvenus au terme de ces évocations littéraires, dans lesquelles ont passé des figures célèbres, des génies qui ont contribué aux progrès de notre langue, élevé l'âme, charmé l'esprit et enrichi le trésor national. Leurs ombres sont venues distraire nos soirées, en renouvelant des apparitions qui n'effrayaient personne. De pareils revenants sont faits pour plaire aux habitants de toutes les demeures. Si l'on a bien voulu leur prêter quelque attention, ils auront fait oublier

les heures mélancoliques et les tristesses des temps présents.

Il n'y a point à craindre de se reporter en arrière, lorsque l'on trouve dans le passé de son pays un Corneille, un Racine, un Molière, et l'on s'attardera sans regret sur la route où l'on rencontre la malicieuse bonhomie de La Fontaine, la grâce souriante de Mme de Sévigné.

Leurs écrits n'ont pas la stérilité des choses mortes; ce sont des auteurs toujours vivants, et l'on ne peut que gagner dans le commerce de ces rares esprits qui resteront la source des meilleures jouissances. Je voudrais avoir réussi à le prouver, et je n'ai pas eu d'autre ambition que de raviver le culte de ceux qui ont pris rang parmi nos maîtres et dont les œuvres n'ont pas péri.

A l'âge où l'on apprend, les grands écrivains ne sont encore que les éducateurs de l'intelligence; ils sont des amis et des confidents à l'âge où on relit.

Si modernes que nous soyons, revenons souvent aux livres anciens, à ceux qui ont su fixer le temps, parce qu'ils sont le fruit du génie, de la raison et du goût. Conquérants pacifiques, ils ont propagé notre influence, fait aimer notre patrie, élevé le plus durable des monuments à la gloire de l'esprit français.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Préface v
CHAPITRE PREMIER. — L'héroïsme dans les tragédies de Corneille 1
CHAPITRE II. — Le sentiment religieux chez Racine 21
CHAPITRE III. — Les servantes de Molière 43
CHAPITRE IV. — Les victimes de Boileau 61
CHAPITRE V. — Le rôle du renard dans les fables de La Fontaine 87
CHAPITRE VI. — La bibliothèque de Mme de Sévigné 99
CHAPITRE VII. — Trois moralistes : La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues 124
CHAPITRE VIII. — Femmes instruites et femmes pédantes. 157
CHAPITRE IX. — Perrault et ses contes 170
CHAPITRE X. — Les fables de Florian 198
CHAPITRE XI. — Le sentiment de la nature aux dix-septième et dix-huitième siècles 221
CHAPITRE XII. — La poésie de la mer 256

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8 ET 10, RUE GARANCIÈRE. — 3566.

4853

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Corneille. — *Œuvres.* (Collection des classiques français.) Douze vol. in-32. Prix. . . . . 48 fr.

Racine. — *Œuvres.* (Collection des classiques français.) Quatre vol. in-32. Prix. . . . . 16 fr.

Molière. — *Œuvres complètes.* (Collection des classiques français.) Huit vol. in-32. Prix. . . . . 32 fr.

La Fontaine. — *Fables.* (Collection des classiques français.) Deux vol. in-32. Prix. . . . . 8 fr.

La Rochefoucauld. — *Œuvres morales.* (Collection des classiques français.) Un vol. in-32. Prix. . . . . 4 fr.

La Bruyère. — *Œuvres complètes.* (Collection des classiques français.) Trois vol. in-32. Prix. . . . . 12 fr.

Vauvenargues. — *Œuvres morales.* (Collection des classiques français.) Trois vol. in-32. Prix. . . . . 12 fr.

Autour de Molière, par Auguste Baluffe. In-18. . . 3 fr. 50

Documents inédits sur J.-B. Poquelin Molière, découverts et publiés avec des Notes, un Index alphabétique et des fac-similés, par Émile Campardon, archiviste aux Archives nationales. Un petit vol. elzevirien, édition de bibliophile. . 3 fr.

Histoire élémentaire de la littérature française depuis l'origine jusqu'à nos jours, par Jean Fleury, lecteur en langue française à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg. 11e édition, corrigée et augmentée. Un vol. in-18. Prix. . 4 fr.

Marivaux et le Marivaudage, suivi d'une comédie, de la suite de *Marianne,* par madame Riccoboni, et de divers morceaux dramatiques qui n'ont jamais paru dans les Œuvres de Marivaux, par J. Fleury. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

Portraits et Souvenirs littéraires, par Hippolyte Lucas, avec des lettres inédites d'écrivains contemporains. Chateaubriand, mademoiselle Mars, Gérard de Nerval, Charles Lassailly, Chaudesaigues, Victor Hugo, Rossini, Daniel Manin, Auguste Brizeux, Évariste Boulay-Paty, Élisa Mercœur, mademoiselle Péan de La Roche-Jagu, Vivier, l'empereur du Brésil. Un vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Études et Récits sur Alfred de Musset, par Mme la vicomtesse de Janzé. 2e édition. Un vol. in-18, avec fac-similés de deux dessins d'Alfred de Musset. Prix. . . . . 3 fr. 50

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3566.

PQ
243
B7

Broc, Hervé de
Propos littéraires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 30 26 04 010 5